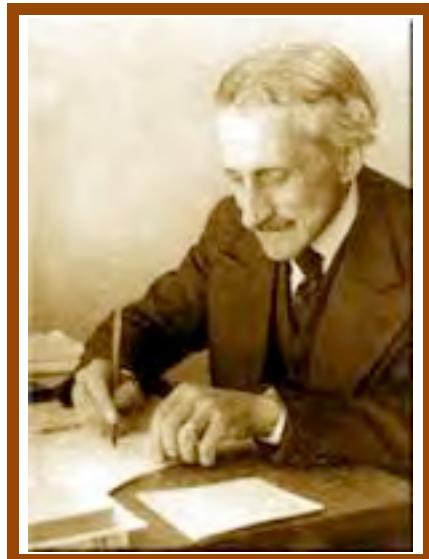


Emile Ripert

Mireille mes amours...



1930

Quand la pauvre Nanon, mon aïeule maternelle, voulait gracieuser quelqu'une de ses filles:

— C'est Mireille, disait-elle, c'est la belle Mireille, c'est Mireille, mes amours...

F. Mistral, Mémoires et récits.

A ma chère Mireille

Chapitre premier

Découverte de Mireille

Mireille, mes amours, ces mots que disait l'aïeule de Mistral, quand elle voulait gracieuser quelqu'une de ses filles, ces mots que répétait sa mère, en voyant passer quelque jolie fillette de Maillane, voici qu'en commençant ce livre j'ai envie de les redire, moi aussi, comme je le fais depuis vingt-cinq ans. *Mireille, mes amours*, ce n'est plus une petite paysanne de Maillane, ce n'est plus un personnage mystérieux et légendaire, c'est une créature immortelle, qui a toute la précision de la vie, mais qui n'en a ni la fragilité ni l'imperfection inévitables.

C'est à définir cette créature de rêve et de réalité, cette incarnation d'une race, cette âme visible d'un pays, que je voudrais appliquer maintenant mon esprit conscient, mais quand, d'instinct, j'étais ébloui devant le livre qui m'apportait cette révélation, j'éprouvais une plénitude que je m'efforcerais en vain, maintenant, de faire partager à mon lecteur. N'importe, il faut avoir le courage de telles opérations, si difficiles à réaliser soient-elles, et ne pas craindre de toucher à ce qu'on tremble cependant de profaner.

Ce livre qui a décidé de ma vie, voici comment il m'est apparu:

A Marseille, au mois de septembre, s'ouvre la foire Saint-Lazare: elle porte en son nom le souvenir du premier évêque de Marseille, qui fut aussi, dit la légende, le ressuscité du Christ, et, comme lui, elle ressuscite aussi tous les ans, dans la splendeur encore intacte de l'été qui déjà pourtant s'incline vers l'automne. Elle ressuscite pour la plus grande joie des enfants et des parents; alors, sur la colline qui s'appelle La Plaine, (d'après son vieux nom provençal qui signifie Plateau), longtemps placée sous le vocable de l'archange Saint Michel, (avant qu'une municipalité moderne le remplaçât par celui de cet archange des milices socialistes qui s'appelait Jean Jaurès), se déploie tout le magnifique attirail des foires avec baraques étincelantes, ménageries, marchands de cacahuètes et de *chichi-frégis*.

C'est à cette foire qui éblouit mon enfance que se rattache pour moi le premier souvenir fuyant du poème de *Mireille*. Aussi bien, n'est-ce pas logique, puisque Mistral dans ce poème a chanté Saint Lazare, en même temps que les Saintes Maries?

De La Ciotat, où je passais mes vacances, on me menait à Marseille voir cette foire et c'était l'occasion de rendre visite à l'un de mes grands-pères, qui habitait non loin de là, dans une rue qui s'appelait et s'appelle encore la rue des Beaux Arts et que son nom destinait à quelque belle rencontre poétique. Au reste, une partie des fenêtres de cet appartement donnait sur la petite place qui est dite Marché des Capucins (ce nom franciscain était-il aussi un pressentiment pour mon cœur?) où se tenait alors le marché au gibier qui embaumait de son odeur farouche, de son parfum de garrigue, de genièvre et de plume, tout ce coin du vieux Marseille.

Mon grand-père avait été jadis notaire en sa petite ville de Cadenet, au bord de la Durance, patrie du tambour d'Arcole que Mistral a chanté. Là, il avait, dès son enfance, parlé le savoureux provençal du Léberon aux diphongues adoucies et sans être un félibre très militant, il avait pratiqué la langue provençale assez bien pour traduire en

son dialecte *la Divine Comédie*, *l'Imitation de Jésus-Christ* et *l'Evangéline de Longfellow*. Telles étaient, dans ce temps-là, les distractions poétiques d'un notaire de village et il n'était pas seul de son espèce, puisque mon grand-père maternel mettait en vers français les luttes politiques de sa petite ville de la Ciotat, où il exerçait aussi la profession de notaire.

Donc, initié au Félibrige, amateur du vieux langage, mon grand-père paternel avait en son appartement marseillais une bibliothèque naturellement provençale et comme, enfant de sept ans, j'en parcourais les titres, je restai en arrêt devant ce nom mystérieux *Mirèio*.

Il était écrit, ce nom, en lettres manuscrites et capitales, sur une étiquette jadis blanche, et devenue jaunâtre, encadrée de filets bleus, et dont les coins étaient à pans coupés de forme octogonale, étiquette destinée apparemment aux dossiers d'affaires, étiquette notariale, qui se trouvait ainsi détournée, pour usage poétique de son emploi normal. Elle était collée sur une couverture grise, fabriquée évidemment pour remplacer la couverture authentique du livre qui avait cédé à force d'avoir été trop souvent maniée. J'ai gardé ce livre, dont j'ai hérité depuis, en cette forme que j'ai tenu à respecter.

Mirèio! l'enfant pensif, que j'essaie de faire revivre après quarante ans bientôt écoulés, regardait ces lettres mystérieuses. Que signifiaient-elles? Elles lui paraissaient tellement vénérables qu'il n'osa jamais s'emparer du livre et l'entrouvrir. Il le regardait de loin, fasciné par ce mot, parmi tant d'autres titres, au milieu desquels il semblait flamboyer d'une étrange manière. Il le regardait, ensorcelé, comme si sa vie devait en dépendre et sa vie intellectuelle, en effet, était déjà virtuellement suspendue à ce titre magique.

Car voici comment se produisit ma seconde rencontre avec *Mireille*. Le décor a bien changé. Me voici sous les galeries de l'Odéon: du lycée d'Aix, après quelques succès scolaires, je suis venu à Paris préparer l'Ecole Normale, au lycée Henri IV. Aux moments de loisir, je descends à l'Odéon, pour y bouquiner, malgré les courants d'air qui me font grelotter, frileux enfant du Midi, et voici qu'au milieu du brouillard, du froid, de la pluie, j'aperçois, parmi les livres étalés là, une petite brochure à quinze centimes, de la Bibliothèque Blériot et Gautier. C'est une anthologie de poètes provençaux, qu'a composée Paul Mariéton. Je l'achète, je l'emporte dans mon petit appartement de la rue Claude Bernard et je reçois là, soudain, le coup de soleil de la grâce.

Je l'ai toujours là aussi, sous mes yeux, cet humble fascicule qui m'a révélé le Félibrige, toute la poésie provençale, dont nul ne m'avait parlé au lycée naturellement, dont mes parents, dont mon grand-père lui-même n'avait pas jugé bon de m'entretenir, considérant sans doute que c'était là distraction périmee de vieillard qui retourne vers son enfance et non doctrine utile pour un jeune homme, doctrine d'avenir.

Cet élixir que nul n'avait versé à mon enfance, voici que mon adolescence en est enivré d'un seul coup, et le lendemain, je cours à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, (oui, car 3 francs 50 en ce temps-là, c'était beaucoup pour une bourse d'écolier) et je demande *Mireille*. On m'apporte le livre. Il était, il est encore sans doute relié en bleu.

Sous la lumière grise qui tombe des hautes verrières, dans cette salle, où l'on ne respire qu'odeur de cuir, de poussière et d'imprimerie, je m'enivre de parfums rustiques, de lumière, de chansons, je deviens Vincent pour aimer *Mireille* et, fils de Provence, je découvre à Paris, place du Panthéon, la Provence que nul, chez moi, n'avait pris la peine de m'expliquer et la langue provençale dont je connaissais à peine quelques mots. De

l'avoir ainsi trouvée par moi-même, de l'avoir savourée comme une sorte de fruit défendu, je l'ai plus sauvagement adorée et dégustée, cette Provence et le poème où elle s'est incarnée.

Maintenant que nos écoliers sont, oh! pas encore tous, mais de plus en plus nombreux, mieux informés et lorsque nous aurons obtenu que Mistral figure dans leurs programmes, je crois qu'aucun d'entre eux n'aura plus cette passion plus vive d'avoir été spontanée, cette sensation de découvrir, tout à coup, la source cachée au milieu de la forêt austère des études, cet attrait d'être son propre initiateur.

Initiation qui ne s'en tient pas à une lecture. Car la lecture achevée et cent fois reprise, l'année suivante aux vacances de Pâques, me voici, pèlerin, sur la route de Maillane. Entré à la rue d'Ulm, depuis novembre, fier de ma petite indépendance d'étudiant, mieux encore de normalien, je garde à la fin de ce premier congé une journée privilégiée pour ce pèlerinage rêvé depuis une année: gare de Graveson déjà fleurie de petites roses, grands pins tragiques tordus par le mistral, et, méprisant la petite diligence, pour avoir mieux l'air d'un pèlerin, me voici cheminant à pied, sous les platanes où poussent déjà toutes les délicates feuilles du printemps.

En passant à Graveson, je salue, sur la route, le *Petit Saint-Jean* que chanta Théodore Aubanel et de là chemin de Maillane, la croix à l'entrée du village, les premières maisons, la place, le *Café d'ou Soulèu*, la visite à l'église où le poète a été baptisé et puis le battement de cœur, en approchant de sa maison, la grille ouverte avec timidité, les chiens qui aboient, la servante qui se hâte et tout à coup, sur le seuil de la porte, le poète qui apparaît.

Ce qui fut dit en ce premier entretien, je n'en ai pas gardé le souvenir; quand j'ai mis en vers les émotions de cette journée, j'ai remplacé cette entrevue, désespérant de la chanter, par une ligne de points.

J'avais envoyé à Maillane, quelques semaines auparavant, des vers que j'avais faits en l'honneur de Mireille sur le rythme même du poème et que je n'ai recueilli dans aucun de mes livres, car ils ne sont pas bien fameux.

Néanmoins, Mistral voulut bien s'en souvenir et s'en dire touché. Que me dit-il de plus? Rien, sans doute, de bien significatif, que des paroles de bienveillance et de politesse pour un jeune Provençal qui venait à lui, après tant d'autres.

Toutefois, je crus sentir qu'il était intéressé par le fait que j'étais un échappé de la rue d'Ulm.

Avec son sens très avisé de la situation du provençal et de son avenir, il voyait bien que rien ne serait décisif, tant que la cause n'aurait point fait d'adeptes fervents dans la haute Université. Il avait vu beaucoup de jeunes poètes venir vers lui, peu de jeunes normaliens. C'est cela surtout qui le frappait, je pense, en ma visite et qui lui rendit, par la suite, mon souvenir plus présent.

Je rentrai à Paris et déclarai à plusieurs de mes maîtres que je voulais *faire du provençal*.

— Savez-vous l'allemand? me demandèrent certains d'entre eux, alléguant que les romanistes germanins étaient les premiers du monde. Oui, je savais un peu l'allemand, mais je savais mieux le provençal pour l'avoir appris soudain en quelques mois; cela parut assez fâcheux.

Le savant bibliothécaire de l'Ecole, Lucien Herr, pensant m'être agréable, fit venir l'édition allemande de *Mirèio*, celle de Koschwitz, et c'est en effet, la meilleure, hélas! la seule, qui ait une allure scientifique.

Pensant affirmer ma vocation, j'allais voir jouer *Mireille* à l'Opéra Comique. La réaction fut violente et tout autre que je ne l'espérais, j'en parlerai plus loin. Mais qu'importait? Je savais déjà le poème par cœur, et j'avais contracté ce mal, dont je ne devais plus me guérir, le regret d'une langue que je n'avais pas entendue dès l'enfance, qui n'était pas exactement pour moi la langue maternelle et qui pourtant était celle de mes aïeux, celle qui faisait sonner en moi de lointains échos et dont je devais toute ma vie garder la nostalgie, me consacrant du moins à en être l'historien et le commentateur, si je ne pouvais en devenir un poète, refuge de l'action dans la contemplation, mais animée d'un même amour.

Or cet amour, voici qu'aujourd'hui j'entreprends de le communiquer aux autres, voici que je veux me l'expliquer et l'expliquer à ceux qui voudront bien me lire et leur donner les raisons de cette adhésion et de cet enthousiasme. C'est une entreprise pleine de périls, je le sais, car on ne dissèque pas une fleur, sans perdre beaucoup de son parfum, on n'analyse pas la grâce, on ne fait pas impunément l'autopsie d'un chef-d'œuvre.

N'importe, ils sont trop nombreux, je crois, ceux qui ne connaissent de *Mireille* que le nom ou que l'Opéra Comique, ou la chanson de Magali, ou que deux ou trois épisodes; ils sont trop nombreux ceux qui n'en ont pas pénétré le sens vrai, la valeur profonde, ceux qui ne voient pas dans ce livre le grand poème populaire et chrétien qu'il est, en réalité, ceux qui n'y voient qu'une agréable idylle d'amour, une sorte de Paul et Virginie de la Provence.

Ayons le courage de leur enseigner la valeur pleine de ce grand morceau poétique, du plus grand, je pense, des poèmes qui soient nés sur le sol de la Gaule romaine, de leur montrer comment il a été conçu, comment il est né, ce qu'il contient et son prolongement à travers les âmes.

Pour moi, son souvenir reste lié à celui d'un enchantement, ou plutôt d'un désenchantement, si je veux prendre le mot dans son sens étymologique, le réveil de la Belle au Bois Dormant, en son hallier impénétrable, la cessation du charme qui tient la princesse endormie, la révélation d'une patrie spirituelle, la joie d'une religion nouvelle, d'une conversion, d'un don total de soi-même, d'une adhésion parfaite à une doctrine, d'un amour enfin, au sens le plus complet du mot.

Mireille, mes amours! combien de fois depuis, sur les routes de Provence ou de l'étranger, de l'Europe, de l'Amérique, me suis-je redit, dans les moments de joie ou de tristesse, d'enthousiasme ou de souffrance, comme une excitation ou comme une consolation, comme un appel ou comme un regret, ces simples mots: *Mireille, mes amours!*

Chapitre II

Genèse de *Mireille*

Or le voici maintenant, ce livre, tel que dans sa plus récente édition l'a établi l'éditeur Lemerre. Ce n'est plus du tout le bel in-octavo de Roumanille, le vénérable volume où s'accrochaient, craintifs, mes regards d'enfant; non, c'est un petit livre maniable, élégant, solide sous sa reliure, qui tient bon, après tant de voyages en Europe et même en Amérique, un breviaire où je reviens à tout instant, comme un prêtre qui dit ses Heures,

525 petites pages, mais dont 56 sont occupées par la table et par des notes et dont la moitié des 469 pages qui restent est réquisitionnée par la traduction française, mais dans ces 234 pages de vers provençaux, que de choses cependant! A ce concentré de poésie, tant de générations ont collaboré, non pas seulement celle des Mistral et des Poullinet qui préparèrent le poète et firent, sérieuse et gaie, son âme toute bruissante de leurs soucis et de leurs joies, mais aussi toutes celles qui forgèrent ces mots, en établirent la musique exquise et forte, pour des usages qu'il croyait seulement pratiques et qui, tout à coup, sous la main du génie, prirent une résonance nouvelle, propagèrent leurs ondes à travers le monde entier; et puis, toutes ces générations encore, qui, depuis 1859, en lisant le poème, y ajoutèrent leurs rêves, l'enrichirent de leurs enthousiasmes et de leurs méditations.

Entre les pages tant de fois feuilletées, les mots semblent battre des ailes; je les vois, quand je tourne ces feuilles, qui s'échappent pour gagner mes yeux, mes oreilles, tout mon cœur; un seul me suffit pour retrouver toute une phrase, toute une strophe, toute une page. Délices toujours renouvelés de cette familiarité avec un chef-d'œuvre! *Le Bréviaire d'amour*, disait le vieux poète Maffre Ermengaud de son œuvre encyclopédique du XIII^e siècle, et *Mireille* est aussi un bréviaire d'amour, au sens strict du mot et puis au sens du temps médiéval, où ce mot voulait dire science gaie, connaissance intime du monde, adhésion de l'âme à la logique de l'univers, où tout est amour, attraction des atomes et des êtres.

Or, il paraît tout simple aujourd'hui que ce poème existe, qu'il soit pour nous un compagnon de route, ou bien un numéro de plus au rayon d'une bibliothèque où il prend cet aspect normal et définitif, qu'ont les œuvres classées par le consentement universel et, d'un seul mot, classiques, avec ce que ce mot comporte de vivant et de funéraire à la fois. Qu'on songe cependant à ce qu'il fut en 1859, au scandale littéraire qu'il était alors, à l'aspect monstrueux qu'il offrait, si l'on prend ce mot de monstrueux en son sens primitif d'anormal.

En 1859, un poème épique en douze chants, écrit tout entier dans une langue que son poète n'avait pas tort de dire méprisée, dans une strophe peu commode à manier et qui semblait lourde à première vue, un poème antique et chrétien, tout ensemble, dont l'auteur se disait à la fois l'humble écolier du grand Homère et le disciple du Christ, un tel poème, cela ne ressemblait vraiment à rien, ni certes à la *Henriade*, ni à *Jocelyn*, ni à la sœur des Anges, *Eloa*, ni à la moins sérieuse *Namouna*, ni à la *Jérusalem délivrée*, ni à la *Divine Comédie*, ni au *Roland furieux*, ni au *Paradis perdu*, ni à l'*Enéide*, ni à l'*Odyssée*, en dépit de son invocation homérique et plutôt sans doute à l'*Odyssée* qu'à n'importe quel autre poème, mais à une *Odyssée*, dont les seuls héros auraient été de la condition d'Eumée, le divin porcher. En vérité, ce poème était neuf, au sens le plus strict du mot, tel que dans aucune littérature on n'en pouvait trouver l'équivalent, et pourtant il ne donnait pas cette sensation de bizarre et d'artificiel que donne la nouveauté recherchée à tout prix, il restait naturel et simple: depuis trois mille ans qu'il y avait des hommes et qu'ils écrivaient, au moment où l'on croyait que tout était dit, voilà que se levait un homme qui ne croyait pas être venu trop tard dans un siècle trop vieux, et qui, en ayant le simple courage de voir en son pays, en sa race, en son temps, une matière poétique, rajeunissait la poésie latine et la ramenait en même temps à ses sources les plus antiques.

C'est là le miracle, et, comme tous les miracles, exécuté de façon si ingénue que l'auteur du miracle lui-même n'en avait pas conscience, et que ses amis en avaient le sentiment

bien plus que lui et un sentiment de plus en plus vif, jusqu'au moment où le sublime scandale éclata dans toute sa gloire, déchaîné définitivement par Lamartine.

Depuis lors, que d'articles, que de commentaires! Toute une exégèse copieuse et subtile qui se replie sur elle-même, essayant d'expliquer le chef-d'œuvre. Mais que dis-je? il ne s'agit plus simplement d'un poème, d'une œuvre littéraire, mais plutôt d'une créature qui s'est détachée d'un livre et qui vit maintenant d'une vie indépendante, puisqu'elle a sa statue aux lieux mêmes où elle est morte et qu'elle revit, chaque année, dans une innombrable postérité.

Penchons-nous sur le berceau de cette enfant prédestinée: son père s'appelle Mistral, sa mère s'appelle la Provence, son parrain s'appelle Lamartine, voilà tout le mystère de sa naissance et de sa gloire. Expliquer cette naissance, c'est faire d'abord l'histoire de Mistral de sa première à sa vingt-deuxième année; lui-même, aux pages exquises de ses *Mémoires*, nous a indiqué de quelle façon il s'était éveillé à la vie, sous le plus bel azur, dans le milieu rustique et chrétien, où il devait puiser l'aliment naturel de son inspiration et comment, né de paysans aisés qui avaient pour leur fils quelque ambition, on l'avait mis aux études latines, d'abord à Saint-Michel de Frigolet, ensuite en Avignon, comment là il avait rencontré Roumanille, son voisin de Saint-Rémy qui l'avait aiguillé dans la voie de la poésie provençale, Anselme Mathieu, Théodore Aubanel, Jules Giéra, tous les premiers fondateurs de ce Félibrige né le 21 mai 1854, au castelet de Font-Ségugne, près de Châteauneuf-de-Gadagne.

Sur les traces de Mistral, j'ai refait moi-même cet itinéraire spirituel de sa jeunesse et d'autres en même temps, où depuis, y ont ajouté des considérations dignes d'intérêt. Ne revenons pas ici sur cette histoire, cent fois contée, plaçons-nous plutôt en 1851, à l'époque où, d'après son propre aveu et le témoignage de Roumanille, Mistral commence *Mireille* et voyons-le, ce fier jeune homme de 21 ans tel que J. B. Laurens l'a fixé alors, pour l'*Illustration*, lorsque les poètes provençaux se réunirent en *roumavage* en Arles et tel qu'on peut le voir encore à la Bibliothèque de Carpentras et dans les ouvrages de Jules Charles-Roux. Le voici, avec sa jaquette un peu solennelle, au large col des grands jours de fêtes poétiques, avec sa cravate flottante, sa fine tête énergique, l'air un peu tendu dans une décision héroïque, l'œil volontaire, sous le sourcil froncé, le nez grec qui continue la ligne du front, les cheveux abondants rejetés en arrière et la petite mouche qui pointe au menton, pas encore bien fournie.

C'est un tout jeune homme, en vérité, presque un enfant encore, mais quel air d'autorité, quel regard de chef déjà, et les vers que de sa belle petite écriture, comme dira plus tard Alphonse Daudet, il inscrivait à côté de son portrait daté du 15 Août 1852, sont ceux qu'il a dédiés au mistral, le grand souffle de la terre, dont il porte le nom prédestiné.

Or, ce jeune homme, tel que le voilà, a l'audace de commencer une épopée en douze chants, écrite en langue provençale, et bien plus, une épopée rustique dont les héros seront des paysans, dont les lecteurs, si elle en trouve, devront être aussi des paysans. Jamais œuvre poétique n'a été entreprise dans des conditions plus désespérées, dans un plus parfait désintéressement, pour la seule joie et la seule récompense d'obéir au souffle de l'Esprit, sans nulle ambition d'ordre matériel. Il y a là bien plus qu'une conception d'ordre littéraire: il y a l'appel d'une cause qui dépasse infiniment un poète.

On conçoit que plus tard, ayant pris conscience de sa mission, Mistral ait vu partout une influence mystérieuse autour de lui, dans les circonstances de sa vie comme de son œuvre, et soit allé jusqu'à se considérer comme choisi d'en haut, comme une sorte d'élu

de Dieu pour la résurrection d'une race, ce qui expliquait sa grande modestie, en même temps que la sûreté de sa pensée et de son action.

C'est bien là le sentiment qu'il avait encore en sa vieillesse, lorsque le 6 Janvier 1904, il voulait bien m'écrire:

— Quand je fus délivré de mes soucis d'école et que dans le mas de mon père, complètement indépendant de toutes relations mondaines, je me fus pénétré de la pensée rustique, c'est alors que, plein de Dieu, je commençai *Mireille*, sans avoir jamais fait de plan. Mes personnages vivaient en moi et me déroulaient leur vie, comme si je les avais vus.

Sans avoir jamais fait de plan, c'est bien là ce qu'il disait aussi dans ses Mémoires:

— De plan, en vérité, je n'en avais qu'un à grands traits, et seulement dans ma tête, voici: Je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de condition différente, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle, au gré des vents!

C'est bien là ce qu'il disait dans la première version de la première strophe de *Mireille*:

*Cante uno chato que, pecaire!
Noun pouisque 'vé soun calignaire!...*

Je chante une jeune fille, qui, la pauvre,
Ne put pas avoir son amoureux.

Simple roman d'amour en vers dans cette conception primitive, et qui n'était pas encore le grand poème national de la Provence qu'il est devenu, peu à peu, à mesure qu'il se composait dans l'esprit du poète.

Poème d'amour d'abord, oui sans doute et c'est à cette inspiration première que se rattachent la fin du Chant I, le Chant II, et toute la première partie du Chant V, mais à mesure que cet amour se développe, le poème s'amplifie avec lui.

— N'était-il pas, dira Mistral lui-même, vivant et chantant autour de moi, ce poème de Provence, avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles? Ne voyais-je pas *Mireille* passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers à soie, cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarclées, faneuses, vendangeuses, oliveuses qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leurs coiffes cravatées de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes; les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme?

Voilà les collaborateurs du poète, mais aussi tous les amis, tous les voisins, tous les originaux qui sont encore légion en ce temps, où la même éducation n'a pas encore nivelé tous les caractères et toutes les intelligences; tel le cousin Tourette, originaire de Mouriès, qui connaissait, comme personne, la Crau et la Camargue qu'il parcourait, en se louant aux berger, pour tondre les troupeaux, aux fermiers pour le dépiquage, aux faucheurs des marais pour engerber les roseaux, aux sauniers pour mettre le sel en meules.

— Aussi, connaissait-il la terre d'Arles et ses travaux, dit Mistral, assurément, comme personne; il savait le nom des mas, des pâturages, des chiens de berger, des haras de chevaux et de taureaux sauvages, ainsi que de leurs gardiens.

Conteur étincelant, il éblouissait les veillées, évoquant les récoltes d'olives à Mouriès et les moulins où l'on a chaud l'hiver.

A côté de lui, Mistral place avec attendrissement, parmi ses collaborateurs, le bûcheron Siboul, un brave homme de Montfrin qui coupait les saules et savait tout ce qu'on peut savoir sur le Rhône et puis le voisin Xavier qui connaissait les herbes et tous leurs noms provençaux.

C'est toute cette sagesse, toute cette science populaire que Mistral, rentré au mas de son père, a l'intelligence de préférer à la science, à la philosophie, aux théories des écoles et qu'il recueille pieusement en son œuvre, qui en sera toute gonflée. C'est bien là ce que comprendra Lamartine, lorsqu'il nous dira que le poète de Mireille a rejeté les connaissances importunes dont on a bousculé son esprit; cela, sans doute, n'est pas exactement vrai, au sens où l'entend Lamartine, quand il parle, à son propos, du grec et du latin que Mistral n'a jamais oubliés, mais si le détail de son observation n'est pas exact, son sens général reste juste.

On en a une preuve encore, lorsque à propos de l'astronomie populaire, dans ce même chapitre des *Mémoires*, Mistral nous montre ce vieux berger qui lui donne les noms traditionnels des étoiles et les histoires qu'il sait à leur sujet, alors que lui, jeune homme tout frais émoulu des écoles, ne connaît que leur nomenclature officielle. Son intelligence a été, précisément, de préférer ces connaissances populaires à celles des écoles dont il est sorti.

Un instant il s'est senti dépayssé au milieu de son pays, suspect aux jeunes gens et aux jeunes filles de son village. Elles ne sont pas à l'aise avec lui comme avec ses camarades:

— Elles et eux, dira-t-il plus tard dans ses *Mémoires*, se comprenant sur les moindres choses, faisaient leurs goguettes de rien, mais moi j'étais pour elles devenu un monsieur et si à l'une d'elles j'avais conté fleurette, elle n'eût à coup sûr pas voulu croire à mes paroles...

Il sent le péril, il s'en dégage, il se refait une âme de paysan et prend des paysans pour collaborateurs et pour modèles. Il sait adapter ses connaissances acquises à sa nature primitive, il sait rejeter la mythologie antique pour ne garder, animée du même esprit, que la mythologie populaire des contes fantastiques, des superstitions, de l'astronomie traditionnelle; les traditions, les métamorphoses provençales, Frédéric a l'intelligence de les préférer aux métamorphoses d'Ovide, aux constellations des *Géorgiques*.

Voilà sa méthode de travail, ou plutôt son instinct profond, supérieur à toute méthode, mais dans cette voie, il est encouragé par l'enthousiasme de ses amis.

Tandis que son poème, commencé en 1851, se développe sous ses doigts et presque malgré lui, il fonde avec ses amis, au castelet de Font-Ségugne, le Félibrige qu'il anime de son courage et de son génie, et ces Félibres, qu'il a baptisés de la sorte, il les invite, lorsqu'il est arrivé à moitié de sa course, à monter avec lui vers la *branche des oiseaux*, à faire de leur souffle sacré une brise rafraîchissante pour aérer son rude chemin.

A mesure qu'il compose son poème, il leur en lit des morceaux, il exerce sur eux l'effet de cette poésie si neuve: ils sont bien le véritable public de cette œuvre, assez lettrés, assez peuple, assez poétiques pour en comprendre toutes les finesse, toutes les intentions, toutes les résonances.

Il les tient par ses lectures au courant des progrès de son œuvre. Tout d'abord il n'a cru, sans doute, qu'écrire une gracieuse idylle provençale, qui serait assez vite achevée. C'est

ainsi que le 7 novembre 1852 il dit au docteur d'Astros, le bon provençaliste d'Aix, qui devait présider l'année suivante le *Roumavàgi dei Troubaire*:

— ...Pour le moment, et depuis tout à l'heure une année, je n'ai plus rien fait en fait de poésies fugitives, parce que je suis sérieusement occupé d'un poème en douze chants, intitulé *Mirèio*. J'en ai fait la moitié et m'empresserai de vous faire hommage du tout, lorsqu'il sera parachevé.

Certes, à cette date il n'a pas écrit la moitié du poème, tel qu'il a paru en 1859, mais d'un poème qui doit comporter sans doute douze chants, puisqu'il les annonce, mais douze chants probablement plus courts et d'une inspiration moins large.

Peut-être aussi se vante-t-il un peu, car le 15 juin 1852, il ne parle à Roumanille que de deux chants terminés. Après s'être déclaré incapable de travailler, quand il fait soleil, parce qu'alors il admire, il contemple, et son *pégase* va gambader dans la plaine, il ajoute:

— Qu'une fraîche ondée vienne pétiller sur mes vitres je lance au loin mon couvre-chef, je hérisse mes cheveux et me mettant à arpenter la pauvre chambrette que vous connaissez et l'odorant grenier au pain qui l'avoisine, je taille dans le vrai granit provençal deux ou trois strophes à mon *Panieraire*.

Son *panieraire*, c'est Vincent, évidemment

— ...Mon poème, dit-il encore, absorbe mes rêveries et la muse ne me permet pas la moindre diversion au récit des amours de *Mirèio*. Deux chants viennent enfin d'éclore, le premier s'appellera *lou mas di Pruno*, le second, la *Culido*. Mon héroïne et mon héros s'y déclarent leur amour à chaudes larmes et tâchent de leur mieux d'intéresser le lecteur par la simplicité de leur belle nature. Au troisième chant vont arriver *li demandaire* et si le blond Phœbus me continue son indulgente inspiration, peut-être obtiendrai-je quelques nouveaux applaudissements de l'aréopage provençal.

Le mas di Pruno devait devenir avec plus de bonheur *le Mas di Falabrego*; les prunes n'auraient-elles pas porté à quelque facile plaisanterie, bien que Daudet n'ait pas encore écrit sa célèbre petite poésie? D'autre part, on le voit, si le second chant semble déjà être ce qu'il est resté, il n'y a pas trace à cette date du chant III qui en effet avec son évocation de la Provence géographique et historique, ses souvenirs des princes des Baux et des cours d'amour, son histoire mystique du pâtre du Léberon, son aubade de Magali, semble bien procéder du désir très net de faire de *Mireille* ce poème national de la Provence qu'il n'a pas tout d'abord été dans l'esprit de Mistral.

Mais tandis qu'il l'écrit, ce poème, il l'aime de plus en plus, il l'agrandit à la mesure de son pays. Le 3 juin 1855, s'adressant à Roumanille, il lui dit:

— *Mirèio*, que je pare, cisèle dorlote avec un amour toujours croissant.

Il se refuse à communiquer son poème à Saint-René Taillandier, qui voudrait en parler. Sans doute, il est désireux d'être agréable à ce professeur, à ce critique éminent qui a protégé les débuts du Félibrige, mais il répugne à déflorer son œuvre:

— Quoi! donner un sommaire de mon œuvre, sans l'avoir lue, sans en comprendre les détails, le fini, sans en connaître la couleur, la variété, etc... me semble assez difficile; malgré des citations, les appréciations de cet excellent Monsieur seraient un peu et même nécessairement hasardées...

Non, il ne peut avoir une idée de mon poème qu'en le lisant complet et achevé... Non, ne faisons pas cela. Voyons, que serais-je de plus, quand mon poème, non encore mis au

monde, aura été défloré dans un éloge anticipé? Non, ne faisons pas cela! je commence à croire à mon œuvre, j'y travaille maintenant par goût et non (sans fausse modestie) en songeant à la gloire qui pourra m'en revenir. C'est mon passe-temps, c'est ma maîtresse, c'est l'intime volupté de ma jeunesse, c'est ma statue de Pygmalion que, comme ce bienheureux sculpteur, je voudrais voir dotée de la vie et palpitante devant mes yeux comme elle palpite dans mon imagination. Je veux polir et parfaire mon œuvre, jusqu'à ce que mon idéal soit réalisé, dussé-je y mettre toute ma vie! Il y a quelques années, lors de mes premiers succès dans les feuilletons méridionaux, les rêves de gloriole me berçaient parfois, mais maintenant, bah! je me plais à reconnaître que j'ai un peu plus de bon sens. Je vois que la gloire ne rend pas heureux, par l'exemple frappant de Reboul, qui, entouré d'amis et de précieux hommages, a des accès de spleen. Moi, au contraire, ai-je du chagrin, un petit tour dans les frais labyrinthes de mon poème me rend à la joie et au bonheur: un tableau gracieux ou sublime, ou navrant, s'empare-t-il de mon admiration ou de ma pitié, je l'incruste avec jubilation dans mon poème: une impression, une pensée, quelqu'une enfin de ces mille perles poétiques qui scintillent dans le mystérieux écrin du peuple, vient-elle illuminer mon âme, j'ai hâte et plaisir d'en couronner mon héroïne: au contraire, du jour où j'aurai jeté au vent le plan de mon poème, ou une citation du dit, le charme ne sera plus le même, car ma bien-aimée aura montré à d'autres sa belle et chaste nudité.

Et le poème se déroule ainsi; en 1856, pour écrire les chants, où il évoquera les Saintes Maries, Mistral, avec son ami Anselme Mathieu, fait le pèlerinage célèbre; le sanctuaire se dresse, depuis son enfance, à l'horizon de son rêve, car il l'a entendu souvent évoquer aux récits des veillées, mais il n'y est point encore allé. Enfin, son pèlerinage terminé, le voilà qui peut se mettre à écrire son dénouement; en juin 1857, il compose le neuvième chant; de l'été à l'automne, il écrit tout d'un trait, les trois autres chants, puisque, le 25 janvier 1858, Roumanille écrit à Victor Duret:

— *Mireille* sera bientôt achevée.

Et le 4 février 1858: Mistral a terminé *Mireille*. Il semble donc, que le poème parti assez lentement s'est ensuite acheminé rapidement, se précipitant vers sa conclusion; cela est logique: Mistral est maître, de mieux en mieux, de sa forme, de son inspiration, sait où il veut aller, y va tout droit, sorti des tâtonnements inévitables du début. En somme, il semble que les dialogues d'amour soient la partie primitive du poème, c'est-à-dire, le Chant II, le début du chant V, une grande partie, sans doute du Chant I, (le Chant III paraît avoir été ajouté un peu plus tard, nous l'avons vu).

C'est encore l'époque où Mistral voit en son poème une simple idylle provençale: on le sent à certains tours de son style, d'une sentimentalité un peu affectée, à certains diminutifs, à une intervention personnelle dans l'action du poète encore lyrique.

Cantas, cantas, magnanarello...
Vai plan, vai plan, pichoto sorgo...
Mai parlen plan, ô mi bouqueto!

Par la suite, le poète va s'effacer devant ses personnages. A vrai dire, ses personnages, une fois créés, semblent vivre de plus en plus, en dehors de lui, d'une vie indépendante, l'emporter malgré lui plus loin qu'il n'avait pensé et par-dessus tous ce personnage

impérieux et mystérieux qui domine souverainement tout le poème, la Provence. C'est la valeur de cette œuvre qu'elle ait dépassé infiniment son poète et qu'elle se soit mise à vivre, presque en dehors de lui, d'une existence si ardente qu'elle s'est imposée à son génie.

Ce qui animait tout le poème, c'était la création de cette figure de fille indomptable et charmante, amoureuse et mystique, symbole de cette Provence et à laquelle il fallait trouver un nom; il fut trouvé de bonne heure, s'il faut en croire Roumanille qui le cite dans une lettre de 1851:

— Mireille, ce nom fortuné, qui porte en lui sa poésie, c'est ainsi que s'exprime Mistral, dans ses *Mémoires*. Certes, il a bien raison de l'appeler *fortuné*, ce nom de Mireille!

Comme il prête à l'évocation gracieuse, aux jeux de mots les plus poétiques; il y a en lui, du miroir qui reflète les rayons de soleil et le bon Reboul devait, le premier, lancer dans la circulation ce jeu de mots ingénieux:

— Je bois à Mireille, le plus beau miroir, où la Provence se soit jamais mirée.

Mireille commence aussi comme miracle, que le mot soit dit en français ou en provençal. Miroir d'une race, miracle d'une poésie imprévue, oui, c'est bien cela, mais si nous voulons maintenant, en provençal et en français, poursuivre de plus futiles coïncidences, nous remarquons qu'en français, le mot rime avec *merveille* qui semble une traduction si naturelle, qu'Ulric Guttinger s'y trompait ingénument, avec *vermeille*, évoquant la pourpre d'un magnifique triomphe ou d'un beau coucher du soleil, avec *Marseille*, capitale de la richesse provençale, avec *treille*, avec *abeille*, avec *corbeille*, avec *groseille*, qui évoquent toutes sortes d'images rustiques et fraîches.

Mais sans vouloir abuser de ces rapprochements un peu puérils (car on pourrait nous opposer vieille, bouteille, oreille et corneille qui sont moins gracieux et moins flatteurs) en provençal, les rimes à *Mirèio* nous ont été données, pour la plupart, par Mistral lui-même, en son poème, et d'ordinaire, elles sont fort plaisantes, et c'est *Font-vièjo*, charmant village de la plaine arlésienne et voilà qui réhabilite notre *vieille* de tout à l'heure, et c'est *lèjo* qui veut dire allée, évocation de beaux arbres frais, c'est *idèjo*, dans le sens d'idéal, de rêve que l'on fait et son seul rêve de bonheur, dit Mireille, est de rester au mas, heureuse avec ses gens, alors que ses compagnes rêvent du Prince Charmant et de devenir châtelaines, c'est *liéurèjo*, la livrée, le cadeau de mariage du pâtre Alari, c'est *daurèjo* qui veut dire bijou, c'est *nymphèjo*, les nymphéas, les belles fleurs, c'est *cicourèjo*, la chicorée, fraîche salade rustique, c'est *l'empirèjo*, l'empyrée céleste d'où le bon Saint Gène entend la prière de la pauvre pèlerine d'amour, assoiffée dans la Crau, c'est *virginèjo*, vierge comme elle l'est en effet, en sa limpide innocence, c'est *sadrèjo*, la sariette embaumée, c'est *Judèjo*, la Judée d'où vinrent les Saintes Maries.

Chaque fois que le nom de *Mirèio* appelle une rime, c'est une jolie et fraîche image qui se présente à nous et une seule fois, dans la bouche d'Ourrias, pour une insulte qui veut salir Vincent, le nom de *Mirèio* rime avec un vilain mot. Ajoutons encore que, parmi les rimes que Mistral n'a pas employées comme sans doute moins riches pour son oreille difficile à satisfaire, il y avait *plueio* et *fueio*, pluie et feuille qui prêtent aussi à de gracieuses évocations. C'est donc par sa consonance, par ses rimes, par son étymologie probable, puisque le nom semble venir de *Myriem*, qui signifie Marie, en hébreu, un nom prédestiné, que celui de Mireille, qu'on l'emploie sous sa forme provençale ou sous sa forme française.

Les autres noms du poème ne sont pas moins bien choisis: Maître Ramon, Maître Ambroise, noms nobles et populaires à la fois, naturels sans vulgarité, Vincent, moins banal que Jean, Paul ou Pierre, original sans être trop exceptionnel et de même, pour les prétendants, Alari, Véran, et plus farouche, comme il convient, Ourrias.

Le poème terminé aux premiers jours de février 1858, il n'y a plus qu'à en faire la traduction, Mistral s'y met dès cette date, selon le témoignage même de Roumanille qui écrit à Victor Duret le 4 février 1858:

— Mistral a terminé *Mireille*, il en fait la traduction mot à mot, ce qui l'ennuie, m'écrivit-il. Son poème ne pourrait pas se passer de traduction, il fait bien d'en travailler une qu'il mettra en regard. Elle pourra être utile en Provence et à l'étranger; il y a, dans ce poème, des mots, des locutions qui sont tellement du cru, que tout le monde ne les comprendrait pas, sans le mot à mot. J'ai été souvent arrêté, moi-même, par l'intelligence de tel ou tel passage. Mistral a dû élargir son dictionnaire et sa langue, ce sera là un des principaux mérites de son œuvre.

Oui, Mistral est le premier des poètes provençaux à mettre en regard de son texte une traduction française.

S'il faut en croire Reboul lui-même, c'est Reboul qui lui en aurait donné le conseil. Mais, à vrai dire, Mistral est bien capable d'en avoir eu tout seul l'idée; sans doute, il prétendait écrire pour les pâtres et gens des mas, c'était là sa fière déclaration, mais pour ceux-là même, formés par l'école à la lecture du français, non du provençal, il y avait nécessité à donner cette traduction, et puis son langage technique dépassait l'horizon des mas quand il évoquait l'élevage des taureaux en Camargue ou l'histoire de Provence. Enfin ne fallait-il pas intéresser à la renaissance de la langue d'oc toutes les provinces du Midi qui avaient besoin tout de même, pour comprendre le provençal, de passer par le français et aussi Paris qui ne pouvait se dispenser d'une traduction.

C'est ce que Mistral expliquait fort bien à Gabriel Azaïs, de Béziers, le 28 juillet 1860.

— Si j'avais été sûr de trouver à Paris quelques hommes capables, comme vous, de me juger d'après mon texte, je me serais bien gardé d'attacher aux ailes de mes strophes provençales le plomb de leur traduction française. Mais vous savez de quel dédain les hommes du Nord écrasaient notre pauvre langue jusqu'au jour de mon succès inespéré. Au risque de se casser les reins, il fallait par une traduction littérale les forcer à me lire et à reconnaître que notre langue était bien plus latine, plus sonore et plus expressive que la leur.

Nous n'avons d'autre vue dans nos traductions que d'épargner aux étrangers qui veulent bien s'occuper de nous le maniement fastidieux du dictionnaire.

Est-ce à dire qu'une telle traduction doive dispenser personne de lire le texte? Ce serait une grossière erreur et c'est là que se sont trompés tous ceux qui ont critiqué la traduction de Mistral et ont prétendu la refaire après lui. C'est une simple clé qu'il nous a donnée pour nous permettre de pénétrer dans le texte et non pas de rester à sa porte.

Admirs encore la disposition typographique de Mistral: il pouvait mettre le français au-dessous du provençal; il l'a mis en regard du texte, dans le même caractère, à droite, ce qui est la place d'honneur, lui faisant ainsi une sorte de noble politesse, et mettant le provençal à gauche, ce qui est la place du cœur, et n'est-ce point par la gauche aussi que l'on a l'habitude de commencer la lecture? Quand on referme le livre, les deux textes semblent s'embrasser et se pénétrer dans un baiser d'amour, il n'y a donc nulle

opposition, mais une alliance parfaite des deux langues. Et quel plus beau livre pour apprendre aux petits Provençaux à lire le français? C'est ainsi que Baptiste Bonnet, le pauvre paysan de Bellegarde, nous a dit avoir appris le français dans *Mireille*. Livrons cette anecdote à la méditation de ceux qui prétendent l'étude de la langue provençale hostile à celle de la langue française.

Sur la valeur de la traduction de Mistral, je reviendrai plus loin, qu'il me suffise maintenant d'en constater les raisons et la date, qui est postérieure à la rédaction du poème, donc pensé tout entier et tout entier écrit du premier jet en provençal, et d'en constater la parfaite légitimité, l'opportune nécessité.

Or, poème et traduction à peu près terminés, sauf corrections qui interviendront jusqu'à la dernière heure, vers le printemps de l'année 1858, voilà que Mistral songe à faire imprimer son œuvre:

— *Mirèio* sera incessamment sous presse. Je crois qu'elle paraîtra avant septembre prochain, écrit Roumanille à Victor Duret, le 12 février 1858. Mistral a près de lui ce Roumanille, son maître et son ami, libraire et même éditeur depuis peu; mais, pour cette œuvre à laquelle il a consacré sept ans d'effort et dont il sent confusément la haute valeur, il songe que, sans doute, les moyens de publicité dont dispose Roumanille ne sont pas très importants et que Paris offrirait à sa juste ambition un théâtre plus retentissant. Peut-être Adolphe Dumas, lui en a-t-il suggéré l'idée? En tout cas, Roumanille écrit à Victor Duret, le 30 mai 1858:

— Mistral fera imprimer à Paris, au mois de septembre. Il ira à Paris pour cela. C'est peut-être un tort. Il eût mieux valu, à mon avis, qu'il se fît imprimer en Provence, ce n'est pas dans le Nord que l'on plante des palmiers.

Le 9 juillet, Roumanille confirme cette décision:

— Vous le savez, Mistral ira bientôt à Paris publier *Mirèio*.

Oui, Mistral songe à ce voyage à Paris, depuis le mois de mars. Il écrit à Louis Roumieux, le 5 mars 1858:

— La semaine prochaine, je pars pour Paris, je vais chercher une préface chez quelque gros bonnet de la littérature, si je puis; si je ne puis pas, je retournerai sans elle et puis voilà; toujours est-il qu'il ne faut pas en parler.

Toutefois, ce n'est que le 10 août qu'il part, encouragé par son ami Ludovic Legré, auquel il écrit:

— Entraînés par les ardentes ou touchantes sollicitations de vous et de mes bons amis d'Avignon, je me prépare, comme vous le savez, à partir pour Paris, dans peu de jours. Fais-je bien, fais-je mal? Dieu seul le sait, à la garde de Dieu!

Mais sitôt à Paris, il semble renoncer à y faire imprimer son poème, puisque, le 28 août 1858, Roumanille écrit à Victor Duret:

— Mistral est à Paris et pas plus tard que demain, il lira un chant de sa *Mirèio* à M. de Lamartine; vous voyez que cela en vaut la peine; ensuite Mistral retournera en Provence et nous imprimerons son livre.

Mistral, après avoir vu Lamartine, le 2 septembre, rentre en effet en Provence, il revoit une dernière fois son poème et le donne enfin à Roumanille, pour l'imprimer et l'édition. En fait, n'était-ce pas l'éditeur tout naturel d'une œuvre pareille? Depuis 1855, laissant l'imprimerie Seguin, où, ayant abandonné le pensionnat Dupuy, il travaillait comme proté, il avait ouvert une librairie rue Saint-Agricol n° 10 à Avignon.

Mistral, lui-même, s'était chargé d'en faire l'annonce en petits vers légers qu'avait publiés l'*Armana* de 1856.

*Chatouno e drole, ami grand e pichoun,
Qu'amás toujour que lou Prouvençau libre,
Vous fèn assaupre emé grando afecioun
Que Roumaniho, aquèu mèstre felibre,
S'èi fa libraire en vilo d'Avignoun...*

Filles et garçons, amis grands et petits
Qui aimez toujours que le Provençal libre
Nous vous faisons savoir avec grande ardeur
Que Roumanille, ce maître félibre
S'est fait libraire en ville d'Avignon.

En lui adressant ces vers, le 16 juillet 1855, Mistral écrivait à Roumanille:

— Je vous envoie l'annonce que vous me demandez, si vous ne la trouvez pas assez bonne et convenable, déchirez-la.

Et il terminait sa lettre, en lui disant:

— Je vous embrasse et vous resouhaite mille succès, commercialement, bien entendu, car pour le reste, vous ne laissez rien à désirer. Voilà bien une amitié fidèle et une charmante modestie.

Donc, libraire, et des plus actifs, voilà que Roumanille se charge, à partir de 1858, de publier l'*Armana Prouvençau* qu'Aubanel avait publié pendant trois ans; à cette date, il quitte le n° 10 de la rue Saint Agricol, pour s'établir au n° 19 presque en face de l'église charmante du même nom, où flottent tant de souvenirs religieux et poétiques et d'abord celui de ce Saint Agricol, au nom pittoresque qui s'accordait bien avec celui du Félibre des jardins, comme signait Roumanille, en souvenir de ses parents, les jardiniers de Saint-Rémy, Saint Agricol venu en Avignon comme évêque, au sortir de l'asile lumineux de savoir et de sainteté qu'était au VIIe siècle l'île de Lérins, dans le beau golfe de Cannes.

A ce souvenir de Saint Agricol, bon saint qui fait pleuvoir, évêque et patron d'Avignon, dont la fête fut instituée par une bulle du pape Urbain VIII, s'ajoutait celui de Pierre de Cortone, qui, au XVIIème siècle, y peignit le saint, dans le chœur de son église, celui de Pierre Mignard, dont on lit l'épitaphe, les tombeaux des Peruzzi et de Pompéo Catelina qui fut, au début du XVIIe siècle, gouverneur du Comtat-Venaissin.

Le quartier, où se trouve cette église XIVème siècle de Saint Agricol, s'appelait jadis le quartier des Fontaines; un cours d'eau souterrain, auquel vont s'alimenter encore de nombreux puits, lui fournissait de l'eau excellente. Quartier des Fontaines, voilà qui pouvait réjouir le cœur des Félibres, en souvenir de Font-Ségugne où fut fondé le Félibrige et qui porte en son nom une fontaine aussi. Cette portion de la rue Saint Agricol où se fixait Roumanille s'appelait autrefois rue Harangerie, parce qu'on y vendait des harengs, mais on avait transformé plus poétiquement ce nom, qui sentait un peu fort la saumure, en celui d'Orangerie, évocateur de beaux fruits d'or. Dans l'intervalle, la rue avait été nommée rue Passionéi, à cause du vice-légat d'Avignon, Paul Passionéi, qui s'était occupé de son alignement.

Voilà encore un nom plein de suggestion: n'est-ce point là, que devaient se faire entendre les accents passionnés de *Mireille* et, plus tard, de *Calendal* et des *Iles d'Or*? Achevons d'épuiser les ressources de telles coïncidences: c'est dans cette rue Saint Agricol, que fut établi, à la fin du XVème siècle, le couvent des Frères de la Milice du Temple. Après la suppression des Templiers, les Hospitaliers vinrent y fonder un établissement sous la protection de Saint Jean. Saint Jean, le moissonneur, Saint Jean, l'ami de Dieu, chantera Mistral dans *Mireille* et les Félibres, qu'il groupera, ne seront-ils pas, à leur façon, des Hospitaliers et des Templiers, offrant à tous le bon accueil de leur joie poétique, construisant dans le ciel le temple idéal de la Nation Provençale? Dernière et merveilleuse coïncidence: c'est en cette rue, que se trouvait le Palais du Cardinal Pierre de Luna, qui fut, sous le nom de Benoît XIII, le dernier Pape d'Avignon et que Mistral a chanté dans *Nerto*. A quelques pas de là, c'était l'hôtel des Baroncelli, sous le vocable du Roure, demeure où Mistral devait, de 1891 à 1898, composer et éditer l'*Aïoli*, son journal de combat félibréen et qui est devenu maintenant un incomparable musée de souvenirs mistraliens.

N'était-il donc pas naturel que, par une sorte de prédestination, ce grand poème de *Mireille* vît le jour dans une librairie, où tant de présages s'assemblaient pour lui porter bonheur? Roumanille s'était adressé, pour imprimer le volume, à son ancien patron François Seguin, avec lequel il était resté en bons termes.

Grand amateur de traditions, de chansons populaires, Seguin, ainsi que le note Mistral, avait pris soin du poème, au point de transcrire lui-même la mélodie de la chanson de Magali. En remerciement de ses bons offices, Mistral, le 19 février 1859, devait lui offrir le premier exemplaire de son poème, avec ces vers:

*Francés Seguin, moun emprimaire,
Vous n'en fau bèn mi gramàci:
Se lou biais de Mirèio en tòuti fai plesi,
Segur ei gràci à vous autant coume à sa maire;
Sa maire l'enfantè, mai voste art benesi
Es lou rai de soulèu que la fai trelusi.*

François Seguin, mon imprimeur,
Je vous fais mes remerciements.
Si le charme de Mireille fait plaisir à tous
C'est assurément, grâce à vous, autant qu'à sa mère
Sa mère l'enfanta, mais votre art béni
Est le rayon de soleil qui la fait resplendir.

Aux premiers jours du mois de février 1859, Mistral était pris de cette belle impatience qui s'empare de tous les écrivains, au moment où ils voient leur livre sur le point de paraître et de Maillane, le 3 février, il disait à Roumanille:

— En attendant que la couverture de mon livre soit prête, rien ne vous empêche d'en faire mettre en pages et coudre quelques douzaines, ainsi il sera plus vite en vente.

Mais il ne voulait pas abdiquer, malgré son impatience, son sens de la perfection, son souci méticuleux de bien faire et il terminait ainsi sa lettre:

— A propos, je ne veux pas que tu y mettes les armoiries d'Avignon, comme une fois, tu me l'avais fait pressentir, et tout ce que je n'aurai pas vu de la couverture, du titre, de la table, je veux que tu me l'envoies.

Enfin, après tant de soins méticuleux, le livre parut le 21 février 1859, d'après le témoignage de Ludovic Legré, lui-même. Le 21! Sans doute Mistral considérait-il ce chiffre comme favorable, lui qui a toujours eu, depuis la fondation du Félibrige, la superstition du chiffre 7 (trois fois sept 21). Cependant, le livre n'est pas daté de ce jour-là, mais il est daté, on le sait, du 2 février 1859 et de Maillane, le beau jour de la Chandeleur. La Chandeleur, fête de la Purification de la Vierge, où le brasier des cierges illumine toutes les églises de Provence. A Marseille, ce jour-là également, les cryptes de la vieille église Saint-Victor s'ouvrent à la dévotion des pèlerins qui descendent en longue procession, leurs cierges verts en main; on conserve ceux de ces cierges qui ne sont pas consumés pour les allumer pendant les orages et détourner la foudre. Voilà sous quels auspices Mistral tenait à placer *Mireille*, par le choix même de la date à laquelle il signait son poème. Notons encore cette conscience du bon ouvrier épris de réalisation concrète, de perfection définitive: la plupart des écrivains datent leur manuscrit quand il est achevé par leurs soins, considérant que l'œuvre du typographe et de l'éditeur les intéresse peu. Lui, il collabore avec un imprimeur qui est un ami, un éditeur qui ne l'est pas moins et c'est quand tout son livre est imprimé, qu'il met au bas de son poème sa date définitive, considérant qu'alors seulement son œuvre est complètement achevée.

Chapitre III

L'apparition de Mireille

Avant l'apparition de son poème, Mistral en a fait connaître des morceaux; sans doute il s'est refusé, nous l'avons vu, à en déflorer l'intérêt en communiquant son plan ou son ensemble à Saint-René Taillandier, mais s'il se défie un peu du professeur en Sorbonne, il est plus à l'aise avec ses amis, et Roumanille entre tous. Il a eu l'occasion aussi de communiquer la chanson de *Magali* et puis tous les premiers chants de son poème à Adolphe Dumas et par son intermédiaire quelques fragments à Lamartine, nous verrons bientôt en quelles circonstances.

Ce n'est pas tout. Nous savons par la *Gazette du Midi* du 5 novembre 1858 que Mistral est venu à Marseille quelques jours avant pour s'y faire entendre aux ouvriers des conférences de Saint François-Xavier. C'est un nommé Joseph Mathieu qui nous renseigne à ce sujet. Il nous indique que Roumanille, selon son habitude, est venu déjà se faire applaudir dans le même cercle populaire, et que cinq cents ouvriers catholiques se sont assemblés pour écouter Mistral réciter des fragments de *Mireille*.

Il souligne le bonheur des poètes provençaux qui, semblables aux rhapsodes homériques disent encore leurs vers, alors que les poètes français sont contraints de les faire lire.

N'est-ce pas dans une pensée semblable que Mistral pouvait dès le quatrième vers de son poème s'appeler: l'humble écolier du grand Homère, puisqu'il prétendait, lui aussi, donner une poésie faite pour être dite au peuple? Quand on connaît de tels détails, on conçoit mieux la sincérité de Mistral en son cri fameux:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

La séance était présidée par l'abbé Bayle, historien des troubadours, romaniste distingué. Il disait:

— La Provence disparaît de jour en jour. Une civilisation uniforme pénètre dans les plus petits villages pour en chasser les coutumes traditionnelles, les vieilles mœurs, les antiques légendes. Mais la Provence ne mourra pas tout entière; elle se survivra dans une épopée. Grâce à *Mirèio* on saura dans mille ans comment on vivait, ce qu'on croyait, et ce qu'on racontait, quand le provençal était encore une langue.

Après cette allocution et le résumé du poème par le bon abbé Bayle, Mistral lut la chanson du Bailli de Suffren et le Chant XI, celui des Saintes Maries, deux morceaux qui en effet peuvent se détacher facilement du poème, et qui au surplus étaient habilement choisis pour flatter les sentiments du peuple marseillais, qu'animaient encore à cette date la haine de l'Anglais et la foi catholique.

— Aussi l'auditoire était-il, dit Joseph Mathieu, suspendu aux lèvres du troubadour. Le peuple marseillais, ajoutait-il en terminant, a fait à Roumanille et à Mistral un accueil très cordial et très intelligent, dont ces aimables troubadours conserveront, je crois, un bon souvenir. Ils diront sur les rives du Rhône et sur les rives de la Durance, ils diront que, si Marseille n'est plus, comme au temps des Romains, l'Athènes des Gaules, elle est du moins l'Athènes de la Provence.

Encouragé par un tel accueil Mistral revenait à Marseille au moment où son poème allait paraître puisque le *Sémaphore* du 25 janvier 1859 annonçait une séance, sous la présidence du baron Gaston de Flotte, de la Société Saint François-Xavier, Fragments de *Mirèio*, épopée pastorale par M. Fréd. Mistral.

C'est donc Marseille, avant Arles et Avignon, qui semble avoir eu la gloire de saluer Mireille dès avant son apparition; toutefois Nîmes revendique d'ordinaire cet honneur, parce que son salut fut donné au chef-d'œuvre nouveau de façon plus éclatante.

Nîmes... Mistral à dix-sept ans y avait passé bachelier, il ne devait jamais l'oublier, il devait le rappeler de façon charmante dans ses *Mémoires* et aussi bien c'est de Nîmes qu'est datée la première lettre de lui, que nous ayons, adressée à Roumanille, écrite dans la joie de sa première réussite:

— Chantons alléluaia, M. Roumanille, avec les volées des cloches nîmoises! je suis reçu bachelier! Adieu algèbre, mathématiques, moyen âge, adieu pour la dernière fois. Ah! si vous voyez comme je suis content! J'ai fait tout le tour de Nîmes de la joie; c'est, ma foi, une belle ville que Nîmes. Avignon n'est rien en comparaison. C'est égal, on n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme. Oh! Oh! Oh! je suis repu! que je suis content, je vais travailler la terre. Voyez-vous, je suis trop content, je ne puis pas vous écrire davantage; pardon. Je pars demain ou après-demain, bonsoir! Votre naïf Frédéric Mistral.

— Je vais travailler la terre, non pas exactement, mais je vais travailler pour la terre, aurait-il pu dire; là certes était la vérité désormais de toute son existence.

En souvenir de cette grande joie de Nîmes, de ce couronnement donné là à toutes ses études classiques, sans doute Mistral avait-il tenu à insérer le nom de la ville romaine en son poème et à l'unir intimement au nom de son héroïne:

— A Nîmes, o Mireille, s'écrie Vincent en racontant la course des hommes et dans cette simple exclamtion ne faut-il pas voir un témoignage d'admiration et d'affection?

Nîmes, au reste, s'était révélée, avec le vieux Bigot, un foyer actif de poésie dialectale et avec le bon Reboul un foyer de poésie religieuse, Reboul, le poète-boulanger, avec lequel Mistral et Roumanille, dès leurs premières années de propagande, correspondent assidûment. N'était-ce pas Reboul qui avait donné à Mistral le conseil de faire accompagner son poème provençal d'une traduction française? N'était-ce pas Reboul, auquel Lamartine allait écrire, en lui demandant des renseignements sur Mistral?

— J'ai lu *Mirèio*, rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi, il y a une vertu dans le soleil, j'ai crié comme vous: c'est Homère.

Mistral avait donc des raisons très particulières de regarder vers Nîmes sitôt son poème terminé, et Roumanille aussi qui s'y était fait déjà entendre plusieurs fois. Le 4 février 1858, Roumanille, en effet, écrivait à Victor Duret:

— Dimanche passé, j'ai fait des miennes à Nîmes, dans une séance solennelle de la Société de Saint François-de-Sales, présidée par Monseigneur l'Evêque. Le peuple nîmois a très bien accueilli la muse provençale qui a été touchée de cet accueil chaleureux; ce public méridional est vif comme la poudre, il a applaudi le félibre avec passion, Reboul était au nombre des auditeurs.

Il était donc tout naturel qu'à l'apparition de *Mireille* Roumanille et Mistral, sans négliger Marseille, se soient tournés vers Nîmes si bien disposée à leur donner la première consécration.

Déjà, dès avant l'apparition du poème, le dimanche 30 janvier, à la Société Saint François-de-Sales, Roumanille, Aubanel et Mistral s'étaient fait entendre; là, comme à Marseille, Mistral avait dit le Chant XI de son poème, c'est-à-dire, l'histoire des Saintes Maries, mais il avait dit aussi la *ferrade*, qui pouvait intéresser des Nîmois, alors qu'il avait réservé aux Marseillais la chanson marine du Bailli de Suffren.

Au reste, de tous côtés, le poème était bien accueilli. Le 18 mars 1859, Roumanille peut écrire à Victor Duret, en lui envoyant *Mireille*:

— Vous allez vous *emmireiller* des pieds à la tête, vous en donner à cœur joie, et vous ferez bien; tâchez de boire le plus possible de ce vin généreux, mais n'en devenez pas ivre-mort. *Mirèio*, *Mirèio*, on n'entend parler que de *Mirèio*, on est émerveillé de *Mirèio*, *Mirèio* par ci, *Mirèio* par là, *Mirèio* partout et c'est un succès superbe, inouï, réjouissez-vous avec nous.

Mais dans la même lettre, il peut lui raconter précisément le triomphe nîmois que vient d'obtenir le poème de Mistral; il faut lire, tout au long, dans l'*Armana Prouvençau* de 1860, le récit de ces belles journées.

C'est Mistral sans doute qui l'a écrit, sous la signature d'Anselme Mathieu, ce qui lui était plus commode, puisqu'il avait à parler de lui-même et de son œuvre.

Le 12 mars, Roumanille, Aubanel et Mistral sont reçus à Nîmes au pensionnat de l'Assomption par M. d'Alzon qui en est le directeur et qui est en même temps le fondateur de l'ordre des Assomptionnistes, où il a laissé la renommée d'un véritable saint; auprès de lui se trouve comme sous-directeur M. l'abbé de Cabrières, le futur cardinal. Ils s'en vont tous ensemble, à l'Hôtel de Ville, dont la grande salle est pleine d'une brillante société, pour cette fête de poésie qui est une fête de charité aussi, donnée au profit des orphelins. Saint Vincent de Paul, dit Mistral, parlait la langue d'oc. Aubanel, Roumanille disent leurs vers, Mistral de nouveau la *ferrade* de *Mireille* et aussi la chanson de *Magali*. Alors apparut le vénérable Reboul tenant à la main, trois couronnes de laurier nouées de rubans blancs à franges d'or, avec les noms des trois félibres brodés sur les rubans, en lettres d'or. Au milieu des applaudissements

enthousiastes, Reboul dit des vers français de sa composition en l'honneur de ceux qu'il appelait ses chers troubadours et puis il les couronne et pourachever cette brillante manifestation, apparaît un orphelin qui offre un bouquet de pâquerettes à Roumanille, de fleurs de grenadier à Aubanel, d'épis de blé à Mistral, évoquant ainsi pour chacun le symbole et l'essentiel de son talent poétique:

*La flour blanco pèr Roumaniho,
La flour roujo pèr Aubanèu,
E pèr Mistrau lou blad que briho!
La carita pèr l'ourfanèu!*

disait-il, dans un joli compliment et la séance se terminait par une quête. Saint-Vincent-de-Paul recueillit ce soir-là quatre mille francs; Mireille, en son paradis, pouvait se réjouir de ce double succès.

Le lendemain dimanche, la ville de Nîmes offrait un festin magnifique aux trois félibres, en ce même couvent de l'Assomption où ils avaient été reçus la veille; il y eut des discours, naturellement, on dit des vers tout aussi naturellement et pour terminer Mistral récita ceci:

*Noblo vilo de Nime avenènto i Felibre,
Que toujour tis enfant siegon urous e libre!
Que toun noum dins li siècle ane emé li proumié!
Que de la serp toujour toun limbert te preserve!
Que la pas dóu bon Diéu entre tu se counserve
E que flourigue toun paumié!*

Noble ville de Nîmes avenante aux Félibres,
Que toujours tes enfants soient heureux et libres!
Que ton nom dans les siècles aille avec les premiers!
Que du serpent toujours ton lézard te préserve!
Que la paix du bon Dieu chez toi se conserve
Et que fleurisse ton palmier.

C'était faire allusion aux armoiries de Nîmes qui comportent un crocodile et un palmier et qui, de la sorte, évoquaient ces pays d'Orient, d'où Lamartine devait dire, quelques semaines plus tard, que le poème de *Mirèio* semblait s'être détaché pour venir jusqu'aux rivages de Provence.

Reboul répondait en levant son verre à la fin du banquet:

— Je bois à *Mirèio*, le plus beau miroir où jamais la Provence se soit mirée... Mistral, tu vas à Paris, souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre, n'oublie pas ta mère, n'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as fait *Mirèio* et que c'est cela qui te fait grand; n'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse de Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête.

Ainsi parla Reboul, ajoute l'*Armana*, et les larmes tombaient de ses yeux et l'émotion et le bonheur étaient dans le cœur de tous; il semblait un vieux prophète qui imposait les mains sur le front de ses disciples et qui leur remettait son manteau et ses dons.

Le soir avait lieu un dîner à l'Archevêché, chez Monseigneur Plantier et au dessert les enfants de la *maîtrise*, avec des voix de rossignols et d'anges, dit encore l'*Armana*,

chantèrent une jolie chanson à la gloire de la Provence et des modernes troubadours; on dit encore des vers et là, pour la première fois sans doute, Mistral récita son adorable *Communion des Saints*.

Mireille pouvait s'en aller à Paris. Rome l'avait consacrée, la Rome romaine qui vit toujours dans Nîmes, la Rome chrétienne qui parlait par les lèvres de Monseigneur Plantier, du saint Monsieur d'Alzon et du futur cardinal de Cabrières.

Au reste, la presse nîmoise, par la plume de Jules Canonge, d'Ernest Roussel, d'Alphonse Gazay avait loué le grand poème, en même temps qu'à Aix Jean-Baptiste Gaut (*Mémorial d'Aix*, 13 mars 1859), à Marseille, l'abbé Bayle qui, dans la *Gazette du Midi* (3 mars), dégageait le caractère homérique et chrétien du poème.

Sans doute, c'étaient là articles d'amis et non pas de critiques impartiaux; ce n'était pas la grande explosion d'admiration qui devait quelques semaines plus tard consacrer *Mireille* à Paris, mais il ne faut pas pourtant laisser croire, comme on l'a dit trop souvent, que c'est Paris qui a révélé *Mireille* à la Provence.

Cependant Paris a fait beaucoup pour elle et sa consécration lui était nécessaire. Un homme y travaillait pour Mistral, depuis deux années déjà, c'était Adolphe Dumas; il suffit de lire les *Mémoires* de Mistral pour évoquer ce poète claudiquant et tumultueux, enthousiaste et romantique qui vint à point nommé comme dit Mistral lui-même, pour donner au Félibrige le billet de passage d'Avignon à Paris.

C'est en 1856 qu'Adolphe Dumas était venu à Maillane, pour la première fois, au mois de février, pour la fête de Sainte Agathe; sur l'ordre du ministre Fortoul, il recueillait alors les chants populaires de sa Provence qu'il avait quittée, tout jeune, mais qu'il n'avait pas oubliée et qu'il avait chantée en français et même une fois, en provençal, sous l'influence, vite dissipée d'ailleurs, de Roumanille lui-même; recueillir des chants populaires, c'était une simple mission officielle qui lui permettait de revoir son pays aux frais du gouvernement, ce n'était pas une conviction de provençaliste épris des vieilles traditions.

Cependant, comme Adolphe Dumas désirait s'acquitter de sa mission aussi bien que possible, il s'était informé des sources où il pourrait puiser et en Avignon on lui avait indiqué un certain M. Mistral qui s'occupait de ces choses-là, au village de Maillane; il venait donc le voir par acquit de conscience.

Mistral nous a conté lui-même comment il lui chanta sa chanson de Magali et comment il apprit à Dumas, tout étonné, que cette chanson devait faire partie d'un roman provençal en douze chants qu'il était en train d'écrire.

— C'est en français, qu'il faut chanter, répondit Adolphe Dumas, comme je le fais moi-même, mais allons, ajouta-t-il condescendant, dites-moi un morceau de votre poème.

Mistral lut alors un passage de *Mireille*.

— Je vous tire mon chapeau, dit Adolphe Dumas, quand il eut fini et à partir de cette époque il devint le Saint Jean-Baptiste de ce Messie de la poésie provençale que sera désormais Mistral.

C'est en somme sur ses conseils que Mistral se décide à partir pour Paris, comme je l'ai dit, en août 1858; c'est Adolphe Dumas qui, sitôt le poème lu en son entier, écrit à la *Gazette de France* l'admirable lettre si souvent reproduite, mais que je ne résiste pas au plaisir de transcrire encore ici:

— La *Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France*, l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien, on me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues en ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et

des poètes. L'Académie Française viendra, dans dix ans, consacrer une gloire de plus quand tout le monde l'aura fait. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion. On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain-latin et romain-catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

Ce n'est pas tout, Adolphe Dumas voulut conduire Mistral chez Lamartine. Ecouteons le récit de cette visite tel que nous l'a fait Mistral dans une lettre à Roumanille:

— Dimanche, vers les 7 heures 1/2 du soir, nous sommes allés chez Lamartine, écrit-il le 2 septembre 1858... Dans un salon assez joli et tapissé de tableaux, ouvrages de Madame de Lamartine, nous attendîmes quelques instants l'arrivée du grand homme; il souhaitait: tout à coup, la porte s'ouvre et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vint nous souhaiter la bienvenue. C'était lui, tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Reboul, dit-il, m'a cité trois noms: Roumanille, Aubanel et vous, un dramatique, un lyrique et un épique. Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, il me pria de lui dire quelques strophes de *Mirèio*, non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant, il en fut ravi et trouva cela bien plus doux que l'italien. Alors entrèrent sa nièce, sa sœur, Dargan, l'historien de Marie Stuart et un autre Monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers et on me fit répéter mes strophes.

Un effet inouï: la nièce de Lamartine, une jeune femme de 22 ou 25 ans! était, sans forfanterie, suspendue à mes lèvres: que c'est joli, que c'est doux, etc..., à tel point que la Comtesse de Peyronnet, bru de l'ancien ministre, belle jeune femme d'une trentaine d'années étant entrée avec ses deux filles, on voulut que je redise les mêmes strophes à la nouvelle venue. La Comtesse de Peyronnet est anglaise et figurez-vous qu'à mesure que j'achevais mon couplet, la belle écouteuse se tournait vers les autres dames et leur disait:

— Je crois que cela signifie: Je chante une jeune fille qui, etc..., humble écolier du grand Homère... car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres, etc...

Et ainsi de suite, avec une facilité, une grâce qui nous émerveillèrent. Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc...

— Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage et je vous écrirai, imprimez sur beau papier, ici on y tient beaucoup.

Et voilà, ça s'est bien passé, Dumas en était ravi.

Ecouteons maintenant le récit de Lamartine:

— Au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance comme l'amant de Laure, quand il brossait sa

tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois destiné à devenir comme Burns, le laboureur écossais, l'Homère de la Provence; sa physionomie simple, modeste et douce n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits, de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires: ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance, le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait, parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions, qui donne aux bergers comme aux rois la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne, il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait, on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce qui palpitent dans notre Midi... Le jeune homme nous récita quelques vers et en ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'appréte toscane.

Tel avait été le premier accueil de Lamartine. Avec le souvenir de cet accueil, il était tout naturel que Mistral envoyât à Lamartine, à la fin de février 1859, un des premiers exemplaires de *Mirèio*, il n'y avait pas manqué. Lamartine était bien triste et bien las quand il le reçut, accablé de dettes et de travail, il n'exagère pas quand il nous dit avec mélancolie:

— J'ai l'âme peu poétique en ce moment, je lutte, je n'ai pas le cœur aux vers.

Dès 1851, n'écrivait-il pas à sa nièce Valentine:

— Levé à 5 heures tous les jours, j'écris trente ou quarante pages, pour gagner notre pain. J'ai fini deux volumes Voyages et Histoires Orientales, j'en commencerai un le 20 décembre, suite des *Girondins*.

N'écrivait-il pas encore le 15 novembre 1852:

— Je passe mes nuits à l'ouvrage.

Voilà comme il vivait, depuis sept ans, quand il reçut *Mirèio*, et ce poème écrit dans une langue qui lui était pourtant étrangère, il le comprit, lui, le premier, parmi les écrivains français, si profondément, si intimement que nul, depuis, n'a pu en parler avec une telle autorité, n'a pu le commenter d'une aussi admirable symphonie de pensées et de style:

— Cette nuit-là, nous dit-il, je ne dormis pas une minute, je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir... J'ai reçu le volume, il y a deux jours et les pages en sont aussi froissées par mes doigts avides de fermer et de rouvrir le volume que les blonds cheveux d'un enfant sont froissés par la main d'une mère qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses doigts dans les boucles, pour en palper le soyeux duvet et pour les voir doré aux rayons du soleil.

Il écrit aussitôt à Reboul et aussi à Dumas, pour leur demander des renseignements sur Mistral. Celui-ci les lui envoie et prie Mistral de compléter ces documents.

Mistral répond:

— Mon cher ami, si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un

attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont il se sert pour élever mon nom. Plus je réfléchis à ce que vous me dites de M. de Lamartine, plus mon étonnement redouble. Je suis accablé, écrasé de tant d'indulgence. La bonté du grand homme est aussi merveilleuse que son génie. M. de Lamartine, dites-vous, désire sur votre humble serviteur quelques renseignements biographiques. Ma vie ne saurait être plus simple qu'elle n'est.

Je suis né à Maillane en septembre 1830, dans la ferme que mon père s'était acquise par le labeur de sa main et la sueur de son front. Et cette dernière expression n'est pas une formule de rhétorique. Si vous aviez connu mon père, mon cher ami, vous en seriez enthousiasmé comme je le suis encore. Je l'ai peint dans mon poème sous deux formes diverses, Mèste Ambròsi et Mèste Ramoun. Je n'ai mis dans ces deux caractères de vieillard aucun trait, je ne leur ai prêté aucune parole, que je n'aie vu dans mon vieux père, entendu dans sa bouche. Volontaire de 1793, il avait conservé pourtant toutes les idées austères et pieuses du vieux temps.

*Mai de retour d'aquéli guerro,
A fouire, à bourjouna la terro
Nous sian mes coume d'ome à nous desmesoula.*

— Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux que lui, il n'a jamais permis dans la maison qu'on s'occupât du prochain; il mangeait (et nous mangions tous) avec ses valets de labour, et il faisait asseoir les mendiants à sa table, et il avait pour eux les mêmes égards que pour le reste du monde.

Je n'ai jamais connu de travailleur plus intrépide que lui. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il allait, lui-même, briser les mottes de ses champs. Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne. Quand la pluie ne lui permettait pas de sortir ou les jours de fête, il lisait à haute voix le Nouveau Testament, devant la famille et les domestiques, et pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion.

Quant à ses bienfaits, le village en masse se pressait à ses funérailles.

Je vous parle beaucoup de mon vieux père parce que c'est lui qui m'a rendu poète. Devant ces mœurs austères, homériques, bibliques, devant ce saint modèle de poésie vivante, je ne pouvais devenir autre chose que je ne suis, faire autre chose que je n'ai fait.

Ma mère, mon excellente mère, qui pleure en entendant lire votre lettre, vous savez comment elle est; par sa simplicité elle était digne d'être l'épouse de mon père. Quant à moi, comment se fait-il que je sois resté dans mon mas?

C'est d'abord le bonheur que j'éprouvais à ne pas quitter mon père au terme de sa course; c'est ensuite l'irrésistible besoin de composer *Mirèio*. J'ai mis à ce travail neuf ou dix ans.

Je vous embrasse avec mon cœur.
12 Mars 1859, Maillane.

Après avoir documenté de la sorte Lamartine, en toute simplicité, on le voit, assuré désormais de l'accueil de Paris, Mistral quitte donc Avignon, tout de suite après son triomphe nîmois, le 16 mars 1859 et il arrive à Paris, avec les plus heureuses promesses; déjà, des amis provençaux ont donné avec Dumas le premier assaut à l'opinion, les

articles vont se succéder pendant deux mois, dans les journaux et dans les revues. On en peut lire toute l'énumération dans *l'Armana* de 1860 et noter, parmi les noms de journalistes connus alors, mais aujourd'hui oubliés, ceux dont nous nous souvenons encore, Armand de Pontmartin, Louis Rastibonne, Barbey d'Aurevilly, Amédée Pichot, Pierre Véron, Joseph Autran, Méry; d'autre part Mme Charles Reybaud, Louise Collet, Ernest Legouvé, Mignet, Alfred de Vigny, Villemain accueillaient avec enthousiasme le jeune poète. Mais dès avant tout autre, Mistral dès son arrivée était allé droit chez Lamartine, Aubanel nous l'indique lui-même, il écrit à Ludovic Legré le 28 mars 1859:

— Mistral est à Paris, dans la joie et dans la gloire, il trouve partout des admirateurs et des amis, en arrivant, il est allé chez Lamartine; il y avait ce soir-là, chez le poète, nombreuse réunion... Lamartine a présenté Mistral à tous avec les éloges les plus enthousiastes; on n'a parlé que de *Mirèio*. Il a dit à Mistral qu'il avait déjà écrit 115 pages sur son poème, qu'il lui consacrerait tout un *entretien* et qu'il y aurait de quoi écrire pour deux. Puis, se tournant vers Dumas et désignant notre ami:

— Maintenant, qu'il est jeune et beau, avant qu'il parte, faites-lui faire sa photographie à laquelle nous souscrirons tous.

Enfin, Mistral croyait rêver. Certes! voilà de quoi tourner des têtes moins solides que celle de Mistral; je me fais garant de son bon sens et de son bon cœur et vous verrez qu'après ses triomphes il nous reviendra de là-haut aussi simple, aussi naïf, aussi rustique qu'avant.

C'était en somme la vérité: car Mistral semblait éprouver d'abord à Paris un certain regret de la Provence; il écrivait de la rue Montmartre, n° 112, le 2 avril 1859 à Ludovic Legré, en provençal:

— Merci et trois fois merci, de ce que tu penses à moi, à moi, pauvre *despatria* qui ne suis à Paris que depuis une quinzaine et qui ne peux déjà plus m'y sentir. Oh! bien vrai, si l'on m'obligeait à passer ma vie dans cette grande ville, sûrement, je ne voudrais pas! N'aie pas peur, douce et belle Provence, que je t'oublie, plus je fréquente des pays nouveaux, plus redoublent mon attachement et mon estime.

Mais parlons d'autre chose, car ces pensées me font pleurer! Tu dois, me semble-t-il, être un peu étonné de ce que les journaux de Paris ne parlent pas de *Mirèio*, plus que ce qu'ils font. Voici ce qui en est: *Mirèio* comme, tu le sais, n'est pas un livre de six liards et rien que pour le lire, des gens occupés comme les journalistes doivent bien y mettre huit jours et même quatorze ou quinze, autant de temps pour faire leur article ou pour attendre leur tour, voilà un mois! C'est ainsi, que faut-il y faire? Je dois cependant te dire, ajoute-t-il, que je suis content et que mon affaire prend une bonne tournure, tu dois déjà savoir que Lamartine me consacre un *Entretien* tout entier dans son *cours de littérature*; la semaine passée, nous y allâmes le soir avec le bon Dumas, le grand homme me fit force bonnes manières et me dit qu'il avait déjà écrit cent vingt pages sur *Mirèio*, tu comprends qu'un passeport de cette sorte ne se donne pas souvent à un livre nouveau et il y a de quoi m'estimer plus qu'heureux! Le bon Dieu fasse que rien ne vienne se mettre en travers. Malheureusement, cette étude de Lamartine ne paraîtra peut-être que dans un mois, car le numéro qui vient de paraître a commencé *Faust* et il en promet la fin pour le numéro qui vient. *Mirèio* viendra donc après. C'est égal, des bonheurs comme celui-là peuvent bien se faire attendre. Lamartine devait interrompre son entretien sur la littérature allemande pour faire place à *Mireille*.

Du reste, d'après son témoignage dans cette même lettre à Legré, Mistral avait déjà la promesse d'un grand nombre d'articles de Taxil Delord dans le *Siècle*, de Guttinger dans

la *Gazette de France*, de Philoxène Boyer, de Granier de Cassagnac, de Louis Ratisbonne, de Méry qui, paresseux comme un poète, dit Mistral, aimeraient mieux faire cependant dix articles de bouche qu'un seul avec sa plume, Joseph Autran l'a traité en ami, l'a invité à dîner et à souper et l'a mené aux Italiens en son carrosse.

— C'est un cœur d'or, dit Mistral.

Aussi peut-il écrire le 24 avril à Roumanille que son voyage est excellent et qu'il serait trop long de lui dire le nom de tous les hommes de lettres qu'il connaît, qu'il aime et qui l'aiment.

— Mon nom, à l'heure qu'il est, ajoute-t-il, est tout à fait parisien, mon siège est fait... Nous sommes allés, il y a quelques jours, avec Dumas, chez Alfred de Vigny qui est ravi de *Mirèio*, il m'a donné en échange un exemplaire de ses *Poèmes antiques et modernes* avec cette épigraphe:

— A Frédéric Mistral, au poète provençal qui charme Paris.

Le 2 mai 1859, l'Entretien de Lamartine vient de paraître; Mistral l'annonce à Roumanille et s'écrie:

— Je n'ai plus rien à demander, tout le monde ici est abasourdi d'un tel succès; arriver à Paris avec un livre provençal, et obtenir des articles superbes dans la plupart des journaux, être conduit au trône de la main de Lamartine, peu d'auteurs depuis la Renaissance ont débuté sous de pareils auspices, Lamartine à la fin des fins a posé la question comme elle devait l'être: poème épique, réhabilitation complète de la langue provençale.

Le 4 mai, il écrit, en provençal, à Louis Roumieux:

— Je t'aurais écrit plus tôt et je t'écrirais plus longuement, si j'étais en toute autre part que dans ce monstre de Paris, mais si tu me voyais, collègue, et si tu savais, je n'ai pas le loisir de me tourner, je suis demandé, je suis recherché, je suis invité, on me prend tout mon temps, pécaire! Il y a bien une vingtaine de journaux qui ont souhaité la bienvenue à notre *chato* et cela demande des remerciements et des visites. Voilà pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt, si tu voyais comme cela va bien, mon homme, je félibrige avec tout ce qu'il y a de bon et de meilleur dans notre capitale; car notre capitale n'est pas Arles, ni Marseille, ces deux villes abâtardies n'ont pas seulement dit bonjour à la *chatouno dóu mas di Falabrego*; notre capitale c'est Paris; quand tu liras ce que Lamartine vient de dire de Mistral et de *Mirèio*, tu feras comme moi, tu laisseras tomber des larmes comme des œufs. Jamais on n'a dit d'un homme ou d'un livre nouveau depuis quinze cents ans ce que Lamartine dit de moi et de mon œuvre, ô Provençaux! Mais cela ne me fait pas croire deux liards de plus que ce que je vaux.

Mistral, dans sa joie est un peu injuste pour Arles et pour Marseille, qui, je l'ai indiqué, a été la première à entendre des fragments de *Mireille* et à la saluer par la plume et la parole de Joseph Mathieu et de l'abbé Bayle, mais il est juste de dire qu'en comparaison de l'accueil fait par Paris à *Mireille*, celui de la Provence était relativement tiède. C'est là, ce que Mistral disait encore à Ludovic Lebré, le 7 mai, en lui écrivant:

— Je regrette vivement que ma chère Marseille se soit encore ici, dans une question toute patriotique, laissé devancer et distancer par Paris; à part l'excellent article que je dois à la chaude amitié de M. l'abbé Bayle, je crois que les journaux de Marseille n'ont rien dit de *Mirèio*. Peut-être même, n'ont-ils rien reproduit des comptes-rendus

parisiens? Si pourtant dans la rue d'Aubagne, il naissait un enfant à trois têtes ou si, à Paris, Mademoiselle X... dansait dans un nouveau ballet, les quatre feuilles phocéennes en parleraient huit jours, mais je n'en ai pas rancune:

*Acò 's la lèi!
E de davans que lou bla 'spigue
Fau que dins terro reboulique.*

Mais s'oubliant lui-même, Mistral ne songeait alors qu'à demander un seul service à Marseille:

— Je serais heureux, disait-il, si Marseille voulait me seconder dans une chose: pour payer une partie de l'immense reconnaissance que je dois à mon bienfaiteur, à Lamartine, j'aurais idée de donner un jour, à son profit, une séance à Marseille avec le concours des autres félibres et peut-être de Reboul; y aurait-il quelque chance de réussite et la mairie nous accorderait-elle un local?

Je ne sais. Répondez-moi avant mon départ qui s'avance; pardonnez-moi ce griffonnage, j'ai tant de hâte de faire excuser mon silence, que j'écris comme un vrai chat.

Cependant, le 15 mai, Mistral n'était pas encore parti, il écrivait encore à Legré:

— Je dois toujours partir et je suis toujours là. Je suis de plus en plus abasourdi du succès de *Mirèio*. Ce livre est posé dans Paris comme nul autre au monde, et, j'en suis certain, il est bien plus populaire ici que dans ma Provence bien-aimée. Les Académiciens sont pour moi d'une affection touchante. Alfred de Vigny, Mignet, Lamartine, Legouvé, Villemain, Sainte-Beuve m'accueillent avec des prévenances à me faire rougir et causent avec moi comme avec un confrère. Villemain me dit l'autre jour (et ceci entre vous et moi):

— L'Académie ne peut rester en arrière du succès mérité que vous ont fait les journaux: elle laissera écouter le flot de la faveur populaire et plus tard fera au moins pour vous ce qu'elle a fait pour Jasmin.

— Je ferai moi-même, ajouta-t-il, le rapport à l'Académie, et en m'accompagnant:

— Continuez, me dit-il, chantez dans votre belle langue, la France est assez grande pour avoir deux littératures.

J'ai traité pour l'exploitation de mon poème avec Charpentier. Ma première édition s'épuise rapidement. Les libraires de Paris sont assaillis de demandes et on m'a déjà écrit pour me traduire en anglais.

Rien n'est plus doux, disait, je crois, le Maréchal de Villars, que les premiers rayons de la gloire, mais quelqu'un a dit aussi que la célébrité en était l'expiation. Je suis assiégié de lettres enthousiastes, ou curieuses, ou indiscrettes, voire de *déclarations d'amour*: cette correspondance sera un jour curieuse à dépouiller.

Le succès est maintenant parfaitement établi. Or voilà pourquoi Zoïle commence à montrer l'oreille. On me dit qu'un nommé Babou tâche de m'éreinter dans la *Revue française*. Je tiens cela de Sainte-Beuve. Je ne l'ai pas encore lu, mais si je dois en croire cet illustre, Babou est dans le monde littéraire le type de l'envieux. C'est, paraît-il, un vieux garçon de 40 ans, aigri comme une vieille fille de ne pas être arrivé et s'attachant comme une *langasto* à toutes les réputations naissantes. Dieu lui pardonne: il prétend que je ne sais pas le provençal!

Je vous renouvelle mes bons remerciements, ne m'écrivez plus à Paris; je pars cette semaine.

Mais le 18 mai, il n'était pas encore parti puisqu'il écrivait à Roumanille:

— Quelle ville! Quelle sirène que ce Paris! Pas moyen de s'en arracher! Il y a pourtant un mois que je lutte et tous les jours je me dis: Tu partiras dans trois jours et tous les jours ce sont de nouvelles visites, de nouvelles invitations!

...O muse de Provence, quel triomphe! Mais on s'habitue à tout, même à cela!

Cependant le 8 mai, Mistral était allé faire ses adieux à Lamartine. Il avait dit à Eugène Garcin et Anselme Mathieu, qui étaient alors à Paris:

— En voilà assez, en voilà de reste, si vous voulez venir, demain, je pars pour Maillane, je me languis d'embrasser ma mère.

— Eh bien, lui avait répondu Adolphe Dumas qui était avec eux, ce soir, il faut venir serrer la main de Lamartine et puis tu partiras.

Donc, à la soirée, nous dit l'*Armana Prouvençau*, Mistral et Dumas s'en allèrent doucement ensemble, vers la maison du grand homme; dès qu'il les vit, le grand homme, avec son aménité qui fait plaisir et sa belle simplicité:

— Ah! leur dit-il, c'est vous autres, asseyez-vous, poètes! Je dirai à Mistral ce que je pense de son livre.

Et devant la haute société qui emplissait le salon, devant Madame de Lamartine, reine amicale, et devant sa belle nièce, Madame de Cessia, Lamartine, de sa grande et harmonieuse voix, lut le quarantième *Entretien* de son *Cours de littérature*. Adolphe Dumas dit que, jamais de sa vie, il n'a vu si belle scène; quand il arriva sur la fin, en cet endroit magnifique, où l'éloquent poète compare Mistral à l'aloès des Iles d'Hyères, celui-ci, gonflé de pleurs, se leva pour embrasser et remercier son bienfaiteur, mais un débordement de larmes arrêta sa parole, et *pecaire!* il retomba sur sa chaise en sanglotant.

Ce qu'il n'avait pu dire, ce soir-là, à Lamartine, Mistral le lui écrivait le lendemain, 9 mai 1859:

— Oh! monsieur de Lamartine! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire: mon père!

Il n'est pas de parole au monde qui puisse mieux rendre ce que j'éprouve pour vous! Vous m'avez vu hier soir étouffer mes sanglots à l'audition de l'entretien sublime et pathétique que vous me consacrez. Je suis rentré dans ma chambre, avec M. Adolphe Dumas, avec deux autres poètes provençaux, mes amis. Nous avons passé la nuit à vous lire, nous avons sangloté toute la nuit. Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire qui allait d'Arles à Avignon, et aujourd'hui que vous m'avez tant donné, je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesses. Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas; plus que jamais, je sens le besoin de me cacher, de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de vos épaules le manteau radieux de l'immortalité et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne? et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites? Je me sens écrasé...

Ah! poète magnanime, si la France entière dont vous avez grandi le nom parmi les noms des peuples, si la France que vous avez sauvée est si petite en face des obligations sacrées qu'elle vous a, comment ferai-je, moi pauvret, pour élever ma reconnaissance à la hauteur de vos largesses! Oh! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épis vers la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé.

Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la traînée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez!

Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes, et de nouveau je vais pleurant sur vos pages divines. Laissez-moi donc me dire, avec le plus grand respect, votre enfant dévoué.

Mistral s'arrache avec peine à ce Paris qui l'a fêté si généreusement; enfin le 19 mai, il écrit un dernier adieu à Lamartine, qu'il est allé revoir sans doute la veille:

— Cher et illustre maître, vous avez vu l'embarras de mon adieu. Ma parole rebelle n'a su vous exprimer ce que je sens, mais Dieu, qui est là-haut et qui voit tout, sait si je vous aime et combien je vous aime.

Je pars demain. Quelque temps après mon arrivée, je vous écrirai.

Je vous remercie des merveilleux éloges que vous faites de moi à tous ceux qui ont l'honneur de causer avec vous. Dieu vous rende en bonheur ce que vous me donnez en bonheur et en gloire.

Votre bon serviteur à jamais dévoué.

Et le voilà en route pour Avignon et Maillane; l'accueil qu'on lui a fait là-bas, c'est lui-même qui va nous le conter, en le contant à Lamartine dans une lettre du 15 juin:

— Cher et illustre maître, j'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice ma plus douce pensée. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies.

Une charmante jeune fille de Dijon doit vous avoir écrit quels délicieux moments nous vous devons, et avec quel amour nous avons, toute une journée, bénî votre grand cœur et chanté votre immortel génie. Elle m'a transmis votre réponse, et pour elle et pour moi je vous en remercie. Me permettrez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes? Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du mot gloire, car au delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs et ses garances sans qu'il s'enquît de ce qu'on disait de moi dans Paris, la grande ville.

Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins de la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les *magnanarelles* disaient entre eux au milieu de leurs travaux:

— Qui aurait dit que Frédéric, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons jurement, eût fait de si belles choses sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous?

Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre au milieu de la petite place de Maillane et, m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, tout attendrie (et ce furent ses premières paroles):

— Va, j'ai bien prié, tous les soirs et tous les matins, pour M. de Lamartine, et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux!

A peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main. Ne trouvant pas de mots pour exprimer leurs impressions au sujet d'un évènement si extraordinaire pour le pays, tous me disaient avec une émotion profonde:

— Il paraît que ça a bien marché! Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous.

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, le plus savant et le plus grand de tout Paris. Et des questions, et des questions:

— Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il?

Et quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient, en répétant:

— Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous.

Voilà, maître bien aimé, tout mon triomphe villageois; il est simple et humble comme toutes les choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie. Quant aux cités, il n'y est bruit que de votre Quarantième *Entretien*; ç'a été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main. On ne savait qu'admirer le plus de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu, ces jours derniers, votre Quarante-et-unième *Entretien*. Il se termine comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puissantes et prophétiques.

Vivez, cher maître! et qu'ainsi longtemps encore vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'univers!

Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et vénération, et je vous prie de présenter nos salutations les plus affectueuses et les plus respectueuses à Mme de Lamartine et à madame votre nièce.

Votre dévoué poète.

Ce qu'il avait dit dans cette prose magnifique qui fait de lui, de cette époque, un grand écrivain français, Mistral le disait, quelques mois plus tard à Lamartine, en vers provençaux d'une sobriété exquise, d'une parfaite originalité; on trouvera tout le poème dans *les Iles d'Or*, c'est de lui que sont extraits ces quatre vers que l'éditeur Charpentier mit désormais en tête de toutes les éditions de *Mireille* qui parurent après cette date.

*Te counsacre Mirèio, es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau qu'emé tutto sa ramo
Te porge un païsan...*

Un paysan, oui, comme Lamartine l'avait voulu, comme Mistral l'était en effet, si l'on prend le mot en son sens large et plein.

Plus tard, quand le journal le *Gil Blas* demanda à Mistral ce qu'il pensait de Lamartine:

— Ce que je pense de Lamartine, répondit-il, c'est comme si vous me demandiez ce que je pense de mon père ou du bon Dieu.

Quand on a mérité de tels remerciements d'un tel poète, on peut bien avoir commis ça et là, quelques inexactitudes de détail, en parlant de lui, on en est largement absous d'avance.

Oui, quand on a, de la sorte, révélé au monde le génie d'un grand poète, sans jalousie, sans arrière-pensée, en toute magnificence de cœur et de style, qu'importent quelques erreurs glissées ça et là, sous une plume fougueuse, qu'entraîne rapidement l'enthousiasme? Allons-nous les reprocher âprement au grand poète généreux? On est peiné, en lisant Marius André, de voir de quelle façon, tantôt ironique et tantôt amère, il souligne les petites taches de ce magnifique tableau.

Lamartine prétend avoir invité Mistral à dîner, un soir de printemps; or Mistral n'est venu qu'après le dîner et c'était un soir d'été. Le père de Mistral, dit Lamartine, est mort avant l'âge; or, il est mort à 83 ans, ce qui est exact, mais alors que Mistral, fils de son second mariage, n'avait que 25 ans, ce qui a provoqué l'erreur fort excusable de Lamartine. L'aloès fleurit tous les vingt-cinq ans et meurt après avoir répandu son âme embaumée dans les airs; et Marius André tourne en ridicule cet aloès qui meurt et fleurit cependant, tous les vingt-cinq ans, sans voir que, de façon légitime, Lamartine par aloès entend ici l'espèce et non pas certes la même plante. Il reproche à Lamartine le conseil qu'il donne à Mistral, de retourner dans son village et de reprendre, sans plus jamais écrire, son travail manuel, car on ne fait pas deux chefs-d'œuvre en sa vie. Soit, le conseil était excessif, mais il y avait bien à la base ce sentiment juste que, pour rester lui-même, Mistral ne devait pas venir habiter Paris et se mêler aux cercles de la littérature parisienne. Et qui sait si, au moment où, saisi par ce premier flux de la gloire, Mistral pouvait être tenté de prolonger, en effet, son séjour parmi ces gens de lettres et ces mondains qui lui faisaient un si bel accueil, le conseil de Lamartine n'a pas retenti à ses oreilles avec toute l'autorité d'une haute inspiration qui devait diriger sa vie?

Le seul reproche valable que Marius André fasse à Lamartine est celui d'avoir tenté de nous présenter un Mistral rustique qui n'aurait étudié que par contrainte et qui se serait hâté d'oublier le grec et le latin, pour mieux écrire en provençal encouragé par quelques amis plus lettrés que lui, Roumanille et Adolphe Dumas, évidemment.

De cet Adolphe Dumas et de la qualité des renseignements qu'il a pu donner à Lamartine, il faut faire ici la part, sans rendre responsable seul le cher grand poète de cette légère altération de la vérité; il faut aussi penser que Lamartine, préparé par trente années de poésie ouvrière à la manifestation de Mistral, a été tenté de voir en lui, tout d'abord, une sorte d'illettré de génie, semblable à ces poètes ouvriers, dont il avait encouragé les premiers débuts.

Mais par-dessus les erreurs de détail, la vérité profonde subsiste: Lamartine a compris profondément tout de même ce que Mistral apportait de nouveau à la Provence et à la France, il a mesuré sa taille épique, d'un seul coup, il l'a, de son immense autorité morale imposé à l'opinion. Qu'importe, à côté de cela une invitation à dîner ou un détail de botanique?

Surtout mesurons le grand mérite d'avoir apprécié à sa valeur vraie un poème écrit dans une langue qui, somme toute, était pour Lamartine une langue étrangère.

La question d'ailleurs peut se poser:

— Cette langue de Mistral, comment Lamartine a-t-il pu, sinon la comprendre, il avait la traduction en face du texte, au moins en saisir la valeur pleine, en goûter la saveur, en imaginer l'harmonie?

Il nous dit lui-même:

— Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi, jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays me rendait ce bel idiome intelligible.

Et sans doute y a-t-il là quelque exagération. Mais enfin il est bien vrai que le patois du Mâconnais peut présenter quelque analogie avec les dialectes rhodaniens; il est plus vrai encore de dire que Lamartine avait l'oreille exercée à l'harmonie des langues du Midi, lui, qui de Naples à Florence et de Florence à Livourne, à Gênes, avait entendu, de ses vingt à ses trente ans, résonner autour de lui, de façon usuelle, tous les dialectes italiens. A ces arguments, il faut en ajouter un autre, plus net encore: le dialecte provençal lui-même était familier aux oreilles de Lamartine. En 1832, il était venu s'embarquer pour l'Orient au port de Marseille; il était resté à Marseille, à l'hôtel Beauvau, pendant trois semaines; il avait couru, avec Joseph Autran, les faubourgs de la ville et son brick *l'Alceste*, mis à sa disposition par l'armateur Bruno Rostand, le grand-oncle d'Edmond Rostand, commandé par le capitaine Blanc du port de la Ciotat, avait certainement à son bord un équipage de matelots marseillais et ciotadens.

Sitôt parti de Marseille, il s'arrête à La Ciotat, il y passe trois jours, il descend en ville, les familles des matelots viennent les voir à bord et comment penser, qu'en 1832, à La Ciotat, le peuple pouvait parler un autre dialecte que le provençal? Ce dialecte, pendant, ces trois mois de croisière allait chanter journellement aux oreilles de Lamartine; c'est lui qui devait retentir sur les lèvres du capitaine Blanc, pour les commandements, c'est lui qui devait régler toute la vie du petit navire. Ainsi, dès 1832, Lamartine en contact avec les matelots de La Ciotat se préparait à comprendre Mistral. Ne devait-il pas, au reste, rafraîchir ses souvenirs quand, en 1840, à Hyères, il passait au milieu des jardins et des jardiniers cette saison, dont il évoquait la mémoire à la fin de son entretien, quand, en 1847, il venait prendre les bains de mer sur la plage du Prado, à Marseille, recevait la poëtesse Reine Garde et se faisait acclamer par les braves gens de l'*Athénée ouvrier*. Mistral venait vers lui, en 1859, non pas comme le représentant d'un pays et d'un dialecte inconnu, mais comme un rappel harmonieux de souvenirs exquis, amassés depuis vingt-cinq ans, de Marseille à La Ciotat, à Hyères, le long des côtes et sur la mer de Provence.

En tout cas c'était assez pour lui inspirer des pages qui restent parmi les plus belles qu'il ait écrites et les plus belles même qu'on ait écrites à propos de Mistral.

Bien loin de nous attarder à des critiques mesquines, ce serait plutôt le lieu de reprendre ici, en le transposant, le mouvement sublime de Lamartine à la fin de son *Entretien* et de s'écrier après lui, en lui appliquant les phrases qu'il adressait à Mistral:

— Ah! nous avons lu, depuis que nos cheveux blanchissent sur des pages, bien des *critiques* de toutes les langues et de tous les siècles; parmi ces grands esprits morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine, mais, nous l'avouons hautement, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, un lyrisme plus intense, une intelligence plus pénétrante que Lamartine parlant de Mistral. C'est ici un des sommets de la poésie humaine, un spectacle qui n'a jamais été donné par aucune histoire littéraire, ce poète aux cheveux blancs se penchant vers ce jeune grand poète et le couvrant du manteau de sa gloire. Si quelque chose pouvait rendre *Mireille* plus admirable encore pour notre esprit et plus chère à notre cœur, ce serait d'avoir inspiré à Lamartine de telles pages; ce fait seul pourrait, sans plus de commentaires, nous assurer de la qualité de ce poème. Nous ne sommes plus ici dans l'atmosphère du

monde littéraire, on a l'impression que deux envoyés de Dieu, deux anges, à prendre ce mot en son sens étymologique, se reconnaissent et s'embrassent, que celui dont la mission sur terre est terminée et qui va remonter vers Dieu passe à l'autre sa céleste consigne.

Je l'ai là, sous les yeux, tandis que j'écris ceci, ce Cours familier de littérature: Un entretien par mois, par M. de Lamartine, avec sa couverture fripée, jaunie par les ans, tel que je l'ai retrouvé un jour dans le grenier d'une vieille demeure provençale. J'en relis la touchante inscription:

— On s'abonne chez l'auteur, rue de la Ville-l'Evêque, 43, 1859; cette revue mensuelle sera continuée indéfiniment.

Indéfiniment, soit, cela veut dire encore dix ans, à l'horloge implacable du Destin. Encore dix ans, et Lamartine a déjà 69 ans. Il a 69 ans et il écrit d'une plume juvénile, à raison d'un entretien par mois, depuis trois ans et quatre mois, ces entretiens dont voici donc le quarantième.

Et je me figure l'arrivée de ce *quarantième entretien* dans cette maison bourgeoise de Provence, et dans bien d'autres maisons semblables. J'imagine ces propriétaires lettrés, ces hommes d'affaires, ces notaires, lisant ce titre: Littérature villageoise, apparition d'un poème épique en Provence, et ces premières lignes:

— Je vais vous raconter aujourd'hui, une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né, la nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil. Une vertu, certes, ils en sont persuadés, tous ces bourgeois lettrés de Provence qui se chauffent volontiers, sur leurs *cagnards*, au bon soleil, dans leurs jardins, que de hauts murs préservent du mistral.

Mais de là à ressusciter Homère, est-ce que M. de Lamartine n'exagère pas vraiment? Et pourtant, il continue, le cher grand homme, avec une telle assurance de ce qu'il dit:

— Un vrai poète homérique en ce temps-ci, un poète grec en Avignon, un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien, un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille...

L'oreille, pour le coup, voilà qu'il la tend, en effet, ce bourgeois prudent de Provence. Sans doute, il l'aime, ce patois familier qu'il parle volontiers, avec ses serviteurs, ses jardiniers, ses ouvriers, mais s'il est bon pour l'usage quotidien, pour le conte, pour la *galejade*, comment espérer en faire maintenant une grande langue littéraire? N'est-ce pas là une sorte de *galéjade* encore, de mystification? Et ce poète qui s'appelle Mistral? N'a-t-il pas pris, comme un pseudonyme ambitieux, le nom même du grand vent provençal? Tel, sceptique, mais tout de même impressionné, à moitié conquis, parfois ému, il lit ces pages admirables et sans doute, après les avoir lues, prend-il le parti d'acheter aussi le livre ainsi annoncé, car la première édition de *Mireille* va se trouver bientôt épuisée.

En effet, le succès venu, les éditeurs parisiens sont à l'affût; voici que Charpentier, actif, qui fait des éditions à bon marché (c'est lui qui vient de créer le livre à 3 fr. 50) adresse à Mistral des propositions dignes d'intérêt. Il les écoute, il traite, il en informe Roumanille et celui-ci écrit mélancoliquement à Victor Duret, le 17 juin 1859:

— *Mirèio* est un livre épuisé, à cette heure, ou c'est tout comme; il m'en reste à peine une dizaine d'exemplaires que je veux garder et que je ne garderai pas longtemps; la deuxième édition nous est ravie par Paris: Charpentier l'a achetée, elle est sous presse et sera dans deux mois, chez tous les libraires de France et de Navarre. Quel succès! c'est

incroyable, une traduction anglaise est en préparation, quel bonheur pour notre chère Muse!

Il ajoute, le 14 Septembre 1859:

— *Mirèio* est épuisée depuis deux mois, j'ai manqué la vente d'au moins cent exemplaires. Par surcroît de malheur, Charpentier tarde trop à faire paraître la deuxième édition, l'autre jour, un dépositaire, qui n'a pas pu vendre dans sa petite localité tous les exemplaires de *Mirèio* que je lui avais adressés, m'a fait retour de dix exemplaires; les dix exemplaires sont placés; vous comprenez bien que je ne peux pas m'amuser à garder en magasin un volume que je dois vendre cinq francs et que le premier venu va pouvoir acheter trois francs cinquante, même trois francs, la deuxième édition ne se vendra pas davantage. J'ai encore chez moi trois exemplaires de la première édition, premièrement le mien, celui qui doit rester dans ma bibliothèque, deuxièmement deux exemplaires que m'a retenus et payés une jolie Madame qui est à la campagne.

On aurait bien étonné le bon Roumanille, si on lui avait dit que cinquante ans plus tard, ces exemplaires de cinq francs vaudraient mille francs.

On voit par là le succès même matériel qu'obtenait le grand poème; c'est que, soit avant, soit après Lamartine, c'était tout un concert de louanges qui s'élevait sous les pas de Mistral.

Dès le 9 mars, Jules Canonge, à Nîmes, dans l'*Opinion du Midi*, avait entonné l'éloge de *Mireille*:

— Dans les humbles conditions de la vie champêtre, les vieillards de M. Mistral ont la grandeur des vieillards d'Homère; sous la royale bandelette, Nausicaa ne nous apparaît point plus ravissante que Mireille sous le simple ruban des filles de Crau; vierge chrétienne, Mireille est plus grande et plus sainement inspirée. Selon les saisons, les scènes de la vie journalière des champs en Provence, sont conçues, dessinées par M. Mistral, avec une vérité simple et belle, une ardeur magistrale qui, sans imitation, font rêver tantôt de la Bible, tantôt de l'Odyssée; l'esprit virgilien semble avoir dicté ce style si précis dans sa richesse; M. Mistral dessine et colore, en même temps qu'il raconte, il charme et il émeut, par ce que le sourire a de plus délicat, de plus exquis, par ce que la douleur a de plus profond et de plus pathétique.

A Nîmes encore, si favorable au poète, et sous le coup de la séance du 12 mars, Ernest Roussel, le 2 avril, dans le *Courrier du Gard*, qui, le 26 février avait déjà reproduit le *prospectus* annonciateur de Roumanille, Alphonse Gazay le 12 avril, dans la *Revue Méridionale* consacraient à *Mirèio* de longs et très intelligents articles.

A Paris, le 14 avril, dans le *Messager de Paris*, Paul d'Ivoi disait:

— Il y a, dans ce poème nouveau, des peintures aussi lumineuses, aussi émouvantes que dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*.

Mais mal renseigné sur l'auteur du poème, il supposait que son nom trop prédestiné devait être un pseudonyme. Le 16 avril, c'était Armand de Pontmartin qui, dans l'*Union*, saluait le chef-d'œuvre:

— *Mirèio*, disait-il, est en ce moment, la fête, l'émotion, le succès, l'évènement littéraire de tout ce pays qui s'étend sur les deux rives du Rhône entre Valence et la mer. *Mirèio* fait pleurer les plus beaux yeux d'Avignon et d'Arles, c'est-à-dire du monde entier; *Mirèio* a pénétré, sous son costume provençal, jusqu'au cœur de la littérature parisienne, si dédaigneuse d'ordinaire pour les produits de la province.

M. de Lamartine s'est ému de la beauté et des malheurs de Mireille, et lui prépare, dit-on, une hospitalité de cent pages dans une des prochaines livraisons du *Cours familier de littérature*. On prononce à propos de *Mirèio* les grands noms d'Hésiode et de Théocrite, d'Homère et de Dante. En un mot, c'est une merveille, ce qui en fait le charme et le prix inestimables, c'est la richesse, l'exactitude et la vérité des tableaux où se succèdent tous les aspects de la nature provençale, les traits de mœurs, les physionomies originales, les croyances populaires, les types gracieux, beaux, énergiques, la poésie plus forte, plus vivace, plus expansive à ce grand soleil, à ce grand air, que dans les serres chaudes de notre civilisation au calorifère.

Dans son enthousiasme, Pontmartin arrivait même jusqu'à devenir prophète, puisqu'il souhaitait que la chanson exquise de Magali fût mise en musique par Gounod:

— C'est là, disait-il, ce qui vivra, ce que chanteront dans cent ans tous les amoureux, toutes les jeunes filles de la Provence, quand même, ce qu'à Dieu ne plaise, le texte du poème serait alors oublié.

Dans le *Journal des Débats*, Louis Ratisbonne s'écriait le 30 avril:

— Quel plaisir on éprouve à mordre dans un beau fruit venu en pleine terre! C'est justement celui que j'ai eu à savourer *Mirèio*, un fruit poussé à ciel ouvert, dans la lande provençale.

Ah! comme il m'a paru contraster étrangement avec les produits échauffés, viciés et malsains venus dans les serres chaudes de notre littérature à la mode. Non, certes! je ne la jugerais pas froidement, cette œuvre qui m'a donné la soif de l'admiration. Car, pour être critique, on n'en est pas moins homme et je proclamerais que cette œuvre est belle, quoique le poète de *Mirèio* ne soit pas un poète mort et enterré depuis longtemps et qu'il soit bien vivant, plein de santé et de jeunesse, à peine âgé de vingt-huit ans.

Et le premier mai il continuait dans un feuilleton tout aussi copieux l'analyse et l'éloge du poème.

Dans le *Siècle*, le même jour, Taxil Delord, originaire d'Avignon, exprimait un enthousiasme plus vif encore, étant provençal:

— Français, ce que je vais vous dire ne vous regarde point, vous pouvez aller à vos affaires, construire des chemins de fer, jouer à la Bourse, cet article n'a rien qui vous intéresse, quoiqu'il contienne une grande nouvelle. Vous hausserez les épaules quand vous la saurez; mais elle volera de bouche en bouche, depuis la ville, où l'Arc de Triomphe de Domitius dresse son fronton doré dans le soleil jusqu'aux côtes basses, où le Rhône se jette dans la mer, depuis les rives affairées de la Joliette jusqu'aux ports paisibles de la mer de Cannes et de Fréjus, depuis la folle Durance jusqu'au Var ombragé de lauriers-roses et d'orangers.

Il en sera parlé dans les villes et dans les campagnes, dans la montagne et dans la plaine, sur terre aussi bien que sur mer. Réjouissez-vous, gens de la haute et de la basse Provence, pâtres dont les grands troupeaux paissent, l'été, l'herbe des Alpes et, l'hiver, l'herbe salée de la Crau; dompteurs de chevaux et de taureaux de la Camargue, pêcheurs des calanques et des madragues, laboureurs des vallées alpines, porte-faix, ouvriers, hommes des ports et de la ville, marins, paysans provençaux de toutes les contrées et de tous les états, réjouissez-vous aussi, vieilles capitales, Arles l'Impériale, Avignon la Papale, Aix la Savante, Marseille l'Industrieuse, Toulon la Guerrière, Saint-Rémy, Draguignan, Saint-Tropez, Tarascon, un poète vous est né!

Et comparant Mistral à Brizeux, il disait encore:

— Brizeux, dans son poème *Les Bretons* a tenté pour son pays ce que Frédéric Mistral vient de faire pour le sien. Quand il décrit les mirages de la Crau, les prés salés de la Camargue, les travaux et les plaisirs rustiques, la moisson, la levée des cocons, la course, la lutte, le troubadour provençal est plus ému, plus poétique, sans cesser d'être aussi vrai; on sent parfois dans ses vers un souffle de l'antiquité, d'autant plus doux et plus vrai qu'il est naturel.

Il rappelait comme les autres critiques, le souvenir d'Homère, de Théocrite et de Virgile, mais il se trompait assez lourdement, quand il rappelait aussi celui de Longus et qu'il en arrivait à dire que Vincent et Mireille étaient le Daphnis et la Chloé de la Provence, même quand il ajoutait un Daphnis et une Chloé chastes, cependant.

Il y a bien loin, du petit roman de Longus au grand poème de Mistral.

Plus largement et plus justement un rédacteur anonyme de *Paris-Journal* y écrivait le 3 avril 1859:

— Le poème de *Mirèio* est un avènement.

Dans la *Gazette de France*, le 13 mai, Ulrich Guttinger, après avoir traduit de façon bizarre *Mirèio* par merveille, exprimait son admiration profonde pour le jeune poète qui l'avait, comme il disait, converti au patois dont il se défiait jusqu'alors et devenant prophète, lui aussi, il prédisait que *Mirèio* serait bientôt traduite en toutes les langues. Enfin, un anonyme disait, de façon plaisante, dans *L'Ami des Livres*, le 9 décembre:

— Je regrette fort, M. Frédéric Mistral, que vous soyez un contemporain. Si vous possédiez quelques siècles de plus par devers vous, deux ou trois seulement, et si votre livre, au lieu d'avoir une de ces affreuses couvertures jaunes que l'on voit partout revêtait l'élégant et naïf vélin dont nos pères savaient, si à propos, faire emploi, je vous proclamerais l'Homère de votre temps et de votre pays. Mais vous êtes, Monsieur, un contemporain.

Et après ce plaisant discours, il ajoutait: Je ne connais M. Mistral ni d'Eve ni d'Adam, comme on dit, et peu m'importe, en résumé, qu'il descende de l'un ou de l'autre ou de l'un et de l'autre, ce qui m'importe, c'est que son livre m'amusât, il m'a amusé, amusé au point que je le relirai et plus d'un, M. Mistral, plus d'un fera comme moi, car ce livre est purement et simplement un chef-d'œuvre.

Sur le même ton d'ironie sympathique Louis Jourdan, dans le *Causeur* du 20 mars 1859, faisait un éloge piquant du poème, en se moquant des gens qui ne le comprenaient pas.

— Quel dommage, disait-on devant nous, que ce poème soit écrit en vers provençaux! Quel dommage aussi qu'Homère, Virgile, Arioste, Pétrarque, Shakespeare, Milton, Camoëns n'aient pas eu la délicate attention d'écrire en vers français leurs poèmes immortels!

C'était encore Henri d'Audigier dans la Patrie dès le 16 mars, et en juin 1859 la *Revue de Marseille*, par la plume de J. Mathieu pouvait montrer *Mireille* jugée par la critique parisienne, en donnant des traits caractéristiques de chaque article.

Celui qui, somme toute, était le plus saisissant et le plus original, avec l'*Entretien* de Lamartine, était l'article que publiait dans le *Pays* du 17 avril, le connétable des lettres, Barbey d'Aurevilly. Sans doute était-il déçu de ne pas trouver en Frédéric Mistral dont le nom, beau comme un surnom, convient si bien à un poète de son pays un pâtre, un primitif, un inspiré sans culture littéraire.

— Il nous a lui-même appris qu'il fait partie d'une littérature, et, *aimé!* d'une littérature provinciale.

Ils ont un cénacle là-bas... On l'imaginait assis sur du varech, ce Théocrite homérique qui chante cette fille de la glèbe dont en dehors de la Crau il s'est peu parlé et pas du tout: il fait partie d'un canapé dont il nomme les doctrinaires. Le mistral n'est plus qu'un vent coulis!

Mais cette déception même fait *preuve* pour la valeur du poème. Il faut en effet que cette œuvre soit d'une sincérité bien profonde pour résister, dans l'imagination de ceux qui la lisent, à de pareilles révélations.

Et toute ironie mise alors de côté, Barbey continuait:

— Voici une belle et fière réplique à bien des choses contemporaines. Pendant que nous civilisons de plus en plus et que le réalisme, cet excrément littéraire, devient l'expression de nos adorables progrès, un poète de nature, de solitude et de réalité idéalisée, nous donne un poème fait avec des choses primitives et des sentiments éternels. Ce n'est pas un poème d'haleine courte comme les meilleures poésies de ce temps pulmonique, astmatique et lyrique qui n'a que des cris et des soupirs... quand il en a. Ce n'est pas non plus de ces œuvres d'un métier enragé, diaboliquement travaillées, de ces ciselures de Benvenuto myope qui craint de n'avoir jamais assez appuyé sur son burin. C'est un poème d'haleine longue et de touche franche, trop forte pour être un effort et qui a douze chants pleins, ni plus ni moins qu'une épopée.

C'est, en effet, une épopée, mais une épopée bucolique, dont l'amour d'une jeune fille est le sujet et la mort de cette jeune fille le dénouement. Matière d'élegie et pas plus! pour qui n'aurait eu à son service que des facultés de sensibilité et d'imagination ordinaires, matière d'épopée comme toute chose peut l'être sous la main d'un homme de création et de fécondité..

— ...Partout, à toutes les places de son poème, le poète de *Mirèio* ressemble à quelque beau lutteur qui garderait, comme un jeune dieu, sur ses muscles, lustrés par la lutte, des reflets d'aurore. Depuis André Chénier, on n'a rien vu, si ce n'est les chants grecs publiés par Fauriel, d'une telle pureté de galbe antique, rien qui soit enfin plus gracieux et plus fort, dans le sens le plus juste de ces deux mots, qui expriment les deux grandes faces de tout art et de toute pensée. Le poète de *Mirèio* est un André Chénier, mais c'est un André Chénier gigantesque qui ne tiendrait pas dans les *quadri* où se tient le génie du premier. Il y étoufferait. Grec, comme André Chénier, par le génie, l'auteur de *Mirèio* a, sur André tombé de son berceau byzantin dans le paganisme de son siècle, l'avantage immense d'être chrétien comme ces pasteurs de la Provence, dont il nous peint les moeurs et nous illumine les légendes. A la fleur du laurier, aimé de Chénier et cueilli au bord de l'Eurotas, il marie l'aubépine sanglante du Calvaire.

De race phocéenne et de pays profondément catholique, il bénéficie, dans son talent, de son pays et de sa race, et peut-être pour cette raison serait-il difficile à qui ne serait pas de la même terre que lui, à moi, par exemple, chouette grise de l'Ouest et goéland rauque d'une mer verte, de préciser avec exactitude à quels endroits du poème en question expire la poésie que M. Mistral n'a pas faite et à quelle place commence la sienne. Qu'importe, du reste! Poésie du terroir ou poésie d'âme individuelle, toutes les deux sont à lui au même titre et font également sa poésie, car les poètes vraiment grands sont toujours le résultat de deux hasards sublimes. La circonstance du génie qui leur est donné ne leur appartient ni plus ni moins que la circonstance de la vie qui le leur

développe, et l'auteur de *Mirèio* possède, au degré le plus profond et le plus extraordinaire, ces deux sources d'originalité.

Et il y puise sans les épuiser l'une et l'autre. Jamais poète n'a tordu plus vigoureusement un sujet que M. Frédéric Mistral n'a tordu cette malheureuse petite églogue dont il fait aujourd'hui, comme d'une grappe enchantée, ruisseler des beautés intarissables sous le pressoir de ses douze chants. Eh bien! il n'est pas une seule de ces beautés qui ne soit différente des autres et qui ne marque pas une variété d'autant plus étonnante que les mœurs peintes par M. Mistral sont naïves dans leur pittoresque et les personnages qu'il met en scène des êtres essentiellement primitifs.

Malgré la simplicité foncière de leur type, ces cueilleuses de mûres et ces pâtres ne se répètent ni ne se ressemblent, et tous, ils portent sur le front leur rayon d'individualité... Encore une fois, ne nous lassons pas d'y revenir, le caractère de cette poésie divinement douce ou divinement sauvage, est le caractère le plus rare, le plus tombé en désuétude, dans la production de ce temps, c'est la simplicité et la grandeur. Cette poésie ne nous donne plus la sensation ordinaire de l'étranger, mais la sensation extraordinaire du naturel, tel que les anciens l'ont conçu et réalisé toujours, et Shakespeare quelquefois après eux. Nous n'oublierons pas de sitôt cette âpre et pure sensation, et nous voudrions la faire partager; mais le talent de M. Mistral tient un tel espace, il a besoin d'un tel champ pour se déployer dans sa magnificence ou dans son charme, un peu farouche tous les deux, ses bas-reliefs fourmillent de tels détails que de tous les poètes difficiles à citer dans un article de la nature de celui-ci, il est peut-être le plus difficile. Il faut le lire et le lire tout entier, pour en avoir une idée, impossible à donner par des citations isolées qui ne seraient jamais que des démembrements de sa pensée ou de sa forme. Un chant ou deux, et, par exemple, le plus beau de tous, le *Combat*, ne suffiraient point pour avoir la mesure de cette main puissante sur les octaves de son clavier.

Un nommé Jérôme, dans l'*Univers Illustré* du 15 mai 1859, se proclamait converti par Adolphe Dumas, qui lui avait dit:

— Superposez Homère, Longus et Virgile, vous n'atteindrez pas à la hauteur de *Mirèio*. Il était resté sceptique, mais enfin il avait lu!

— Mon cher Dumas, disait-il, ceci est un acte de contrition. Je viens de lire *Mirèio*. Frédéric Mistral est un admirable poète, son livre est un chef-d'œuvre. Cette lecture m'a fait pleurer mes dernières larmes et vous êtes, vous, le Christophe Colomb de la poésie moderne.

Cette épithète agaçait un peu le bon Roumanille, qui d'Avignon le 16 mai, écrivait à Victor Duret:

— Adolphe Dumas veut absolument avoir découvert Mistral. Il fait dire par tous les journaux qu'il a découvert Mistral. Il a embouché deux fois sa grande trompette pour apprendre *urbi et orbi* qu'il a découvert Mistral... Quand un Christophe Colomb a découvert une Amérique, il ne manque pas de

Vespucies qui s'en arrogent le mérite et la gloire. L'humanité est ainsi faite. Lisez le quarantième entretien de Lamartine; vous y verrez que notre découvreur Adolphe est un héros, qu'il est le précurseur de notre Frédéric. Lisez les *Débats* vous y verrez qu'ils ont rendus, à tout seigneur, tout honneur, à Mistral ce qui est à Mistral, à Dumas ce qui est à Dumas, etc...

Voilà qu'aujourd'hui même, M. Jérôme, le chroniqueur de l'*Univers Illustré*, dit en toutes lettres:

— Et vous êtes-vous, mon cher Dumas, le Christophe Colomb de la poésie moderne.

— Voilà, mon cher Duret, votre place prise; mon cher Taillandier, voilà votre place prise. Vous n'avez absolument rien découvert ni l'un ni l'autre. Otez-vous de là qu'Adolphe s'y mette! *Sic vos non nobis.*

Et Roumanille, continuant sur ce ton ironique, protestait contre cet empiètement étrange d'Adolphe.

— Il est l'un des derniers venus chez nous et il veut absorber tout notre cher monde à son profit, à sa plus grande gloire.

— Dumas a voulu grimper sur les épaules de notre bien-aimé Frédéric pour dire aux lettrés de France et de Navarre:

— C'est moi! Me voici! La *félibrerie*, humble et modeste, s'est tenue derrière les coulisses, et a été très heureuse du grand et légitime succès de Mistral, bien qu'on ne dise pas: ce Mistral est un des douze.

— Ci-joint mon prospectus, disait Roumanille en terminant. En ma qualité d'éditeur, j'aurais quelque droit, vous le voyez, à dire:

— Arrière *découvreur* de mauvais aloi! Le découvreur, c'est moi, Roumanille, libraire-*éditeur*.

Et Roumanille le poète pourrait ajouter:

— C'est moi, moi seul qui ai découvert l'étoile Mistral en 1845, dans le pensionnat Dupuy, rue de l'Hôpital, 7, à Avignon, sous le clocher des Augustins, où, pour mes péchés, j'étais professeur; où, pour mon bonheur, j'avais pour élève le jeune Frédéric Mistral de Maillane. Oui, c'est moi qui devinai dans cet enfant un enfant sublime et qui, depuis lors, ne l'ai pas perdu de vue un instant, moi qui l'ai associé à tous mes travaux, qui l'ai poussé... vous savez le reste. Vous savez si je n'ai pas traité notre grand poète comme un père traite son enfant, si je n'ai pas enlevé sur son chemin toute pierre sur laquelle eût pu se heurter son pied. *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum...*

Alerté de la sorte Victor Duret, qui du reste sur les indications de Roumanille, avait déjà signalé les efforts du Félibrige et de Mistral, au point que Roumanille pouvait lui accorder le mérite d'avoir découvert Mistral avant Adolphe Dumas, publiait dans deux numéros de la *Revue de Genève* (mars et avril 1860) une longue étude sur *L'Epopée de Mireille*.

Ainsi le poème avait des échos hors de France, en Suisse, on le voit, et aussi en Allemagne où la *Gazette de Cologne* du 14 avril 1859 lui consacrait un long article, et bientôt aussi et surtout en Catalogne, où dans la *Corona* de Barcelone, F. Pelayo-Briz allait entreprendre sous peu (21 novembre 1861) une traduction en catalan, la première qui ait été faite en langue étrangère.

Les provinces de France, plus lentes à s'émouvoir d'ordinaire que l'étranger, suivirent le mouvement. A la Société littéraire et scientifique de Castres, M. Canet faisait un rapport sur *Mireille*, dont l'*Aigle du Tarn*, le 2 octobre 1859 et l'*Echo du Tarn*, les 9 et 16 octobre, donnaient une longue analyse.

Citons enfin un long et très intelligent article de Ludovic Legré, le 15 mai, dans *Le Sémaphore* de Marseille, et l'*Opinion Nationale* du 5 septembre, un peu en retard, proclamait pour se rattraper que si le provençal doit mourir, il restera immortel par *Mirèio*.

M. Léonce Couture dans la *Revue d'Aquitaine* du 23 juin et du 25 juillet 1859 parlait longuement de Mistral et son œuvre, dont il disait joliment:

— Sa *Mireille* est le poème de l'Eté.

Il en trouvait l'éclat très chaud et très vif, un peu trop même à son goût; c'était aussi l'avis d'un bon abbé d'Avignon.

Car, au milieu de ce grand concert d'éloges une voix s'élevait, discordante: celle de M. l'abbé F. Monier, qui consacrait à *Mirèio* un article de dix pages dans la *Revue des Bibliothèques paroissiales* (31 mars 1859). Sans doute il admirait longuement le génie de Mistral et citait avec enthousiasme un grand nombre de passages remarquables, mais il ajoutait, d'un ton digne et attristé:

— Habitués à applaudir, il nous est dur de blâmer, alors surtout qu'en blâmant nous ne pouvons nous empêcher d'admirer encore. Mais, sentinelle établie à la porte des bibliothèques chrétiennes, la revue a un devoir à remplir devant lequel doivent céder les préjugés d'art ou d'amitié.

Et l'abbé Monier reprochait à Mistral le réalisme de la chair, tout son chant II, qui n'est qu'un long et vif dialogue d'amour sensuel, la description de Mireille par Vincent, qu'il osait à peine citer et dont il remplaçait certains détails par des points de suspension, et les déclarations plus vives encore du Chant V envers lesquelles il usait du même procédé; après avoir signalé de telles scènes à la réprobation des âmes chastes, il s'écriait:

— Et maintenant qu'importe qu'à tous ces tableaux la religion se mêle? Qu'y peut-elle venir faire, sinon y servir de machine poétique? De bonne foi les âmes seront-elles consolées quand nous aurons vu la Vierge et les Saintes transformées en servantes d'amour et les filles de Dieu chanter à l'agonie de l'amoureuse cette strophe incroyable:

*De rosò, uno raubo nevenco
Alestissen-ié: vierginenco
E martiro d'amour la chato vai mouri...
Flourissès-vous, celèsti lèio!
Sànti clarour de l'empirèio
Escampas-vous davans Mirèio!
Glòri au Paire, em' au Fièu, em' au Sant Esperit!*

Des roses, une robe de neige
Préparons-lui! Vierge
Et martyre d'amour, la jeune fille va mourir...
Fleurissez-vous, célestes avenues!
Saintes clartés de l'Empyrée,
Epanchez-vous devant Mireille!
Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit!
Chant XI, dernière strophe.

— Nous nous arrêtons.... disait-il enfin... Aussi bien le respect que nous devons à nos lecteurs nous commande des réserves et il est telles pages que l'auteur lui-même ne lirait pas sans quelque répugnance devant toute assemblée.

En terminant, le bon abbé déplorait que Mistral eût consacré dix ans à cette œuvre et trouvait étrange l'invocation au Dieu de la crèche, dans un sujet qui serait mieux placé sous la protection des faciles nymphes de Théocrite.

Et l'on voit qu'il rejoignait ici les critiques universitaires, qui pour d'autres raisons ne voyaient en *Mireille* qu'une gracieuse idylle et la comparaient à *Daphnis et Chloé*.

La réponse ne se faisait pas attendre, le 14 avril dans le *Mémorial de Vaucluse* Jules Canonge défendait Mistral contre l'abbé Monier auquel il reprochait vivement le

procédé de citer de façon incomplète, en remplaçant certains passages par des points de suspension qui laissaient supposer bien autre chose que le texte fort innocent en soi. A quoi le lendemain (15 avril) l'abbé Monier répliquait dans sa *Revue des Bibliothèques* en alléguant que ses points de suspension étaient absolument nécessaires pour ménager la pudeur de ses lecteurs.

Du reste c'était là une voix isolée dans le clergé de Provence, où par ailleurs, à Marseille, l'abbé Bayle se faisait le défenseur et l'apologiste de Mistral, où de tous côtés on faisait fête au poète, qui exaltait la gloire des Saintes Maries et de la Provence chrétienne.

L'abbé Monier rejoignait, disais-je, les critiques universitaires, qui voyaient en *Mireille* avant tout une idylle antique, et entre toutes la critique de Saint-René Taillandier. Celui-ci était cependant bien renseigné sur le mouvement provençal; professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, il avait préfacé en 1852 le recueil collectif que Roumanille avait publié sous le titre *Li Prouvençalo*, et voici que, le 15 octobre 1859, dans la *Revue des Deux Mondes*, il publiait une importante étude sur Roumanille, Aubanel et Mistral. Il avait sur les autres critiques le mérite, que devait apprécier Roumanille, de ne pas isoler Mistral, de le replacer dans son milieu; il disait ce que le Félibrige et Mistral devaient à Roumanille et faisait de la Renaissance provençale l'historique le plus sérieux et le plus documenté qu'on pût trouver à cette date. Il appréciait à leur juste valeur les contes, les poésies, les dialogues des trois amis, mais quand il arrivait devant *Mireille*, il accumulait les restrictions. C'est que pour lui la poésie provençale devait être essentiellement familière et populaire, plaisante et touchante, soit, mais à la mesure du peuple des campagnes et toute autre ambition était pour elle exagérée.

Il reprochait presque à Mistral sa préoccupation de la critique, son voyage à Paris, sa mise en scène, ses habiletés, il lui reprochait aussi sa traduction, composée avec beaucoup d'art pour frapper un public de lettrés, et la situation fausse où il se trouvait écrivant en provençal pour des lecteurs qui n'entendent point le provençal et ne pouvant être par ailleurs compris du peuple de Provence.

— La logique exigerait que M Mistral, sans cesser d'étudier cette nature du Midi, qu'il sent d'une façon si neuve, confiât ses impressions à la langue de Victor Hugo et de Lamartine.

Ainsi a fait Brizeux dans son grand poème des Bretons. La vraie langue de Mistral est celle de la France qu'il lutte avec elle, qu'il la plie à ses pensées, qu'il la marque, s'il peut, de son empreinte, comme l'ont fait tous les poètes originaux. Il pourra donner alors toute sa vraie mesure et ses vrais juges pourront le juger.

Par ailleurs son œuvre est une idylle, et quand il veut la transformer en épopee, il la fausse; le Chant VI est une nécromancie grotesque, une contrefaçon de Goethe, sans utilité et sans vraisemblance en Provence, l'apparition des Saintes et leur sermon historique sont de fastidieux hors-d'œuvre, qui sentent l'inspiration artificielle de la fausse épopee.

En vérité Saint-René Taillandier maniait de main de maître le pavé de l'ours; peu de critiques ont été plus durs pour *Mireille* que cet ami de la Renaissance provençale.

Mistral, avec une sobre et noble dignité, lui répondait le 27 octobre; il se déclarait reconnaissant et rassuré, car d'après ce qu'on lui avait dit il s'attendait à un éreintement.

Il avait trouvé au contraire une discussion honorable pour lui, qui était la pierre de touche de son succès.

Cependant il ne pouvait s'empêcher de regretter le conseil d'abandonner notre chère langue provençale pour la langue française.

— Croyez bien, monsieur et cher critique, disait-il, qu'en entreprenant mon poème provençal je ne visais pas à un succès d'outre-Rhône. Je vous dis cela devant Dieu. Mon intention intime était de raviver l'attachement des Provençaux pour la langue qui leur est propre, en chantant dans cette langue les mœurs, les croyances et les paysages de la patrie. Je voulais surtout arriver chez les paysans: c'est pour cela que les superstitions poétiques de nos campagnes et les croyances vives de nos populations tiennent dans mon poème une si longue place. Je voyais parfaitement que ma *Masco* et mes Saintes Maries n'étaient qu'un hors-d'œuvre dans cette histoire d'amour qui pour moi n'était qu'un fil, et je m'y serais pris autrement si je n'avais visé qu'à plaire aux artistes. Mais ma conviction profonde, et ce l'est encore, c'était que ce qui rendrait populaire mon poème parmi les paysans et les ouvriers, c'étaient surtout ces récits merveilleux.

Mistral, on le voit, poussait l'humilité jusqu'à se méconnaître, car tout de même *Mireille* est un poème, nous le verrons, où tout se tient, où somme toute il n'y a pas de hors-d'œuvre, où l'histoire d'amour est bien autre chose qu'un fil, mais il n'importe qu'il ait été un juste critique de son poème, s'il en a été le créateur à demi inconscient. Ce que nous voyons apparaître à plein dans une telle lettre, c'est son dessein populaire, qui coïncide avec tout ce que par ailleurs nous savons de lui.

Il continuait sa noble lettre en défendant sa traduction:

— Quant à ma traduction, disait-il, ce qui me donne l'air d'avoir voulu écrire pour Paris, c'est que je l'ai faite surtout pour rapprendre à la classe aisée et citadine de nos contrées la langue qu'ils cherchaient en vain à désapprendre. Je suis allé à Paris, entraîné d'abord par les vives sollicitations de mes amis; ensuite pour faire dire de là-haut à ceux de nos compatriotes qui dédaignaient leur idiome natal qu'il n'était pas honteux de parler cet idiome. En un mot je n'ai voulu conquérir l'attention des artistes et le succès de Paris que pour arriver plus vite à la vulgarisation de mon poème dans le peuple de Provence. Car, je suis obligé de l'avouer, le peuple, même celui de Provence, est toujours comme le troupeau de Panurge.

Enfin, il terminait par un acte de foi très net dans les destinées de la langue provençale:

— Quant à la disparition plus ou moins prochaine de la langue provençale, il m'est impossible d'y croire.

De même que les idiomes antérieurs aux conquêtes des Romains, tels que l'arabe, le grec, l'allemand, le basque, le celte ont survécu à la langue latine, je suis convaincu que notre langue populaire vivra autant que notre peuple de Provence. Une langue est le produit d'un climat aussi bien que les mœurs et la végétation...

Ayant ainsi donné toutes ces leçons au professeur qui avait cru lui en donner, il s'excusait gentiment:

— Mais je fais comme Gros-Jean qui essaie d'en remontrer à son curé... Pardonnez-moi cette petite révolte et recevez de nouveau, mon cher Monsieur, l'expression de ma plus vive gratitude.

Cette réponse ne devait pas persuader ni corriger Saint-René Taillandier, puisque huit ans plus tard il devait à propos de *Calendal* s'écrier encore:

— La vraie langue du poète de *Calendal*, est la langue de tous, cette belle langue française, si riche, si simple que tout véritable artiste sait marquer à son effigie. M.

Mistral est digne de consacrer ses forces à ce noble jeu. Notre reproche est un hommage et cet hommage est un appel.

A ce reproche, à cet hommage, à cet appel Mistral devait rester insensible en 1867, comme en 1859, comprenant trop combien son génie poétique était lié à l'emploi de sa langue maternelle et quelle convenance exacte et pleine il y avait entre sa langue et ses personnages.

Plus libérale, l'Académie Française, dont Saint-René Taillandier ne faisait pas encore partie, ne devait pas attendre les dix ans que lui assignait Adolphe Dumas, pour sanctionner cette jeune gloire. Dans sa séance annuelle du 29 août 1861, elle écoutait, sur le prix de poésie, le rapport de Villemain qui concluait ainsi:

— Un poème en dialecte provençal, une œuvre où la langue populaire de quelques districts du Midi, relevée par l'archaïsme du poète, entoure de souvenirs légendaires un pieux et pathétique dévouement de jeune fille, *Mireille*, par M. Mistral, était désigné à nos suffrages. La naïveté du texte et même de la traduction littérale pouvait sembler suspecte d'un peu d'artifice et la foi du moyen âge plus extérieure que sentie. Mais l'impression de la nature, cette terre parée d'un beau ciel, cette image pittoresque des lieux qui ne changent pas, comme l'opinion des hommes, peut encore animer d'un charme vrai la poésie romane de nos jours et dans quelques scènes d'un drame simple la passion exprimée est toujours poétique.

Villemain s'y connaissait-il assez en foi catholique pour critiquer Mistral de la sorte et douter ainsi d'une sincérité que rien, nous le verrons, ne peut nous faire suspecter? Mistral sentait au vif cette piqûre, car il écrivait le 12 septembre 1861 à Ludovic Legré:

— L'Académie m'a donné ce qu'elle n'a pas osé me refuser, mais je sais qu'il y a eu lutte dans son sein, et le vieux Villemain qui n'aime pas Lamartine, qui, en couronnant Jasmin il y a dix ans, croyait avoir découvert et couronné le *dernier troubadour*, qui enfin n'était pour rien dans mon succès, ne m'a pas épargné dans son compte rendu académique les petites perfidies que le brave Dumas m'avait prédites. Mais je remercie Legouvé, Mignet, de Vigny, Ampère, Patin et Lebrun qui se sont faits mes chauds avocats.

Au reste ce n'était pas de Villemain seulement dont Mistral avait à se plaindre, car dans la même lettre il écrivait:

— Avez-vous ouï parler d'un article inséré dans le journal massaliote *La Publicité*, où, dans un éreintement de Lamartine, on reproche à ce cher grand homme de négliger l'examen et l'étude des grands écrivains pour s'occuper de vilainies (sic) comme *Mirèio*. Qu'importe au reste la rage d'obscurs journalistes ou les compliments sournois des pontifes littéraires; *Mireille* était consacrée. Pour la littérature provençale de l'époque c'était une sanction considérable aux yeux de l'opinion que celle de l'Académie Française, qui depuis a montré moins de libéralisme, puisqu'elle n'a pas renouvelé son geste à propos d'autres poètes provençaux, dont plus d'un aurait mieux mérité ses couronnes que tant de médiocres rimeurs français dotés de prix académiques depuis soixante et dix ans.

Cependant, dès avant d'avoir reçu cette suprême consécration, Mistral, resté à Maillane, comme nous l'avons vu, songeait déjà à l'œuvre nouvelle qui fermentait dans sa tête. Dès le 5 juin 1859 il écrivait à Ludovic Legré:

— Me voici revenu dans ma maisonnette de Maillane, calme et content, comme un homme qui a obtenu tout ce qu'il désirait et qui n'a plus qu'à se faire pardonner son bonheur. Je vous suis vivement reconnaissant de tout ce que vous faites à Marseille pour

moi. Marseille vient, tant mieux, je savais bien qu'après Paris, Marseille achèterait, selon l'usage, mais j'aurais aimé que Marseille donnât l'exemple.

— J'ai dans ma tête, ajoutait-il, un nouveau monde qui ferment, j'ai le cerveau malade d'un second poème, le plan est fait; ce mois de septembre prochain, j'irai faire un voyage d'un mois ou plus dans les Basses Alpes et sur les grèves de Marseille à Toulon; je veux étudier des mœurs nouvelles et peindre la Provence sous de nouveaux aspects; Aubanel, je pense, sera de la partie. Serez-vous des nôtres, du moins à Cassis ou à La Ciotat?

Il écrivait de même le 8 avril 1860 à Adolphe Dumas:

— Je fais quelques vers, pas beaucoup, je me suis tracé un nouveau cadre et quand il me vient quelque chose de bon, je le transcris et je le sculpte en strophes de sept vers, mais je fais peu, bien peu, il me semble que sentant de plus en plus l'infinie beauté de la nature, c'est-à-dire de l'épopée de Dieu, je deviens de plus en plus contemplateur. Le monde factice, le siècle, comme dit *l'Imitation de Jésus-Christ*, est si mauvais, si corrompu, si fourbe et si stupide que le silence qui m'entoure est un vrai Paradis.

— On m'écrit d'Allemagne qu'un des poètes les plus distingués de ce pays m'a traduit et a fait un long et magnifique rapport sur mon idylle, à une Académie de Berlin, la semaine passée, à ce qu'on m'a dit, le *Correspondant* publiait sur *Mirèio* un nouvel article de trente pages signé Octave d'Assailly. Je me croyais mort. Il paraît que, là-haut, quelques-uns s'occupent encore de moi, si vous connaissez quelque chose me concernant et que j'ignore, dites-le moi. Dans les *Dialogues des morts* de Lucien, les ombres demandent aux nouveaux arrivants ce que l'on a pensé d'elles sur la terre, mais vous, embrassez-moi et parlez-moi de vous, je suis votre dévoué,
In æternum.

Voilà les derniers remous de la gloire de *Mireille* qui viennent expirer au seuil de la simple maison de Maillane, la maison au lézard, que Mistral est venu habiter en 1855, et où déjà grondent et chantent les premiers accents de *Calendal*.

Chapitre IV

Les grands aspects de Mireille

I. — Mireille et cinq Générations.

De ce poème, voilà donc la genèse expliquée, de sa naissance voilà les circonstances. Nous avons entendu les belles exclamations qui ont salué cette naissance, les accents prophétiques de Lamartine, le bruit qu'a fait autour de cette œuvre la critique parisienne et provençale. Mais, depuis, plusieurs générations se sont penchées sur ce livre et chaque génération lui a apporté quelque chose d'elle-même. C'est le sort des grandes œuvres de n'être pas immobiles, mais de développer leurs possibilités, à mesure qu'elles sont en contact avec les esprits nouveaux et de se charger, en avançant sur la route du temps, des rêves, des émotions, des désirs de toutes les générations. Depuis le siècle d'Auguste, l'œuvre de Virgile s'est ainsi gonflée d'une substance imprévue; Virgile est devenu pour nous le guide de Dante aussi bien que celui d'Enée, Racine s'est chargé d'une passion que nos modernes psychologues ont découverte chez lui.

Mireille, depuis 1859, a été en contact avec les aînés du poète, avec ses contemporains, avec les fils de ses contemporains, avec leurs petits-fils, c'est là ma génération, avec leurs arrière-petits-fils, ce sont nos étudiants, nos écoliers d'aujourd'hui. Lamartine, dans la préface des *Nouvelles Méditations*, nous dit que les générations littéraires ont quinze ans; c'est donc, depuis 1859, cinq générations au moins qui ont pris contact avec *Mireille*.

Si nous envisageons, dans la même période, le sort des œuvres françaises nées à la même date, nous y verrons bien du déchet, le romantisme remplacé par le Parnasse, le Parnasse par le symbolisme, le symbolisme, à son tour, cédant le pas à une poésie plus éclectique et plus humaine menacée ensuite par la réaction d'une poésie hermétique qui lasse déjà les esprits. La *Légende des siècles*, les *Fleurs du Mal*, les poèmes de Leconte de Lisle, voilà les contemporains poétiques de *Mireille* et certes je ne veux point les diminuer ni les sous-estimer, mais aucune de ces œuvres n'a eu le rayonnement de celle de Mistral, et si par ailleurs nous jetons un coup d'œil sur le roman, sans doute *Madame Bovary* et *Salammbô* sont-elles des personnes encore vivantes pour l'opinion, mais nulle œuvre française, romanesque ou poétique, n'a conservé la qualité tonique et vivifiante de *Mireille*. Pour les aînés et les contemporains du poète, *Mireille* a été le poème attendu depuis trente ans, qu'on avait pressenti, souhaité, presque deviné, sans que nul ait pu le réaliser.

Pour les romanistes, il était le témoignage de la langue d'oc renaissante ou expirante, mais, en tout cas, vivante encore, une sorte de prolongement suprême des troubadours et des poètes épiques du moyen-âge. Pour les romantiques aussi il était cela et il était encore la voix d'un de ces patois, sur lesquels, depuis Charles Nodier, ils se penchaient avec attendrissement et curiosité, expression de la nature et du peuple; de ce peuple, pour les poètes ouvriers et leurs

protecteurs, il était l'incarnation si souvent appelée, et pour les poètes dialectaux il était le couronnement de trente ans d'obscurs efforts. Dans ce poème, il y avait du Jasmin, du Reboul, du Raynouard, du Lamartine; il y avait de quoi intéresser les lecteurs et les admirateurs de tous ces grands esprits. De plus, par sa poésie homérique il réjouissait les classiques, par sa poésie fantastique il enthousiasmait les romantiques, par sa poésie chrétienne il charmait les catholiques. Homère chrétien et populaire, ainsi définissait-on Mistral.

Les fils des contemporains de Mistral n'ont pas eu ce sentiment de surprise et de révélation; pour eux, la gloire du poème était déjà établie, sans qu'ils aient contribué à l'établir; ils le considéraient, avec moins d'étonnement, comme une œuvre déjà classée, très haute et très noble, à laquelle certains d'entre eux devaient la révélation de leur existence spirituelle, tels un Charles Maurras, un Maurice Faure, un Clovis Hugues, un Marius André, un Pierre Dévoluy, un Folco de Baroncelli, un Valère Bernard, un Jules Boissière, un Joseph d'Arbaud. Mais tout aussi bien, c'est *Calendal* qui les touchait, peut-être plus encore, génération politique, doctrinaire, à laquelle les événements de 1870 et la reconstruction nécessaire de la France donnaient le sens des réalités.

La génération suivante, la mienne, était moins soucieuse de ces réalités. Et c'est peut-être *Mireille* qui était revenue pour elle au premier plan de l'œuvre mistralienne; génération rêveuse, sentimentale, attendrie qui a vécu dans le pressentiment de la guerre et dont les meilleurs sont tombés, en effet, au début de cette guerre. Pour elle, *Mireille* est la petite amoureuse à laquelle leur âme est secrètement fiancée et plus encore, peut-être, une sœur de rêve. De cette génération, dont fut un Frédéric Charpin, un Emile Sicard, un Alexandre Peyron, pour ne citer que les disparus, j'ai tâché de dire, à ma

façon, la naïve pensée dans le *Pèlerinage à Maillane*. Elle s'est sentie au bord de l'abîme, au bord du gouffre de 1914 d'abord, et puis au bord de ce gouffre où allait sombrer l'âme provençale, génération qui est presque obligée, par un effort héroïque, de réapprendre sa langue ancestrale, de s'y raccrocher, sous peine d'être perdue dans la banalité moderne et, dans cet effort qui a quelque chose de nostalgique et de douloureux, Mireille est, aux heures de doute, une sœur consolatrice.

Et voici monter ceux que cet effort a aiguillés et sauvés, les jeunes énergies, trempées par la guerre et l'après-guerre qui donnent au Félibrige une allure d'armée solide et reviennent se ranger auprès de *Calendal*, sans renier certes, pourtant, *Mireille. Calendal, Mireille*, le principe mâle et le principe féminin de l'âme provençale, l'héroïsme et la douceur, mais la douceur courageuse aussi de la petite martyre d'amour.

Cependant, si plusieurs générations ont pu ajouter à *Mireille* leurs rêves, leurs larmes, leurs désirs et revêtir ce poème des belles draperies de leurs commentaires, si les artistes, les poètes, les critiques ont entouré le chef-d'œuvre de leurs pensées ferventes, voici comment, de tous ces commentaires, on peut dégager, je pense, de façon assez claire, les éléments essentiels qui caractérisent ce poème. Il suffit de relire avec soin, pour les dégager, l'invocation du premier chant:

— Dans les amours de sa jeunesse, chante Mistral, *Mireille* est donc un poème d'amour. Humble écolier du grand Homère, *Mireille* est donc un poème antique; — Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, *Mireille* est donc un poème catholique; — Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas, *Mireille* est donc un poème du peuple; — Je chante une fille de Provence *Mireille* est donc un poème de la Provence.

Commentons tour à tour ces vers et voyons ce qu'ils contiennent.

II. — Mireille, poème d'amour.

Pour la plupart de ses lecteurs, *Mireille* est tout d'abord un poème d'amour; il l'a été pour Gounod, pour son librettiste Michel Carré, il l'est pour les auditeurs de son opéra; doit-il l'être aussi pour ses lecteurs?

Certes, nul ne songerait à nier que l'amour n'y tienne sa place et n'en soit même le principal ressort, ou, en tout cas, le plus visible et que ce ne soit une histoire d'amour qui intéresse d'abord le lecteur et lie l'un à l'autre, par un fil subtil et lumineux, les divers épisodes du poème. *Mireille* est, par certains côtés, je l'ai dit, un roman en vers; c'est ainsi que Mistral l'a tout d'abord conçu, comme il nous l'a indiqué lui-même et c'est par cette sorte de qualité romanesque et sentimentale qu'il a séduit tout d'abord tant d'âmes simples qui cherchent dans tout livre une histoire émouvante et pittoresque.

Or, quels sont ces amoureux, dont les joies et les malheurs vont nous intéresser pendant douze chants? Le poète nous le dira, dès le Chant I: — Vincent n'avait pas encore seize ans... Dans ses quinze ans était Mireille.

Qu'est-ce à dire? Ce sont deux enfants. Sans doute on est précoce au pays de Provence, mais rares sont les drames qui comportent de si jeunes héros, et quinze ans, pour une fille, c'est, somme toute, l'âge légal du mariage, mais non seize ans pour un garçon. Mireille est plus âgée, proportionnellement, que Vincent; c'est pourquoi, et aussi parce que c'est une fille et une fille du Midi, elle va le dominer, tout en restant asservie à son amour, et lui imposer sa volonté. C'est elle qui déclare cet amour à Vincent, la première, sans doute parce qu'elle est de condition supérieure au jeune homme et que le pauvre petit vannier si dépourvu est intimidé devant la riche *masière*, mais aussi parce qu'elle

est sûre d'elle-même, de sa force, de son sentiment, de sa vertu et que l'autre est un garçon timide qui n'a pas encore atteint tout son développement. Que vient-on montrer sur la scène une forte chanteuse aux formes puissantes, un solide gars aux airs belliqueux? Ce sont deux enfants, en vérité, que la Mireille et le Vincent du poème mistralien. Ils en ont la naïveté, l'ingénuité, toute dépourvue de malice, ils en ont l'audace sublime. Voyez-les d'abord sur la terrasse du mas des Micocoules, à la veillée, tandis que chantent les grillons sous les mottes. Vincent, pour éblouir Mireille qui l'écoute, déploie devant elle tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a recueilli de beaux spectacles, le long des routes de Provence, la chasse aux sangsues, aux cantharides, la course des hommes à Nîmes, le pèlerinage et les miracles des Saintes Maries de la Mer. Il s'anime lui-même à son récit, il le souligne d'une mimique bien provençale: — *Ço que disié lou brassejavo.*

Mireille est conquise par ce beau parleur; il parle rudement bien, dit-elle à sa mère, je passerais ma veillée et ma vie à l'écouter!

C'est la jeune fille qui n'a jamais rien vu et qu'étonne le noble étranger qui passe, c'est Azizyadé, c'est Rarahu, c'est Chrysanthème, aimant le bel officier de marine qui a vu tant de pays lointains. Car elle ne connaît rien encore du vaste monde: — *Nautre sourten jamai de nostre pijounié*, dit-elle naïvement; exacte psychologie qui précède celle d'un Loti et qui lui est comparable; à tous les beaux jeunes gens qui se pressent autour d'elle la jeune fille naïve préfère ce petit garçon qui parle si bien et qui a sur lui l'attrait mystérieux des voyageurs. En ce sens, cette Mireille, avec ses airs d'ingénue, ne symbolise-t-elle pas à merveille l'âme provençale éprise de nouveauté et d'imprévu, qui certes aime son pays, mais qui rêve aussi de pays étrangers, âme de corsaire et d'aventurier; car le Provençal, volontiers sédentaire, est aussi volontiers coureur de routes, batteur d'*estrade*, *barrulaire*, et laisse, quand il ne peut voyager, errer au lointain son imagination, en quête de spectacles merveilleux. Mireille devant Vincent, voyageur ébloui, mais aussi éblouissant, n'est-ce pas Gyptis devant Protis, la fille du pays devant l'étranger qui parle bien?

Mistral sans doute n'a pas songé à ce rapprochement, mais le pays lui-même le lui a imposé.

Au reste, n'avait-il pas, auprès de lui, l'exemple qu'il nous a cité lui-même, de cette Laure Dumas, la sœur du poète Adolphe Dumas, qui partit de son village avec un bel acteur qu'elle avait vu jouer sur une scène de ce village, sous le costume d'un prince? N'avait-il pas été lui-même aimé, ainsi qu'il nous l'a conté, par cette romanesque Mademoiselle Louise qui l'aimait en secret, depuis qu'elle lui avait prêté sa robe, pour jouer la tragédie des *Enfants d'Edouard* à Saint-Michel de Frigolet? Celle-là, déjà, dans son amour déçu, s'était tournée vers Dieu, était entrée au couvent, était morte d'amour, comme Mireille.

De tels sentiments n'étaient point rares à l'époque où Mistral écrivait; c'est à leur image qu'il a façonné l'âme de ses héros.

Cependant ce beau parleur de Vincent est intimidé à son tour, dès qu'il s'agit de parler d'amour. N'est-ce pas là, encore, une tradition de la race? Les troubadours, si habiles à chanter leurs dames de loin, tremblent sitôt qu'ils se trouvent devant elles et ne retrouvent leur éloquence qu'après les avoir quittées et ce sont les dames qui doivent les encourager à se déclarer. Sans rien savoir de ces traditions, mais fille de la même race, Mireille aussi prend les devants; c'est elle qui convie Vincent à monter dans le mûrier,

c'est elle qui, la première, lui avoue ses sentiments, sans souci de sa condition sociale, de la richesse ni de la pauvreté où son amour va se heurter.

Voici, en effet, le premier poème épique qui soit construit sur ce thème de l'amour contrarié par la pauvreté. On avait vu dans les comédies antiques des jeunes gens enlever, malgré leurs pères, des esclaves reconnues par la suite de noble famille et qu'ils épousaient; mais dans les tragédies antiques, et de même dans les tragédies françaises, de telles questions ne se posaient pas, puisqu'elles évoluaient dans un monde où les héros étaient de noble et même condition. Molière avait effleuré le sujet dans son *Avare*, mais en fonction de l'avarice qu'il fallait peindre; Victor Hugo dans *Ruy Blas*, avec son laquais épris d'une reine, son ver de terre amoureux d'une étoile, avait posé le drame, mais d'une façon violente, toute soulevée d'une outrance éperdue. C'était le scrupule religieux qui séparait Jocelyn de Laurence, c'était l'inimitié de leurs familles qui séparait Roméo de Juliette et non pas la richesse. Mais avec Mireille, Mistral apportait, pour la première fois, au poème un sujet de roman, le sujet de *Paul et Virginie* et celui de la *Nouvelle Héloïse*, et lui donnait ainsi une vie singulière, par une nouveauté qui, depuis, sans doute, est devenue banale, mais qui possédait encore tout son caractère émouvant. Cet amour contrarié par la différence de condition sociale, il s'agit pour Mireille, obstinée en son sentiment, sitôt qu'elle l'a déclaré, de le défendre contre tout obstacle ou tout désir contraire.

Elle le fait d'abord avec gentillesse, avec un sourire gracieux, quand elle éconduit le pâtre Alàri, le gardian Véran, avec une certaine ironie, quand elle met en fuite le rude Ourrias. Mais bientôt, sourire, ironie, plaisanterie ne suffisent plus; la voici face à face avec sa destinée, dressée contre son père. Que va-t-elle faire? — Un père est un père, a-t-il affirmé rudement et vers 1850, dans les campagnes de Provence, on sait ce que cela veut dire. C'est la tradition de la vieille France, où les parents choisissent pour les filles le mari de leur goût, sans les consulter. Nous la voyons en action dans Molière: Angélique, Henriette, Marianne seront données à Diafoirus, à Trissotin, à Tartuffe, si n'intervient un *Deus ex machina*. Le seul refuge contre un père despote est le couvent; l'Eglise ouvre ses bras maternels aux amoureuses désespérées. N'est-il pas logique que Mireille, contre l'autorité paternelle, se tourne, en effet, vers le seul salut possible, l'autorité de l'Eglise, de son Dieu, de ses Saintes, plus familières que Dieu, populaires intermédiaires entre Lui et l'humanité? Louis Ratisbonne disait à Mistral qu'il trouvait son dénouement peu naturel et qu'il aurait été plus logique que Mireille se suicidât. Mistral lui répondit fièrement:

— Cela n'eût pas été d'un bon exemple, et d'ailleurs chez nous, Monsieur, on ne se suicide pas.

C'était la vérité, Mistral n'a pas édulcoré son poème pour des fins pieuses, pour en faire une œuvre d'éducation; il a ouvert à son amoureuse le seul chemin qui lui restât, il l'a conduite logiquement, selon les traditions de sa race, au seul refuge qui lui fut possible. C'est de là que lui vient son courage; elle part dans la nuit, non pas pour abandonner ses parents, mais pour demander contre eux le secours des Saintes-Maries. C'est une enfant de quinze ans, répétons-le, elle ne mesure ni le temps, ni l'espace; cette église des Saintes-Maries, elle est debout, pour elle, dans les récits de Vincent, il ne s'agit que d'aller de l'avant, elle finira bien par monter sur l'horizon.

— *Anen toujour e veiren Berro... Allons toujours et nous verrons Berre*, dit le vieux proverbe provençal.

Course folle, dira-t-on? Pas tellement. On a vu, avant notre temps de communications faciles, les *Compagnons* faire à pied leur tour de France, et même pour aller aux Saintes-Maries n'arrivait-il pas, que les charrettes étant insuffisantes à porter tous les pèlerins, on cheminât parfois à côté des charrettes?

Mistral nous dit qu'au temps de son père on allait à pied de Maillane au Bausset de Saint-Gène, au-dessus de Monteux, et qu'on y allait même pieds nus. D'ailleurs, pour son amour, Mireille est prête à risquer la mort, comme une enfant qu'elle est. On meurt facilement, à quinze ans, pour un amour qu'on croit absolu.

On voit souvent de nos jours des suicides de cet ordre et si Mireille qui croit en Dieu et qui espère encore, ne doit pas recourir au suicide, cependant elle ne craint pas de risquer le tout pour le tout, préférant ce risque au sacrifice de son sentiment; tout cela est parfaitement logique. Par ce goût de l'absolu, Mireille tend au ciel et son amour humain s'épure jusqu'à devenir divin, tel que celui de ces troubadours, qui, ayant chanté leurs dames, finissaient par chanter la Dame du Ciel, la Dame par excellence. Il est naturel que cet amour finisse sur la terrasse des Saintes-Maries, devant la mer qui semble l'avenue du Paradis.

Il n'y a pas moins de logique enfantine dans l'âme de Vincent: il a commencé par admirer la beauté naissante de Mireille et aussi sa bonne grâce, sa gentillesse, l'aimable façon qu'elle a de l'accueillir, sans fierté, lui et son père, malgré leur pauvreté. Il s'est plus ensuite à lui raconter de belles histoires, mais il n'a jamais osé penser qu'elle pourrait l'aimer, il n'a même pas osé songer à l'aimer, mais quand elle lui a déclaré qu'elle l'aime, alors c'est un furieux débordement d'enthousiasme qui emprunte les comparaisons les plus pathétiques à la nature provençale et promet à celle qu'il aime les plus folles récompenses, la chèvre d'or ou l'étoile du ciel.

Mais quelle honnêteté dans cet amour! Mireille sera *sa maîtresse*, sans doute, mais maîtresse dans ce langage veut dire fiancée. Il ne conçoit pas que la jeune fille puisse lui appartenir en dehors du mariage; elle ne le conçoit pas non plus.

Est-ce là fade idylle, faite pour le besoin d'attendrir les bonnes âmes? Non pas, c'est la vérité même de ce temps et de ce pays et l'exakte transcription des mœurs provençales de 1850; tout autre roman y serait plus conventionnel. Il faut donc que la demande officielle en mariage soit faite par le pauvre Ambroise; il n'ose guère s'y risquer directement, il n'arriverait jamais à faire cet aveu au riche Maître Ramon, si Mireille n'intervenait pas pour déclarer elle-même son amour. Scène admirable, d'un pathétique sublime, mais aussi d'une vérité parfaite.

Pour celle qu'il aime, Vincent, comme un chevalier de jadis est prêt à se battre, se bat, risque et accepte la mort, en sa lutte inégale avec cette brute d'Ourrias et quand on le relève, blessé, il se garde bien de dire qu'il s'est battu pour Mireille et quand, aux Saintes Maries, il se jette sur le corps de la jeune fille mourante en souhaitant la mort, il est infiniment sincère, car son amour, lui non plus, n'a pas d'autre issue.

Oui, tous ces sentiments sont justes et nobles à la fois, d'un ton populaire, sans vulgarité, que l'emploi du provençal rend infiniment naturel: — Quand je te vois, dit Vincent à Mireille, il me semble que je bois une rasade de vin cuit. *Iéu me semblo que chourle un cigau de vin kiuè.*

Chaudie image populaire. — Je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais, dit-il encore.

— *Oh! d'aquèu Vincent*, lui répond-elle, d'une façon ingénue et ravie que traduit bien mal le fade et niais:

— Oh! ce Vincent! de l'Opéra-Comique. Supposez que Mistral les ait fait parler en français, ces petits amoureux, auraient-ils échappé aux fers, aux feux, aux chaînes, aux

flammes de Racine ou même de Victor Hugo? Mais leur vocabulaire amoureux est tout flambant neuf parce qu'il est populaire et que nul poète de France n'avait daigné, avant Mistral, accueillir les images et les expressions du peuple.

III. — Mireille, poème antique.

Humble écolier du grand Homère, telle est la déclaration de Mistral, dès la première strophe de son poème; il songe donc à l'épopée antique et marche sur les traces du grand vieillard qui en fut le premier créateur.

Où l'a-t-il connu? De toute évidence, au lycée d'Avignon. L'élève Frédéric Mistral y obtient, en troisième, un deuxième accessit de thème grec, un deuxième prix de version grecque et si, par la suite, il paraît plus brillant en latin, obtient en seconde, un premier prix de version latine, un premier accessit de thème latin, en rhétorique, un premier accessit de discours latin, un deuxième prix de version latine et de vers latins, on peut penser cependant qu'il n'a pas perdu le contact d'Homère, pour avoir été familier avec son disciple Virgile.

Ces langues anciennes, dont il est ainsi tout enveloppé, entre sa dixième et sa dix-septième année, il ne les rejette pas comme un vêtement incommodé, comme une mauvaise écorce, ainsi que l'indique à tort Lamartine: il en garde aux lèvres toute la saveur, toute l'harmonie et de l'épopée antique il connaîtra tous les procédés; le miracle est qu'il leur rendra la vie:

— Ce n'est que chez les anciens, me confiait-il lui-même en 1904, que je peux retrouver les sources où inconscient je m'abreuvai. C'est la comparaison de la vie provençale (telle que je la voyais autour de moi dans nos mas) avec la vie antique décrite par les vieux poètes de l'antiquité qui me donna l'idée de chanter dans notre langue la poésie de la Provence.

Au reste, dès avant *Mireille*, à ses 18 ans, ne s'était-il pas essayé à écrire les *Géorgiques* provençales avec ces *Moissons*, divisées en quatre chants, comme le poème de Virgile et qui, sans intrigue romanesque, chantaient simplement les travaux des champs qu'il avait sous les yeux. Essai timide encore et scolaire où cependant, apparaît déjà la main d'un grand poète, où, dans tous les cas, son vocabulaire se montre déjà très riche et très sûr. Mistral pourtant, avec modestie l'a laissé dans ses tiroirs et ne l'en a jamais délivré; c'est à peine s'il en a cité quelques vers dans ses *Mémoires* et c'est seulement après sa mort que Pierre Dévoluy l'a publié dans la *Revue de France*, avec une traduction très sûre (1927).

A lire ces *Moissons*, en regard de *Mireille*, on voit d'un seul coup, quel travail s'est fait en quatre ans dans l'esprit du jeune poète, comment il a rompu la gangue classique pour laisser luire au soleil les véritables paillettes de sa poésie personnelle. Il invoquait encore la Muse en son poème juvénile; c'est le Christ, dieu de son pays et de sa race, qu'il invoque dans *Mireille* et de la mythologie antique, ainsi rejetée, il ne conserve que deux noms assez connus au reste, même du peuple qui ne croit plus aux dieux de l'antiquité, Bacchus, que les journaliers italiens, si nombreux en Provence, invoquent encore dans leur juron traditionnel *Pèr Baccho*, et Neptune, dieu de la mer, qui ne suppose pas non plus une bien grande érudition. La farandole des vendangeurs, les cavales marines évoquant, l'une, le dieu du vin, les autres le dieu des flots, ce n'est vraiment pas là de quoi faire accuser Mistral de pédantisme et de scolarité.

A la mythologie antique, dont il ne conserve ainsi que des traces populaires, il substitue hardiment et d'un seul coup, d'une part, le merveilleux chrétien que Chateaubriand avait recommandé, ayant essayé, sans grand succès, de mettre en œuvre pour son compte, alors que Boileau l'avait sévèrement proscrit, au nom de la Religion elle-même, d'autre part, le cortège des superstitions populaires, des êtres fantastiques, auxquels croyait encore alors le peuple des campagnes.

Un double mystère enveloppe ainsi l'action de son poème, celui d'un paganisme plus ancien que le paganisme gréco-latin et celui d'un christianisme aux vives images concrètes. J'en soulignerai bientôt le double intérêt; qu'il nous suffise ici de constater que le merveilleux homérique ou virgilien est soigneusement évité. Voilà qui différencie nettement Mistral des poètes français, de la Pléiade aux classiques et jusqu'aux Parnassiens.

De l'épopée antique, que garde-t-il donc, lui qui se dit pourtant l'écoller d'Homère? L'exemple d'abord, l'idée essentielle de faire pour son temps et pour son pays ce qu'Homère et Virgile ont fait pour leur temps et pour leur pays, c'est-à-dire de mettre en œuvre, comme ils l'ont fait, les croyances de sa race, de célébrer son histoire et ses exploits, de peindre ses mœurs, d'évoquer ses coutumes et ses traditions, d'être pour la Provence ce poète national qu'Homère a été pour la Grèce, que Virgile a été pour l'Italie. Mais cette fois, il ne s'agit plus d'évoquer des héros, ce sont des gens du peuple qu'il faut mettre en scène et nul doute alors que Mistral ne regarde vers *les Géorgiques* et vers *l'Odyssée* plutôt que vers *l'Iliade* et *l'Enéide*. Au reste de *l'Odyssée* ne devait-il pas plus tard, revoir la traduction que Charloun Rieu lui apportait et retrouver dans Eumée un précurseur de ces paysans, dans Nausicaa une Mireille d'il y a 2500 ans?

Ces mœurs simples et nobles, ces gens du peuple qui savent s'exprimer sans vulgarité, tel est précisément le miracle grec et après lui le miracle provençal, pour un pays semblable, une race semblable, voilà qu'un poète chantait et qui retrouvait la manière élégante et populaire à la fois qui avait été celle des épopées homériques.

Et bien des procédés aussi, qu'il avait habilement adaptés à son sujet: répétition voulue de vers et de strophes, énumération, dénombrement, description, récits épisodiques greffés sur le récit principal, comparaison des héros avec les animaux farouches. Maître Ambroise se lève, à la fin d'un repas, pour célébrer les exploits du bailli de Suffren, Nore au milieu des jeunes filles chante les amours de Magali, comme Phœmios chantait le retour des chefs, Démodocos les amours d'Arès et d'Aphrodite. Vincent raconte la course des hommes à Nîmes qui rappelle à notre esprit les jeux que l'on donne au pays des Phéaciens.

Mais est-ce là stricte imitation? La ressemblance vient des modèles plutôt que de leur peintre. Nausicaa au lavoir et Mireille à la fontaine sont deux sœurs que séparent 2.500 années, mais qui réunissent le même climat méditerranéen. Si Mistral nous rappelle Homère, c'est que la Provence nous rappelle la Grèce. Au reste, n'est-il pas plus primitif, plus naturel qu'Homère?

Homère, comme on l'a fait remarquer souvent, est le poète d'une civilisation déjà raffinée où les princes vivent d'une manière somptueuse, tout étincelants d'or et d'airain, où des magiciennes versent des breuvages subtils, tissent des sortilèges autour des héros. Les paysans de Mistral sont plus rudes et plus simples; sa sorcière n'est pas une Calypso. S'il est plus naturel, s'il est plus primitif qu'Homère, à plus forte raison que Théocrite et que Virgile. Sans doute, connaissait-il Théocrite, dont son maître Roumanille avait imité les *Syracusaines* en ses *Patricoularello*, mais cet art alexandrin

était trop maniétré pour être appliqué aux gardians, aux moissonneurs, aux pâtres de Provence. Le vase que le pâtre Alàri offre à Mireille, sans doute est-il déjà dans Théocrite sous la forme d'une coupe ciselée, mais il est aussi dans Virgile et c'est à Virgile que Mistral l'a plus probablement emprunté. *Necdum illis labra admovi.*

— Je n'en ai pas encore approché mes lèvres, dit Damétas de son vase.

Sentiè 'caro lou nou, i'aviè panca begu.

Il sentait encore le neuf, il n'y avait pas encore bu, dit Mistral du vase ciselé au couteau par le pâtre Alàri, où des jeunes filles viennent surprendre un petit berger endormi sous un genévrier, de même que les Nymphes surprennent Silène assoupi par le vin, dans la sixième églogue des *Bucoliques*. Les pins de Virgile pleurent sur Tityre, les lauriers et les myrtes de son Arcadie pleurent sur Gallus, de même que les grands falabrégués pleurent sur le départ de Mireille.

Rome se dresse à l'horizon de la première églogue, comme Arles sur celui du Chant VIII de *Mireille*; les mille bêtes du pâtre Alàri répondent de toutes leurs sonnailles aux mille agneaux d'Alexis. Les constellations brillent au ciel de Provence, animées par le génie populaire des métamorphoses qui président au symbolisme du ciel italien d'Ovide et de Virgile. Les taureaux amoureux se battent dans Virgile comme dans Mistral, Mireille et Vincent descendant dans la grotte des Fées, comme Enée descend aux Enfers et la sorcière Taven est saisie d'un transport prophétique comme la sibylle de Cumæ annonçant le siècle nouveau; la barque des Trèves devient pour Ourrias la barque de Caron.

Ainsi, de l'un à l'autre texte, du poète latin au poète provençal, des rapprochements très nets s'imposent. Si l'on ne savait rien de l'éducation de Mistral, on pourrait, d'après sa simple lecture, affirmer qu'il a lu Virgile. Mais faut-il, pour si peu, le qualifier de Virgile provençal, comme on l'a fait, dès ses débuts, comme on l'a fait trop souvent depuis?

Adolphe Dumas annonçait à Paris l'arrivée du pâtre de Mantoue apportant des chants dignes de Gallus et de Scipion. Alphonse Daudet parlait plus tard de ce grand Frédéric Mistral que le navire de Virgile, toujours visible à l'horizon des mers latines, semble avoir débarqué sur le rivage de Provence...

N'allons pas si loin: Virgile est un poète de décadence et de mélancolie; c'est un érudit, un alexandrin et c'est aussi un exilé, un citadin qui regrette les champs; il essaie d'y ramener, sur l'ordre d'Augste, ceux qui en sont partis comme lui; c'est, toute proportion gardée, un Brizeux de son temps, élégiaque et nostalgique. Venu avec tant d'autres vers les villes tentaculaires, il chante un bonheur auquel il n'a plus part: *o fortunatos nimium, sua si bona norint, agricolas...* O trop heureux, les laboureurs, s'ils connaissaient leur bonheur. Mais les paysans de Mistral connaissent leur bonheur. Orgueilleux comme un roi dans son gouvernement, Maître Ramon règne en son mas sur le peuple de ses serviteurs amicaux; nul ne songe à laisser le beau travail des champs; Véran, Alàri, Ourrias sont fiers de leurs moutons, de leurs chevaux, de leurs taureaux; ce sont des êtres sains et non des bergers alexandrins qui ne sont que les prête-noms de Virgile ou de Gallus.

Tel, sûr de ses héros et de lui-même, Mistral les fait vivre en leur cadre naturel, mais n'a pas besoin de décrire longuement ce cadre; l'érudition des *Géorgiques* ne pèse pas sur *Mireille*. Au reste, les *Géorgiques* ne sont pas un poème épique et si l'*Enéide* en est un, c'est à grands renforts de procédés homériques, de machines déjà classiques au temps de Virgile. Entre les deux poètes, il n'y a pas de comparaison possible.

Au surplus quand Mistral se déclare l'écoller d'Homère plutôt que de Virgile, ne songe-t-il pas que lui et ses amis remettent la poésie provençale dans les conditions de la poésie grecque, c'est-à-dire que par leurs lectures dans les sociétés populaires, ils ont le bonheur de pouvoir lire leurs vers comme les poètes grecs au lieu de les confier au seul texte imprimé. C'est là ce que faisait remarquer, on s'en souvient, Joseph Mathieu, rendant compte de la séance de la Société populaire de Saint-François-Xavier où Mistral lit pour la première fois des fragments de *Mireille*.

— Ne comparons pas M. Frédéric Mistral à Homère, comme l'ont fait d'imprudents et peut-être de faux amis, disait Saint-René Taillandier, universitaire scandalisé. Répétons le mot, mais dans un sens tout opposé, ne comparons Mistral ni à Homère, ni à Virgile; il leur est supérieur par son émotion, par sa vérité, par son art. La chance d'Homère et de Virgile est d'avoir été les poètes de nations qui ont eu sur le monde une influence majeure, d'être les interprètes de la Grèce et de l'Italie; Mistral, mal soutenu par le peuple qu'il a voulu ressusciter, ne peut prétendre au même rayonnement mondial, mais sa valeur poétique est tout de même plus grande en soi; elle dépasse celle des poètes antiques, par bien des qualités, mais aussi et surtout sans doute parce qu'elle incorpore à leur poésie la poésie et l'enseignement du christianisme et parce que *Mireille* est, avant tout, un grand poème catholique.

IV. — *Mireille*, poème catholique.

Ce poète qui se dit l'écoller d'Homère, nous l'entendons avec étonnement, tout de suite après, évoquer non pas la muse antique, mais le Christ né dans une étable. A mieux réfléchir pourtant n'est-ce pas tout à fait logique? Homère lui-même et Virgile lui ont enseigné à honorer les dieux de sa race: *In primis venerare deos*.

Au reste, pourrait-il faire autrement, sans se mettre à part de cette race, pour laquelle précisément il veut chanter et dont il partage toutes les croyances pour les avoir reçues dès son berceau? Maillane est un pays évangélique qui porte dans ses armes le monogramme du Christ et les clous de la Passion: — *Flourisson pèr Maiano*. — *Li clavèu dóu bon Dièu*, dira Mistral plus tard, composant une devise pour la bannière de la *Muso maianenco*.

Ce beau village baigné de traditions chrétiennes est situé à mi-chemin d'Avignon, où les Papes régnèrent pendant soixante-et-dix ans, et d'Arles, que domine, avec le souvenir de Constantin, celui de Saint Trophime, compagnon des Saintes Maries de la Mer. La première éducation de Mistral s'est faite à Saint-Michel de Frigolet, asile mystique perdu au cœur de la Montagnette, dont il gardera toute sa vie l'enivrant souvenir.

Plus tard ses amis s'appellent Roumanille qui se dit lui-même *Romanus*, Romain, et qui défend les *capelans* dans les journaux d'Avignon, Théodore Aubanel, imprimeur de Sa Sainteté, amoureux d'une jeune fille qui entre au cloître, pour le fuir, chez les Sœurs de la Charité.

Le 1er septembre 1858, Mistral lui-même annonçait à Jean Reboul, le vieux poète-boulanger de Nîmes, son poème provençal, rural et catholique. Adolphe Dumas, le 26 août 1858, écrivait à la *Gazette de France*:

— On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain-latin et romain-catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures, j'ai ce poème dans les mains.

Et il ajoutait:

— En vous priant de vouloir bien annoncer une œuvre catholique, comme Sainte Marthe et Sainte Madeleine de Provence, je prends date.

Le vieux Victor Gelu, non plus, ne s'y trompait pas, quand il voyait que le succès de *Mireille* était dû en grande partie à son caractère catholique et qu'il écrivait avec mauvaise humeur:

— De par la sacristie, de par Lamartine, de par l'invincible Cyrus de Solférino, Frédéric Mistral est un grand homme, bien plus grand que le divin Mélésigène.

Au reste, les coïncidences mystérieuses semblent s'être accumulées, pour lui donner ce sens religieux, autour de *Mireille* et de son poète.

En son *Trésor du félibrige*, Mistral note lui-même que le nom de *Mirèio* paraît être une déformation provençale de Myriem, nom de femme encore usité dans les familles juives du Comtat-Venaissain. Or, Myriem, c'est *Marie*; c'est donc sous l'invocation de la Vierge que Mistral, sans même s'en rendre compte à ce moment-là, a composé son poème, en effet tout baigné d'innocence virginal. Mais de plus toute sa vie et toute sa carrière poétique étaient placées, pour ainsi dire, sous le signe de Marie, voilà ce qui a été plus d'une fois noté. Rappelons brièvement ces étranges coïncidences: Mistral naît à Maillane le 8 septembre 1830, c'est-à-dire, le jour même où l'Eglise célèbre la fête de la Nativité de la Vierge. Le village de Maillane est placé lui-même sous le patronage de Marie, avec sa miraculeuse chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, où se trouve une statue du XIV^e siècle, richement habillée d'un grand manteau espagnol à plis droits. Au fort du grand choléra de 1854, dans la canicule du mois d'août, au moment où Mistral travaillait à *Mireille*, on la porta à travers le village atterré par le fléau, où les cloches, depuis quinze jours, ne sonnaient plus que des funérailles. Il ne restait à Maillane que 110 habitants, 31 étaient malades, 8 étaient à l'agonie, 40 personnes suivaient la statue de la Vierge, composant une petite procession.

Au son des cloches et des chants, une agonisante ouvre les yeux et demande: — Qu'est-ce donc? Elle est guérie. Huit agonisants reviennent à la vie.

On chante à l'église un *Magnificat* triomphant. Le procès-verbal du miracle rédigé en provençal est à l'église de Maillane. Il faut en lire, au livre de M. Poullinet, les attestations émouvantes. Cinq signatures y figurent et sept croix représentant sept autres témoignages contresignés par les notables du village, dont Frédéric Mistral, le poète lui-même, le tout légalisé par le maire de Maillane.

— Nous étions, disent tous ces malades guéris miraculeusement, à l'article de la mort, abandonnés des médecins, condamnés par eux, sans pouls, sans force, la face déjà noire, les yeux troubles, les extrémités des membres glacées, *n'avian plus qu'à bada e mouri* (Nous n'avions plus qu'à ouvrir la bouche et mourir). Nous étions dans les froides sueurs de l'agonie, lorsque le son des cloches et le chant du *Miserere* que l'on entendait sous nos fenêtres, là-bas, dans la rue, nous apprirent que Notre-Dame-de-Grâce circulait dans Maillane. En un clin d'œil, nous sentîmes en nous quelque chose d'extraordinaire et dès l'instant que la Vierge eut passé devant nos portes, nous comprîmes que nous étions sauvés. Nous l'avons été et aujourd'hui rendons grâces à Marie de notre miraculeuse guérison; nous sommes heureux, après dix-neuf ans de vie, de pouvoir venir en rendre témoignage.

Le procès-verbal est de 1873, il a été rédigé par le félibre Victor Lieutaud, mais dès 1854, Mistral avait chanté le miracle dans un cantique populaire composé tout exprès pour le célébrer.

Depuis lors, à Maillane, on fait, le 28 août, une fête splendide, le village illuminé, feu d'artifice, cérémonie religieuse, où la Vierge miraculeuse trône sur un somptueux reposoir.

Aussi, quand en 1880, on songe à traduire dans tous les idiomes de France, la bulle sur l'Immaculée Conception et qu'on demande à Mistral d'en écrire la préface, il compose une ode magnifique qui devait exciter, en 1910, l'admiration de Pie X, lequel envoyait à Mistral sa bénédiction apostolique, en remerciement d'un exemplaire de *Nerto* que lui présentait M. l'Abbé Celse, curé de Maillane.

A ce message, Mistral répondait:

— Votre bénédiction apostolique me portera bonheur et m'aidera, fils et croyant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine à mourir dans la foi de mon baptême et de mes pères.

Cette foi s'est exprimée, sans nul respect humain, en bien des circonstances, mais jamais peut-être, de façon plus forte et plus large, que dans ce poème à l'Immaculée Conception et sans doute, Mistral y attachait-il une importance toute particulière, puisqu'il a voulu le faire figurer dans les *Olivades*, comme une sorte de prière suprême, à la fin de son livre avant le petit poème bref et poignant, par lequel il salue son tombeau et renonce, pour l'attribuer à Dieu seul et à la Provence, à la gloire qui peut lui revenir de son œuvre.

Ainsi semble-t-il placer ce tombeau lui-même sous la protection de la Vierge et cette Vierge, il l'évoque, planant sur tous les pays de France, de la Nation *crestianissimo*, très chrétienne, comme il le dit, et sur toutes les villes du Midi, qu'elle soit à Toulouse, Notre-Dame la Daurade, à Marseille, Apt, Avignon, Notre-Dame de Provence ou, sur la roche du Puy, Notre-Dame-de-France, mère des peuples gaulois et latins, qu'elle reçoive l'hommage des vieux langages de Saint Elzéard, de Sainte Hélène, de Saint Vincent de Paul, de Saint Hilaire, de Saint Roch et de Bernadette de Lourdes, à laquelle elle a daigné parler en langue d'oc.

Ce dernier argument restait cher à Frédéric Mistral; quand il demandait au gouvernement français, aux pouvoirs officiels, à l'opinion, de reconnaître les droits de la langue d'oc, il se plaisait à constater qu'elle n'était pas méprisée au Paradis, puisque la Sainte Vierge avait daigné s'en servir.

Ainsi avait-elle parlé à Bernadette Soubirous et toute la race d'Oc en semblait à Mistral illuminée et réhabilitée. Cette foi très vive dans le christianisme, dont il n'avait besoin de nul Chateautriand pour connaître et interpréter le génie, Mistral devait la garder jusqu'au dernier jour, car c'est quelques jours avant sa mort, en mars 1914, qu'il composait pour la cloche de Maillane ses derniers vers, appel à la joie des coeurs et à l'union des âmes, et sitôt après les avoir écrits il tombait malade et mourait sans souffrance, en invoquant: *Li Santo*, le 25 mars, jour de cette Annonciation, qu'il avait chantée dans un de ses premiers poèmes.

De cette foi de Mistral on n'en finirait pas de donner des preuves éclatantes.

Que Mistral ait été un croyant, un fils respectueux de l'Eglise, qu'il ait eu le culte de la Vierge miraculeuse de Maillane, qu'il ait choisi le 2 février, jour de la Purification de la Vierge, le beau jour de la Chandeleur, pour dater son poème, tout cela est du domaine de ce monde et l'on conçoit bien qu'il n'y ait rien là que de normal, mais qu'il soit né le jour de la Nativité et mort le jour de l'Annonciation, qu'il ait choisi, sans se rendre compte alors de l'étymologie probable de ce nom, le nom de *Mireille* pour celui de son héroïne, voilà qui nous met tout de même, en quelque sorte, dans le domaine du surnaturel.

Ce poème baigne donc, dès son origine, dans une atmosphère toute spéciale, où le mystère, à chaque instant, côtoie la réalité. Ce n'est pas une de ces œuvres mystiques qui perdent le contact de la vie, une pure imagination de l'esprit, une *Divine Comédie*, un *Paradis perdu*, c'est la vie qui plonge dans le mystère, c'est à travers la vie, qui est au premier plan, une sorte de trou de lumière, par où l'on peut découvrir un autre plan du monde, tout proche de celui-ci, séparé de lui par une barrière impénétrable à l'esprit humain, mais perméable pour ceux qui ont la foi.

Dans ces régions miraculeuses vivent les Saintes Maries, créatures invisibles, mais aussi réelles que les visibles et dont il ne faut pas s'étonner qu'elles deviennent tout à coup visibles... Ce ne sont pas là créatures de théâtre, dieux sortant d'une machine pour dénouer une situation, ce sont personnages familiers, avec lesquels s'entretien sans effort une âme de la qualité de celle que porte en elle la courageuse petite Mireille.

Ce n'est donc pas chez Mistral vague religiosité, sentiment chrétien dilué dans la poésie, tel que chez les romantiques, Lamartine et Victor Hugo, ou sursaut d'un instant, comme chez Verlaine, qui retombe aussitôt après, c'est religion précise, dogmes, rites méticuleux, invocations nettes à la Vierge, aux Saints, histoire documentaire du Christianisme en Provence, cantiques pour les pèlerinages populaires. Bien plus ne peut-on penser que *Mireille* est née de façon toute naturelle dans l'atmosphère mystique, où flottent les radieuses apparitions qui ont occupé toute l'opinion française, entre 1846 et 1858? C'est en 1846, en effet, que les petits bergers Maximin et Mélanie aperçoivent la Vierge aux rochers de la Salette; l'affaire fait grand bruit, du haut des Alpes, ce bruit se répand dans toute la France et plus particulièrement vers les plaines de Provence. Si la Vierge apparaît ainsi à deux enfants du peuple, parlant leur dialecte montagnard, dialecte de langue d'Oc, ce jeune poète qui a 16 ans, en 1846, et qui, cinq ans plus tard commence *Mireille*, ne va-t-il pas s'imaginer sans effort que les Saintes Maries aussi peuvent se montrer aux yeux d'une petite paysanne provençale?

S'il en doutait, au moment de mettre son livre sous presse, voici qu'à l'instant même où le poème est achevé en provençal, où il s'apprête à le traduire en français, le 11 février 1858, une autre petite paysanne qui parle un dialecte méridional, Bernadette Soubirous, à Lourdes, aperçoit encore la Vierge dans la grotte de Massabielle, parlant aussi la langue d'Oc, puisque Bernadette ne connaît pas d'autre langue que son dialecte béarnais et Mistral en tirera, je l'ai dit, toute sa vie, un certaine fierté. En octobre 1909, il écrivait à l'abbé Aressy, curé dans les Basses-Pyrénées:

— Profondément croyant au surnaturel et à son intervention dans la vie de l'humanité, j'ai toujours partagé votre idée relative à la coïncidence de la Renaissance Provençale, avec les apparitions dans lesquelles la Sainte-Vierge a fait l'emploi de notre langue; j'ai constaté ce fait plus d'une fois dans *l'Armana Prouvençau*, et spécialement, dans une poésie à l'Immaculée Conception.

Voilà de quoi répondre victorieusement aux objections de Saint-René Taillandier et au scepticisme de Villemain, qui ne voyaient tous deux dans l'apparition des Saintes Maries qu'une machine d'épopée.

Oui, *Mireille* est en vérité le seul grand poème catholique, je dis même chrétien, que possède la France, depuis le moyen âge et même depuis toujours.

Car la *Chanson de Roland*, elle-même, en dépit de Saint Michel, est un poème chevaleresque et féodal, plus encore que chrétien; les *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné sont une œuvre de polémique religieuse; Corneille a bien traduit *l'Imitation de Jésus-Christ*, mais ce n'est là que simple traduction et c'est au théâtre, selon son génie, qu'il a

fait entendre les accents immortels de son *Polyeucte*; les cantiques spirituels de Racine et leur suite logique, ceux de Jean-Baptiste Rousseau ou de Lefranc de Pompignan, nous laissent bien froids. *Les Martyrs* de Chateaubriand sont pleins de bonnes intentions que ne soulève pas le souffle de l'inspiration poétique. *Eloa, Jocelyn, la Chute d'un Ange, la Fin de Satan*, sont des essais intéressants, des tentatives de poésie biblique ou chrétienne, mais que l'Eglise regarde avec raison d'un œil de suspicion et qui ne sont, ni au point de vue religieux, ni au point de vue poétique, des œuvres accomplies. Et plus tard, ce ne sera qu'un sursaut, un appel vite oublié que *Sagesse* de Verlaine, et si les chants lyriques sont nombreux, que nous rappelle aujourd'hui telle anthologie de la poésie catholique, cependant nulle œuvre importante ne s'impose en ce sens au premier plan de la littérature française. Avec *Mireille*, voici tout au contraire un grand poème qui doit avant tout sa vie à son inspiration catholique, car ce ne serait sans elle qu'une gracieuse idylle, à propos de laquelle il serait superflu de prononcer les noms de Virgile, d'Homère, comme nous l'avons fait, ou maintenant celui de Dante.

Car Dante ici a sa place, parmi les maîtres de Mistral. Mistral l'a lu, il le cite dans telle note du Chant V et du Chant VI; il l'évoque dans le cirque infernal des Baux, s'imaginant qu'il a songé devant ces rochers à ces *balzi* dont le nom même rappelle celui du site provençal. Et certes, quand il évoque la procession des noyés, la nuit de la Saint-Médard, au bord du Rhône, ou bien l'antre de la sorcière Taven, où tourbillonnent les fantômes, il nous fait songer, comme il songe lui-même, à la *Divine Comédie*; mais de même qu'il a su prendre d'Homère et de Virgile ce qu'il était possible d'adapter à la vie provençale de son temps, de même ici il n'a suivi les traces de Dante que dans la mesure où il pouvait appliquer son art chrétien aux croyances de son peuple. C'est le miracle constant de cet art que l'influence littéraire, sensible ça et là, n'étouffe jamais l'inspiration populaire et c'est son miracle aussi que, par une gradation insensible, l'atmosphère de mystère où les Saintes-Maries apparaîtront tout naturellement, soit dès le début du poème préparée et peu à peu rendue si compacte et si transparente à la fois, tel un cristal, qu'on pourra y voir descendre, sans s'étonner, les radieuses créatures.

Voici le petit Vincent, qui dès le Chant premier évoque leur pèlerinage et leurs miracles de toute sa foi naïve; sur l'horizon de la Camargue, il dresse, à travers ses phrases ardentes comme des flammes de cierge, l'Eglise célèbre, refuge surnaturel auquel il faut recourir en cas de peine. Voici, au Chant III, la sorcière Taven qui est aux aguets de tous les signes, par où se manifeste le mystère partout présent en ce monde; elle raconte la belle légende du vieux pâtre naïf, qui sur l'ordre de son confesseur suspend aux rayons du soleil son manteau qui y reste accroché. Voici, au Chant V, sur le Rhône éclairé par la lune, les noyés qui reviennent la nuit de la Saint-Médard, les Trèves qui dansent sur le pont, tandis qu'Ourrias s'engloutit dans la barque maudite. Voici, dans la grotte des Fées, toutes les étranges créatures qui rôdent dans les campagnes de Provence, épouvantant les voyageurs nocturnes; voici, au-dessus de leur sabbat, Taven qui se dresse, sybille chrétienne, pour prédire le retour du Christ sur la terre et des Papes vers leur Palais d'Avignon; voici, au soir de la moisson, les feux de la Saint-Jean qui célèbrent le Précurseur du Christ; voici Mireille perdue dans la Crau, mourante de soif, qui invoque Saint Gène, l'ermité du Beausset, lequel peut lui donner de l'eau, puisqu'il fait pleuvoir, quand on l'invoque, sur les récoltes desséchées; voici le trou de la Capo, que lui montre le petit Andréloun, où jadis s'est englouti l'attelage d'un mauvais riche qui faisait travailler le dimanche et méprisait la loi du Seigneur; voici les travailleurs des champs attentifs aux mauvais présages, le nid de francolins envahi par les fourmis, le joug qui se casse, l'homme qui se blesse à sa fauille; voici enfin, à travers la Camargue,

Mireille qui court haletante de chaleur, et dans sa double ivresse de soleil et d'amour, au pied de l'autel des Saintes-Maries qu'elle invoque, voit descendre enfin les Saintes qui vont lui donner le sens de la vie chrétienne.

A ce point où nous en sommes arrivés, il nous paraît naturel qu'elles soient là, dociles à l'appel d'une enfant confiante, c'est leur silence, c'est leur absence qui nous étonneraient et nous scandaliseraient, et qu'elles racontent alors leur histoire à Mireille, certains commentateurs du poème ont trouvé la chose étrange et même inutile. Croient-ils donc que c'est pour conter les pauvres amours de deux enfants que Mistral ait mis en œuvre, pendant douze chants, son génie de poète épique? Voilà précisément, ce qui fait de lui le grand poète chrétien qu'il est; tout le sens profond du poème est ici. Mireille meurt d'un amour trop vaste et trop pur pour la terre, celui qui a jeté Sainte Marie-Madeleine pénitente aux pieds de Jésus, celui qui a fait ployer devant lui les genoux de la Samaritaine, celui qui jadis a poussé vers le cloître les troubadours las de leurs aventures terrestres, celui qui transforme, à la vue de Joffroy Rudel, l'âme de Mélissinde et, fanant pour elle d'avance toutes les joies terrestres, la voue au service de Dieu.

E pois ela se rendet monja.

Vierge et martyre d'amour, Mireille est la sœur rustique de la comtesse de Tripoli.

Nous touchons ici à la nappe souterraine, où s'alimentent les âmes depuis 1900 ans; ce n'est plus le léger gazouillement du ruisseau vif, qui, par une matinée de mai, accompagnait les premières déclarations de Mireille et de Vincent, c'est la fontaine de vie, c'est la source cachée à l'onde inépuisable et voici que se révèle aux yeux de Mireille et aux nôtres tout le sens profond de la vie.

Qu'est-ce que la vie terrestre? Une épreuve qu'il faut traverser pour arriver à l'autre rive de l'existence et le bonheur ne se trouve pas ici-bas, mais là-haut. Ni la richesse transitoire, ni l'amour des beaux jeunes gens qui vont à l'église faire bénir leur union, ni l'amour de la mère pour son enfant ne sont assurés du lendemain, puisque ici-bas naît le ver avec le fruit nouveau, puisque l'orange pourrie devient amère comme du fiel, puisque la pierre doit être brisée pour en tirer la paillette d'argent.

— Heureux donc qui prend les peines — et qui en faisant le bien s'épuise — et qui pleure en voyant pleurer les autres et qui — jette le manteau de ses épaules — sur la pauvreté nue et pâle — et qui avec l'humble s'abaisse — et pour celui qui a froid fait briller son foyer! Et le grand mot que l'homme oublie — le voici: La mort, c'est la vie, et les simples et les bons, et les doux bienheureux! — à la faveur d'un vent subtil — au ciel ils s'envoleront tranquilles, et quitteront blancs comme des lys — un monde où les saints sont

continuellement lapidés...

*Urous adounc quau pren li peno
E quau, en bèn fasènt, s'abeno,
E quau plouro en vesènt ploura lis autre, e quau
Trais lou mantèu de sis espalo
Sus la pauriho nuso e palo,
E quau 'mé l'umble se rebalo
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau...*

Depuis l'Evangile, ou tout au moins depuis le temps de Saint François d'Assise, de pareils accents n'avaient pas retenti aussi harmonieusement aux oreilles humaines; les

Saintes Maries de Mistral continuent l'enseignement du Christ et Mireille les a bien comprises: — Heureuses, dit-elle, heureuses les âmes que la chair sur terre ne retient plus.

Elle entrevoit les chœurs des Anges, elle voit la barque des Saintes et tandis qu'elle reçoit la Communion et l'Extrême-Onction *segound l'us catouli*, elle monte en esprit dans la barque sacrée, sur la mer qui est l'avenue du Paradis.

Il faudrait citer tout ce dernier chant sublime, où la poésie de Mistral atteint d'un seul vol aux limites de l'ineffable, de l'inconnaissable. Qu'un jeune villageois de Maillane, croyant chanter d'abord tout simplement une petite amoureuse de son pays, ait trouvé de tels accents, voilà qui le dépasse infiniment, voilà qui reste maintenant encore inexplicable.

En vérité, ce poème porte sur lui, bien plus qu'un rayon du soleil de Provence, un rayon de lumière évangélique. Comment ses premiers commentateurs ne l'ont-ils pas compris? La mère de Mistral semblait l'avoir mieux compris que tous les critiques de son temps, puisque, nous dit-il, quand elle ouvrit le livre, un éclat de lumière, pareil à une étoile, l'éblouit tout à coup, l'empêchant de commencer sa lecture.

En tout cas, nous le comprenons de mieux en mieux et la sincérité de Mistral est apparue entière, à mesure que se déroulait sa vie, d'une si belle rectitude. Certes, les transports humains y ont eu leur part et les joies des sens n'en ont pas été bannies, mais ordonnées toujours par une raison supérieure et les sens n'ont jamais, chez un tel poète, incliné l'esprit à la révolte ni au désordre. Comme son Calendal tenté par les sens, il est resté maître de l'âme.

Toute sa vie, le poète de *Mireille* a gardé le robuste optimisme de la foi la plus solide, non pas une croyance naïve et niaise à la Bernardin de Saint-Pierre, mais une persuasion que tout se fait dans le monde par une volonté supérieure qui sait les raisons de son action, que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien, et, comme il le dira plus tard, dans *Nerto*, que le diable lui-même apporte, sans le vouloir, sa pierre à l'édifice divin.

Chrétien robuste, s'il évoque les créatures impures qui hantent les nuits de Provence, les êtres fantastiques dont on se conte mille terribles histoires à la veillée, c'est pour les montrer réfugiés au fond du trou des Fées, ces êtres maléfiques de jadis, que le Christianisme a mis en fuite et pour éléver au-dessus d'eux Taven proclamant sa foi dans le Christ ressuscité qui doit revenir sur la terre, pour yachever son triomphe.

D'autre part, si, poète chrétien, Mistral ne renie pas cependant la beauté antique, la joie devant la jeunesse et devant la femme, ne chante-t-il pas, selon la tradition même des Papes qui ont recueilli au Vatican les trésors de l'art gréco-latin, des théologiens qui ont vu dans le paganisme épuré, le premier rayon de l'aube chrétienne?

Ainsi Mistral a-t-il évité le divorce, dont souffre la pensée française de son temps, celle d'un Renan, d'un Taine, d'un Louis Ménard, d'un Leconte de Lisle qui ont opposé de façon factice et scolaire le paganisme et le christianisme, la cathédrale gothique et le temple grec, l'art hellénique et l'Evangile. Lui, fidèle à la tradition de Pétrarque, humaniste chrétien, de Dante, prenant Virgile pour guide, des troubadours chantant leur dame et la Madone, des paysans latins devenus chrétiens, il a accepté, de façon toute spontanée d'ailleurs et sans nulle réflexion philosophique, le double legs de la tradition antique et chrétienne, fondues harmonieusement dans l'esprit de sa race catholique.

En fait, l'esprit de Mistral a travaillé autour des traditions apostoliques de la Provence et plus précisément du pèlerinage des Saintes-Maries de la Mer, comme celui des poètes du moyen âge autour des pèlerinages de Rome ou de Saint-Jacques de Compostelle, des

sanctuaires de Roncevaux ou de Saint-Guilhem du Désert, selon la théorie de M. Joseph Bédier. Sans doute n'est-il pas un pèlerin précoce ni assidu des Saintes-Maries, puisqu'il n'y va qu'en 1855 et dans la compagnie peu mystique d'Anselme Mathieu et sans doute a-t-il commencé *Mireille* sans avoir vu le sanctuaire qu'il évoque cependant dès son premier chant; mais dès son enfance, à la veillée, il a eu, comme son héroïne, le mirage des Saintes à l'horizon de son esprit. On en a parlé toujours autour de lui, on a cité tels et tels miracles, dont la mémoire s'est transmise de village en village et de génération en génération, et quand il a conçu son poème, il baignait dans cette atmosphère de surnaturel, où l'esprit de son peuple s'épanouissait de façon si naturelle.

Dans cette atmosphère se développe peu à peu, et presque malgré lui, son poème de *Mireille*; il le conçoit comme un roman d'amour, mais de cet amour il n'est bientôt plus le maître; Mireille s'échappe de ses mains, comme du mas de son père; elle prend, en dehors de lui, une existence dont il n'est plus que le témoin et non plus le créateur.

Père spirituel, il est tel qu'un père selon la chair, il a donné la vie à une créature qu'il est désormais incapable de diriger, c'est Dieu qui la dirige pour lui, qui s'empare de son pauvre amour humain, et le transforme en ce divin amour, dont elle meurt pour la vie éternelle. Mais avant de mourir ainsi, elle doit passer par l'épreuve de la souffrance physique et aussi, par cette espèce de purgatoire qu'est celui de la Grotte des Fées. Elle refait le pèlerinage séculaire de l'âme provençale, dont elle est le symbole, qui, ayant d'abord adoré les divinités rustiques, les êtres fantastiques et redoutables, les forces primitives de la nature, s'en détache pour adorer le lumineux Evangile du Christ. Elles vivent encore d'une vie obscure, ces redoutables créatures, dans les cavernes souterraines, d'où elles sortent la nuit, pour effrayer, ou pour tenter les mortels; mais au-dessus d'elles, rayonnent les Saintes-Maries porteuses de la bonne nouvelle et sur leur troupe confuse qui s'agit encore dans les replis de la terre et de l'âme humaine, le Christ, une fois encore, élèvera sa croix et reviendra après une ère terrible de guerres et de massacres, régner sur le monde enfin pacifié.

Tel est le sens mystique de ce sixième Chant de *Mireille* que Lamartine aurait voulu, ne le comprenant pas, déchirer tout entier, que Saint-René Taillandier condamne avec la même sévérité et où M. Pierre Lasserre, ne voit que le sabbat plaisant, que l'humour d'un paysan malicieux.

Il naît, ce sixième chant, des récits de veillée, que le petit Frédéric écoute, tout tremblant, de ces contes de la vieille Provence, évocateurs de fantômes et de sorciers (*Mémoires*, chap. III), mais il se développe au-dessus d'eux, il les domine, il les met à leur place dans l'ordre divin; ces terreurs de la nuit, ces êtres fantastiques qui hantent les campagnes, symbole des vices et des crimes, il ne les évoque que sous terre, refoulés dans les cavernes infernales par le Christ qui règne dans l'azur.

Mistral a-t-il bien eu toutes les intentions que notre exégèse lui prête maintenant? Il n'importe. Dans ce poème de *Mireille*, sous un art très conscient et très sûr de sa forme, il y a une inspiration qui dépasse infiniment cet art.

Le poète en est submergé, comme d'une eau qui se précipite, quand on a ouvert une écluse: depuis des siècles, l'âme totale de la Provence antique et chrétienne accumulait ses réserves dans sa vieille langue inemployée pour l'usage poétique; l'écluse levée, elle s'est précipitée tout entière dans les douze canaux de ce grand poème mystique et mystérieux.

— Quoi, diront les sceptiques, votre poète fait une sainte d'une jeune fille qui, pour l'amour d'un petit jeune homme, résiste aux volontés de ses parents, se lève la nuit et,

ses souliers à la main, descend de sa chambre, pour prendre dans la nuit sa folle course à travers le Crau, bel exemple, en vérité, à proposer à la jeunesse!

Oui, c'est précisément par là que Mireille d'abord est un poème catholique; Mistral s'en est bien rendu compte, quand il a mis dans la bouche de Mireille, invoquant Saint-Gènt ces deux vers caractéristiques:

*Car coume iéu quand tout soumiho
Avias placa vostro famiho...*

Car comme moi, quand tout sommeille,
Vous aviez laissé votre famille.

— L'homme laissera son père et sa mère, dit l'Evangile. Et ici, le père et la mère, quels que soient leurs mérites, leur honnêteté rustique, leur courage de travailleurs, représentent tout de même le souci matériel, l'intérêt humain, l'esprit du gain, la raison qui n'est pas toujours aussi raisonnable qu'elle le croit, tandis que Mireille représente contre eux l'amour, l'amour pur, le cœur et ses raisons que la raison ne connaît pas et surtout la foi, la confiance absolue dans le pouvoir de Dieu et de ses Saints. Contre l'autorité bornée de ses parents Mireille invoque le pouvoir illimité de Dieu, tel Saint François dressé contre son père, au nom du Père Céleste, telles tant de jeunes filles entrées au cloître pour échapper à la tyrannie d'un mariage imposé, ou pour mettre leur vocation mystique au-dessus de leurs tendresses humaines.

M. Camille Jullian ne s'y est pas trompé, quand il a fait, en 1919, au Collège de France, un cours sur *Mireille*, dont il a donné les idées principales en quelques pages substantielles.

— Il y a, dans *Mireille*, dit-il, une vie de Saint, je ne sais encore dans quelle vie de Saint, Mistral a puisé l'allure propre de son poème, mais il l'a empruntée, j'en suis convaincu, à quelque récit hagiographique. Et il n'importe que ceux qui l'ont connu puissent le nier. Mistral a pu sentir l'influence d'une pieuse biographie; le poète, quel qu'il soit, s'imagine souvent écrire en indépendance, alors qu'il subit l'action d'anciennes lectures, de souvenirs lointains, d'impressions reçues dans son adolescence. On lisait beaucoup au milieu du XIXe siècle les vies des Saints; on les lisait beaucoup dans les mas de la Provence, j'en ai vu des quantités de ces petits livres imprimés sur papier d'épicier, dans les boîtes des colporteurs, autour des sanctuaires, des lieux de pèlerinage du Midi, il s'en étalait entre d'humbles cierges et de luisants chapelets.

Peut-être est-il quelque peu exagéré de trouver dans une vie de Saint mise à la portée du peuple de Provence l'origine même du poème de *Mireille*, qui, par certains côtés, a une bien autre allure, mais retenons tout de même l'indication précieuse de M. Camille Jullian et la comparaison qu'il fait, en ce sens, de *Mireille* avec la *Chanson de Roland*, qui a pris, dit-il, aux récits hagiographiques du temps, quelques-uns de ses caractères essentiels.

En tout cas, il est bien vrai de dire que par sa foi absolue, Mireille est conforme à la tradition catholique et aussi par la pureté ingénue de son amour, il est si noble et si pur qu'elle ose le déclarer, elle, la première, à Vincent et qu'elle en prend Dieu à témoin.

— Que Dieu jamais ne me mette en Paradis, s'il y a mensonge dans ce que je dis, s'écrie-t-elle avec la plus belle assurance et quand elle parle à Vincent d'être sa maîtresse, le mot, je l'ai dit, n'a pas le sens péjoratif du français actuel, mais le sens charmant et gentil du français d'autrefois et du provençal de tous les temps, la maîtresse, celle qui règne sur les pensées de l'amoureux devenu le serviteur fidèle et respectueux de la dame. Tout aussi pur, tout aussi ingénue est l'amour de Vincent; la suprême demande qu'il ose faire à Mireille est celle d'un léger baiser qui lui est même refusé; lui non plus, ne songe pas, malgré l'ardeur de son amour, qu'il pourrait avoir avec Mireille d'autres rapports que ceux du mariage, c'est pourquoi il essaie de décider Maître Ambroise à la demande, à une demande qui ne se comprendrait pas s'il pouvait entrevoir une solution plus commode et moins honnête à la satisfaction de sa passion. Cet Ambroise aussi est un vieux chrétien; homme du peuple, il n'est pas un révolté, il sait la résignation nécessaire, dans une société où il y aura toujours des riches et des pauvres et voici comment il exprime cette résignation:

*Li cinq dét de la man soun pas tóuti parié;
Lou mèstre t'a fa lagramuso;
Tèn-te siau dins toun asclo nuso;
Bèu toun rai de soulèu e fai toun gramàci.*

Les cinq doigts de la main ne sont pas tous pareils;
Le maître t'a fait lézard gris;
Tiens-toi tranquille en ta crevasse nue;
Bois ton rai de soleil et fais ton remerciement.

Maître Ramon, en son genre, est tout aussi bien un représentant du même peuple chrétien, plus intéressé, sans doute, plus rude, mais courageux au travail, juste pour ses serviteurs, décidé à faire respecter sa volonté de père, mais au nom de la morale et de la tradition, évoquant avec une belle ampleur, les soirées de Noël; c'est, ainsi que nous l'a dit le poète, une des faces de Maître François Mistral, son propre père. Tous les autres personnages baignent dans cette même atmosphère de religion et de mystère, Ourrias affolé par les Trèves, la mère de Mireille, Jeanne-Marie et tous les travailleurs rustiques, sensibles aux présages et les habitants des Saintes chantant leur vieux cantique pour demander la paix de l'âme:

*Mai pèr la foulou pecadouiro
Qu'à vosto porto se douloiro,
O blanqui flour de la sansouiro,
S'es de pas que ié fau, de pas emplissès-la...*

Mais pour la foule pècheresse
Qui se lamente à votre porte,
O blanches fleurs de la lande salée,
Si c'est de la paix qu'il lui faut, de paix emplissez-la...

La paix du cœur... la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. La paix, voilà le dernier mot de *Mireille*, poème catholique, dont la valeur est par là aussi universelle que la religion dont il est une des plus nobles fleurs poétiques.

V. — Mireille, poème du peuple.

La première version du premier Chant de *Mireille* portait en dédicace, ces simples mots: — *Au pople*, Au peuple. Elle confirmait cette fière déclaration qui a subsisté dans le poème:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

... car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas.

Ecrire le poème du peuple, tel était le dessein essentiel de Mistral, le peuple des campagnes, soutien de la nation, celui qui fait le pain et le vin, le peuple latin, chrétien, eucharistique.

Ce poème du peuple, la France ne l'avait pas encore et tout son cœur y tendait depuis des siècles, sans que nul ait su le réaliser pour elle; il n'était pas dans la *Chanson de Roland*, ni dans aucune des chansons de jadis qui ne célébraient que les exploits, des féodaux. Il n'était pas dans les fabliaux narquois et grivois, ni dans la poésie savante de la *Pléiade*, chevaleresque de Corneille, raffinée de Racine, sceptique ou pompeuse de Voltaire. La Bruyère avait aperçu de loin, des animaux farouches, la Fontaine, des vilains. Cependant, ces vilains de la vieille France avaient leurs chansons qui disaient leurs joies et leurs tristesses; les romantiques les écouteaient, intéressés, mais inhabiles à les interpréter, bien qu'un Brizeux s'y essayât à sa façon; et voilà que peu à peu, éveillés par la Révolution, ces gens du peuple, de tous côtés, prétendaient avoir droit à leur littérature: des portefaix, des maçons, des boulanger, des couturières, des mineurs, des menuisiers essayaient, ça et là, de chanter en langue française, et puis, inhabiles à manier cet instrument trop pesant pour eux, ils le laissaient retomber, mais leurs plaintes arrivaient jusqu'aux oreilles des maîtres de la littérature: la pauvre Reine Garde, en 1847, sur la plage du Prado demandait à Lamartine des livres pour le peuple, Charles Poncy, maçon de Toulon, correspondait avec George Sand.

D'autres cherchaient à chanter en patois, un Jasmin en Gascogne, un Verdier à Bordeaux, un Vestrepain à Toulouse, un Peyrottes à Clermont-l'Hérault, un Désanat à Tarascon et sur leurs traces Roumanille avait déjà dit les tristesses et les joies du peuple des campagnes.

C'étaient là chants lyriques, dignes d'intérêt, mais non pas œuvres solides, puissantes, définitives. Le grand poème du peuple restait à écrire; quand il apparut, tout le monde le reconnut, les poètes ouvriers et les poètes dialectaux, les érudits et les romantiques, les amateurs de patois et de *folklore*, les mystiques de 1848 et les précurseurs du régionalisme.

Voilà le miracle de ce poème, entre tant d'autres: un fils de paysans assez cultivé, pour comprendre, pour interpréter la beauté des travaux rustiques, et qui les chante; lettré, il ne perd pas le contact de l'âme populaire; imbu des modèles antiques, il reste actuel, et, moderne écolier d'Homère, il chante, dit-il, pour les pâtres et les gens des mas.

On a contesté cette affirmation, Saint-René Taillandier tout le premier, nous l'avons vu, prétendant qu'un poème tel que *Mireille* dépasse de beaucoup l'entendement populaire. De quel peuple entend-on parler? Celui pour lequel Mistral chantait de 1850 à 1860 écoutait jouer la tragédie classique, dans ses villages, par des acteurs villageois, lisait la

Bible et l'Evangile, voyait naître dans ses rangs un Roumanille, un Mathieu, un Tavan, un Jean-Henri Fabre, auxquels ont répondu depuis un Laforêt, un Baptiste Bonnet, un Charloun Rieu et tant d'autres qui ont su lire et comprendre *Mireille*.

Non, ce poème n'est certes pas étranger à ce peuple, n'est pas trop loin de lui; il est écrit dans sa langue, il reflète ses sentiments, il évoque ses travaux et ses plaisirs; il lui conte une histoire facile à comprendre, il est près de la réalité, tout en étant mystérieux; à vrai dire, il touche à une double réalité, celle qu'on voit et celle qu'on ne voit pas, également chère à ce peuple net et mystique, latin et chrétien; vérité de la vie quotidienne, élan de l'âme vers le mystère, tel est le double caractère de la vie et de la poésie populaire et c'est bien aussi le double caractère de ce poème.

De plus, il est vrai, sans vulgarité, par l'emploi même de la langue provençale. Brizeux, si intéressant qu'il fût, avait échoué en sa tentative bretonne, pour avoir employé la langue française et de même Lamartine avec *Jocelyn* restait loin de la pensée rustique, comme Jean Aicard en restera loin, dans cette maladroite imitation française de *Mireille* qui s'appelle *Miette et Noré*. Le style français, avec son imprécision pompeuse, de Michel Carré, en son fâcheux livret de *Mireille* nous fait voir d'un seul coup la noble vérité, la juste convenance du style mistralien et quelle parfaite adaptation aux personnages de leur langue quotidienne, technique, puisée aux meilleures sources. Roumanille en témoignait, quand il écrivait à Victor Duret, le 4 février 1858 la lettre que j'ai citée plus haut et dont je rappelle ici quelques termes caractéristiques. Parlant de la traduction que fait Mistral de son poème.

Roumanille déclare:

— Elle pourra être, utile en Provence et à l'étranger, il y a dans son poème, des mots, des locutions qui sont tellement du crû, que tout le monde ne les comprendrait pas sans le mot à mot, j'ai été souvent arrêté moi-même, dans l'intelligence de tels ou tels passages. Mistral a dû élargir son dictionnaire et sa langue. Ce sera là un des principaux mérites de son œuvre.

Est-ce là un reproche? Non pas, peut-on reprocher à un poète d'employer le mot exact, le seul valable, c'est plutôt notre ignorance qu'il faut incriminer. Ouvrons un Littré à telle page: nous ignorons le sens de la moitié des mots. Est-il étonnant qu'il en soit de même pour un *Trésor du Félibrige*?

Cette langue savoureuse et pleine de Mistral est celle assurément de ses personnages qui sont aussi justes et aussi savoureux, tous solidement dessinés, tous debout, de façon naturelle, sur l'horizon de leur pays et vivant d'une telle vie qu'ils se sont presque détachés du poème, *Mireille*, tout naturellement, qui échappe à Mistral pour devenir l'incarnation même de l'âme provençale, mais aussi les autres nettement tracés. Voici, parmi les hommes, au premier plan, Vincent, Maître Ramon, Maître Ambroise, les héros de ce drame rustique, Vincent dont j'ai déjà dit la timidité et puis l'enthousiasme juvénile, l'emportement amoureux, mais aussi la parfaite honnêteté, la pureté absolue, la verve de conteur ébloui, éblouissant; Maître Ambroise, doux et brave homme résigné à son sort, un peu bavard, qui redresse fièrement sa taille quand on l'offense, car c'est un vieux marin, un vieux soldat qui a gagné sous Suffren et sous Napoléon ses titres de noblesse et qui n'admet point qu'on le méprise: on dirait un poilu évoquant la Marne ou Verdun; Maître Ramon, soldat jadis, lui aussi, mais laboureur patient, travailleur acharné, maître bon et juste, un peu rude, majestueux et noble, orgueilleux comme un roi dans son gouvernement, maître de sa terre et qui règne sur le peuple de ses serviteurs, tel que régnait Maître François Mistral, le père du poète. Voici, au second

plan, les prétendants à la main de Mireille, ceux qui introduisent avec eux, dans le mas des Micocoules, les Alpes et les grands troupeaux transhumants, la Camargue, ses chevaux sauvages, ses taureaux, ses ferrades: Alàri, artiste, majestueux, doux et pensif comme un pâtre qui est en contact avec les astres là-haut, sur les grandes montagnes, Véran, coquet, alerte, décidé, avec sa *taillole* bariolée, et sa veste sur l'épaule, un peu fier et susceptible, Ourrias, rude toucheur de bœufs, habitué des combats de taureaux, brutal, farouche et grondant, que sa colère rend assassin.

Voici, au troisième plan, les comparses qu'on ne peut pas plus oublier que les protagonistes, Laurent de Goult, le chef des moissonneurs, vieux capitaine de la fauille, au teint brûlé, entouré de ses sept fils, le Marran, chef des laboureurs, qui se vante de tracer un sillon aussi droit que le vol d'une flèche, Anthelme, le chef des pâtres, Jean Bouquet, le faucheur, beau gars de Tarascon, chevalier de la Tarasque, le petit Andréloun, évocateur puéril de la gloire d'Arles.

Voici, parmi les femmes, après Mireille qui occupe souverainement le premier plan de sa radieuse et douloureuse jeunesse, sa mère, Jeanne-Marie. Ah! ce n'est pas la pauvre mère évoquée par Michel Carré, qui s'en est débarrassé en la mettant au tombeau et qui prendrait, dit-il, si elle vivait, le parti de sa fille. C'est une commère avisée, superstitieuse, certes, mais pratique et qui n'admet pas du tout que Mireille après avoir refusé trois riches partis fasse un mauvais mariage. C'est, à côté d'elle, la vieille Taven, la *masco* des Baux qui est en rapport avec les forces obscures de la nature qu'elle essaie de capter pour les mettre au service du bien, du Christ qui est venu ordonner toutes choses, symbole de toute la vieille Provence, où les antiques superstitions ont lutté longtemps avec le Christianisme qui les a dominées peu à peu. C'est, au troisième plan, la petite sœur de Vincent, Vincenette, gentil profil doux et blond, en opposition avec l'éclatante beauté brune de Mireille, compatissante à l'amour malheureux de son frère, et ce sont les compagnes de Mireille, Azalaïs, Laure, Clémence, Violaine, Nore qui chante si bien, toutes songeuses et douces, sensibles aux histoires d'amour, rêvant d'un beau prince charmant, faisant des châteaux en Provence.

Par derrière ceux et celles qui sont nommés, voici enfin tous les anonymes, laboureurs qui reviennent au mas et s'assoient pour le repas du soir, magnanarelles qui chantent dans les branches des mûriers, moissonneurs, faucheurs, bergers, pâtres, spectateurs des ferrades, habitants des Saintes-Maries qui compatissent au malheur de Mireille. Ce peuple n'est pas édulcoré ni idéalisé, il existe tel quel, parfois rude comme Maître Ramon, parfois brutal et criminel comme Ourrias, mais parfois aussi charmant et sensible, doux et poli, noble et mystique. Ce peuple, Lamartine l'avait connu dans les campagnes du Mâconnais et le retrouvait dans *Mireille*. Zola, petit bourgeois aixois, et puis commis de librairie, journaliste à Paris, l'ignorera parfaitement, et, l'ignorant ainsi, le calomnierà dans ses peintures aussi fausses dans le gris et le noir que peuvent l'être celles d'un Florian dans le rose ou le bleu. Car c'est le fait des écrivains bourgeois que d'édulcorer ou de déformer, que de faire trop joli ou trop sinistre, d'imaginer le peuple comme un trésor de vertus ou comme un réceptacle de vices. Mais aux yeux de quelqu'un qui la connaît bien pour en sortir, pour en être encore, pour vivre avec elle d'une vie quotidienne, cette société populaire a comme toutes les sociétés ses vertus, ses défauts, ses préjugés, ses erreurs, ses bons et ses mauvais exemplaires.

A côté de Mistral interprète juste du peuple, en vérité Zola, Flaubert, nos réalistes et naturalistes, et, plus exact, Maupassant lui-même font figure assez pauvre; ils sont les messieurs de la ville, qui vont chercher aux champs des croquis et des types nouveaux; mais à cette rude et saine vie populaire ils ne participent pas; leurs silhouettes sont sans

âme, parce qu'ils ont commencé malgré eux à mépriser l'âme de leurs modèles ou à leur supposer une âme trop facilement et conventionnellement belle pour être exactement vraie.

Ce n'est aucun d'eux, si ce n'est le Daudet de *l'Arlésienne*, exact cette fois parce qu'il est sous l'influence de Mistral, qui serait capable de nous montrer, en sa vérité familière, cette assemblée de maîtres et de serviteurs telle que Mistral l'évoque en son Chant IX, les maîtres qui ne cachent pas aux serviteurs le malheur qui les frappe, la fuite de leur fille, et ceux-ci qui, loin de s'en moquer ou d'en sourire entre eux, prennent noblement leur part de l'angoisse de leurs maîtres. Voilà la société rustique semblable à la *familia* romaine, dont elle était issue, que Mistral avait sous les yeux et qu'il a su peindre en sa vérité, en traits larges et sûrs, en couleurs franches et fortes, sans vaine sensiblerie comme sans réalisme grossier. Un même dieu plane sur tous les fronts comme jadis un même destin; société païenne ou société chrétienne, l'égalité devant la divinité s'établit pour les peuples croyants au fond des cœurs, mais pour les peuples dont la seule Foi devient la Fortune, c'est la lutte des intérêts, la course à l'argent. Mistral, poète antique et chrétien, est par là même un grand poète du peuple.

VI. — Mireille, poème de Provence.

Poème celtique, gréco-latin, catholique, poème d'amour, poème du peuple des campagnes, qu'est-ce à dire, sinon que Mireille est le poème intégral de la Provence.

Cante uno chato de Prouvènço.

Je chante une jeune fille de Provence

déclare le poète dès son premier vers, ayant tenu à faire figurer le nom de son pays dès son début, en substituant ces vers à ceux de la première version.

Noun pouquè'vé soun calignaire.

Chanter une jeune fille qui ne put avoir son amoureux, c'était là, peut-être, son premier dessein, mais à ce premier dessein se substitue assez vite celui d'évoquer autour de ces amours tout un pays. Mistral s'en est bien rendu compte lui-même, quand, aux pages que nous avons citées, il indique qu'il a trouvé sous ses yeux les acteurs même de son poème, toute cette Provence rustique où il est né, dont il a été l'interprète.

Oui, mais c'est là une Provence localisée, limitée dans l'espace et dans le temps. A cette Provence directe, immédiate, se superpose assez vite, dans l'esprit de Mistral, la notion d'une Provence étendue à travers le temps et l'espace, depuis Arles jusqu'à Vence, comme il le dit, et depuis le temps où il chante jusqu'à l'époque du christianisme primitif, jusqu'aux temps gréco-latins, où son pays a reçu l'Evangile. Cette Provence, il en a rêvé dès Avignon, autour du Palais des Papes, en Arles, devant les monuments romains, à Aix, en feuilletant les historiens romantiques, les travaux des romanistes qui ont ressuscité les troubadours. Ce jeune campagnard est un érudit; il cite dans ses notes Jules Canonge et George Sand, Moquin-Tandon et Honnorat, parle du séjour de Dante en Provence, des cours d'amour et des troubadours, du roman de *Pierre de Provence* et de celui des *Quatre fils Aymon*. Cette érudition, il la met habilement en œuvre, il en

tisse, de façon presque invisible, la trame de son poème, mais tout de même à paraître ça et là, elle agrandit singulièrement l'horizon autour de ce qui n'aurait été, sans elle, qu'un poème d'amour.

C'est ainsi, que vont s'élever sur cet horizon des villes et des villages qui ne sont pas intimement mêlés à l'action, mais qui forment à cette épopee de la Provence antique et moderne une toile de fond.

Voici, dès le Ier Chant, la ville de Nîmes, chère à Mistral, par les souvenirs qu'il a gardés de son baccalauréat; voici surtout le sanctuaire lointain des Saintes-Maries-de-la-Mer qui se dresse à nos yeux, comme à ceux de Mireille, à travers les récits du petit Vincent. Voici, au deuxième Chant, sur l'horizon de leur dialogue amoureux, se profiler les Alpilles et le château des vieux princes des Baux, et dans les déclarations de Vincent, Vaucluse et son figuier, qui sert à évoquer Pétrarque sans que son nom soit même prononcé. Le Chant troisième s'ouvre par l'évocation des récoltes provençales, comme une vaste fresque qui surmonterait l'entrée d'un palais agreste et les *des coucounarelles* dans leurs magnanerries, faisant des châteaux en Provence, évoquent, par leurs gracieux récits, les tourelles des Baux, Marseille et ses voiles, au pied du Château d'If, la Ciotat qui rit avec elle, Salon et ses amandes, Beaucaire et son pré, le Mont-Ventoux, le Rhône avec ses villes et la Durance, cette chèvre qui bondit des montagnes jusqu'à la plaine provençale.

Au Chant IV, le tableau s'élargit encore; du lac d'Entressen, auprès duquel les troupeaux d'Alàri paissent l'hiver, l'imagination les accompagne jusqu'aux grandes Alpes fraîches et puis avec Véran, avec Ourrias, c'est toute la Camargue qui fait irruption dans le poème, le Sambuc et ses grandes prairies, où courent les blanches cavales, les ferrades où triomphe Ourrias, au milieu des vachers d'Arles et d'Aigues-Mortes, Sylvaréal, où l'on entend la mer, les pins où montent les serpents, les flamants, les hérons qui, déployant leur manteau rose, leur font la chasse le long du Rhône.

Voilà toutes les visions lumineuses, épiques, sauvages, qui sont à l'horizon de cet immense chant IV de *Mirèio* et tout cela rattaché à l'action du poème, puisque chacun des prétendants de Mireille apporte avec lui, au mas des Micocoules, ces paysages où il vit à l'ordinaire et qui semblent l'escorter et puisque Mireille ne s'en laisse pas éblouir, préférant à toutes ces splendeurs lointaines l'amour de son petit vannier. Au chant V, même élargissement du cadre qui se rattache à l'action, de façon aussi étroite. C'est, dans la Crau, le combat d'Ourrias et de Vincent, c'est la Crau évoquée dans une magnifique strophe que Mistral a eu bien raison de répéter à deux reprises. Nous la retrouvons au Chant VIII, enflammée, cette fois, sous le soleil, cette Crau, avec son puits, où le petit Andréloun ramasse des limaçons; le chant VI nous enfonce dans le cirque tragique des Baux, dans la grotte des Fées, pour nous faire ressortir au pied de la montagne de Cordes et de Montmajour, l'abbaye des moines. Arles ne sera pas oubliée, évoquée par le petit Andréloun et puis, ce sera de nouveau, la Camargue, avec sa farouche et redoutable splendeur, où le soleil règne en maître tyrannique, avec ses mirages décevants, son vieux sanctuaire vénéré où vient mourir Mireille.

Mais à cette amoureuse qui fait ainsi, à travers la plaine ardente, Mistral veut que tout son pays s'intéresse, de Marseille à Valensole, et jusqu'au pays des oranges, jusqu'aux plaines de l'Argens, et jusqu'aux bords du Var; enfin, parmi tant de pays évoqués, voici apparaître, comme dans un tableau de sainteté, où le donateur est à genoux, humblement dans un coin, le petit village du poète.

Di Baus es pas bèn liuen Maiano,

E se pòu dins un jour faire lou vai e vèn...

Des Baux, Maillane n'est pas bien loin
Et l'on peut, dans un jour, faire le va-et-vient.

Ce sera le dernier village nommé dans le poème, c'est la signature même de l'auteur qui se dérobe derrière son petit pays, le modeste groupement humain où il a pris contact avec la poignante réalité de la terre, où il s'est éveillé parmi ses frères humains, pour leur porter, de la part de Dieu, son message poétique.

Ainsi toute la Provence de l'espace est, en quelque sorte, présente dans ce poème, limité par la Durance, le Rhône, le Var, la Méditerranée, les Alpes, d'où descendent les moissonneurs, où montent les bergers, toute la Provence avec ses villes historiques et ses sites pittoresques, Lamartine l'avait bien senti et s'était écrit:

— Un pays est devenu un livre, et après lui, Saint-René Taillandier avait développé harmonieusement cette phrase, quand il avait écrit: — Je parcourais dernièrement le pays qu'a illustré l'auteur de *Mireille*.

Sur la montagne des Baux, sur les hauteurs de Saint-Gabriel, j'embrassais ce vaste horizon qui est le théâtre même de cette idylle grandiose; d'un côté, la riche plaine d'Avignon à Saint-Rémy, les mas répandus dans la campagne, les fermes entourées d'ormeaux et de micocouliers, au bas de l'autre versant Arles, Montmajour, la Crau, la Camargue et dans le fond les lignes bleues de la mer... Je pouvais suivre des yeux, le chemin que Vincent avait pris si souvent, de Valabregue au pied des petites Alpes; vers le delta du Rhône, j'apercevais les chevaux sauvages, les taureaux à robe noire et je devinais au milieu d'eux le gardian Véran et Ourrias, le toucheur. Ce berger pensif, dont j'ai rencontré l'immense troupeau sur la montagne, n'est-ce pas le fier Alàri? Mireille elle-même, je l'ai rencontrée, peut-être, car toutes ces figures sont vivantes et désormais, pour qui aura lu *Mireille*, elles peupleront la vallée. Je voyais ces plantes, ces arbres, ces animaux qui donnent au paysage une physionomie reconnaissable et que l'artiste a marqués d'un trait, les figuiers, les oliviers, les bois de pins, les chênes verts aux branches noueuses, la terre qui fume sous le soleil, les fleurs des rochers chargées de senteurs étranges et les macreuses lustrées, les flamants aux ailes de feu saluant, le soir, les derniers rayons du couchant. Certes, j'avais admiré bien des fois cette contrée des Alpilles, combien elle m'a paru plus belle, depuis qu'un poète lui est né!

Il y a aussi, dans ce poème, la Provence de l'histoire; il était plus difficile de l'y introduire, puisque ces héros populaires sont censés n'être pas grands clercs en histoire; cependant Mistral, par une sorte de tour de force, y est parvenu de façon toute naturelle.

Les cailloux de Crau évoquent pour lui et pour nous la légende d'Hercule et celle des Géants à l'assaut du Ciel, Saint-Rémy avec ses *Antiques* nous montre, au détour d'une strophe, les souvenirs de la civilisation romaine et de même le Pont-du-Gard, à la faveur d'une habile comparaison. Les Saintes-Maries évoquent tout naturellement les mœurs du paganisme qu'elles viennent détruire et les premiers temps du christianisme, dont elles apportent la bonne nouvelle; les Baux et Montmajour parlent du Moyen Age féodal et religieux; les jeunes filles amoureuses rappellent le temps des cours d'amour et des troubadours; la chèvre d'or évoque celui des Sarrazins; Simon de Montfort est introduit, à l'aide d'une comparaison un peu forcée, sans doute, mais qui reste cependant assez naturelle; le Roi René, lui-même, parce qu'il a découvert les ossements des Saintes-Maries, figure dans le poème, laissant la Provence à la France, mais surtout les guerres

du Bailli de Suffren, de la Révolution et de l'Empire passent en tempête dans les chansons et les propos de ces vieux soldats devenus laboureurs.

Partout apparaît ainsi une volonté nette de faire de *Mireille* le poème national de la Provence; cette volonté pourtant n'est jamais tendue à l'excès, comme elle le sera parfois dans *Calendal*; ce poème reste d'une valeur humaine et générale, non pas seulement locale, parce qu'il ne s'agit pas d'un poème de clocher, parce que la Provence contient en elle toutes les civilisations successives, la Grecque, dont Marseille porte le témoignage, la Romaine d'où le pays tient son nom, celle des premiers temps chrétiens, celle du Moyen Age courtois et chevaleresque, des chansons de gestes, des troubadours, quelque chose aussi de l'Orient et de l'Afrique, avec les Sarrasins et l'horizon de la mer, et, pour finir, la royauté française et la grande démocratie avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, Bonaparte à Toulon et le vol de la Marseillaise. C'est que la Provence est le lieu où viennent se mélanger, dans une harmonie supérieure, toutes ces civilisations successives, où les contraires se concilient sans effort, où le christianisme succède presque naturellement au paganisme, la démocratie à la royauté, parce que les classes sociales y ont été moins éloignées que partout ailleurs les unes des autres, grâce à la familiarité des mœurs, à la facilité de la vie, à la bonté de la race.

Ainsi Mistral, recréant par un effort de son génie, une Provence intégrale du temps et de l'espace, une Provence de l'idée plus vraie que celle de la vie, une Provence fantastique, comme il le dira plus tard dans *le Rhône*, est devenu le père spirituel de toute sa race.

*Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi,*

lui dira justement Mme de Noailles le jour du cinquantenaire de *Mireille*.

VII. — La langue et le rythme de *Mireille*.

Or, quand on a épuisé de la sorte l'analyse d'un poème, il reste encore à expliquer pourquoi c'est un chef-d'œuvre; sans doute, la conception du drame qui s'y déroule, la convenance des personnages à leur milieu, la vérité de leurs paroles, l'habileté de la composition, la noblesse des sentiments, le pathétique des situations, tout cela peut avoir son importance, mais il y a de ces éléments aussi dans la *Henriade* de Voltaire, dans la *Pucelle* de Chapelain et l'histoire de Jeanne d'Arc ou de Henri IV, avec autour d'elles, tout un cortège de sentiments nationaux et de beaux décors français, c'est bien autre chose encore, à première vue, que l'histoire de la pauvre petite Mireille et de ses amoureux rustiques. Si ce poème est grand, ce n'est pas seulement par l'invention, les sentiments, les personnages, c'est d'abord par le style, par tout ce qui distingue d'un honorable versificateur un poète et d'un poète parfois inspiré et parfois inégal un grand poète dont la main est sûre et ne faiblit jamais.

Pour apprécier pleinement cette perfection mistralienne qui se manifeste dès les premiers vers du poème et se maintient sans désemparer jusqu'aux derniers, il faut être à la fois humaniste et provençal, il faut connaître le mécanisme de la prosodie et celui de la langue et certes bien rares sont ceux qui peuvent goûter ce délectable plaisir d'admirer un tel chef-d'œuvre, en toute connaissance de cause. Mais pour ceux-là tout conspire à ce plaisir: le sens des mots, leur musique, la façon dont ils sont évocateurs en toute

occasion et particulièrement, à la place où Mistral les situe et leur orchestration dans le poème. Pour ces quelques connaisseurs, évoquons un instant ce continuel miracle.

Ce style, ce serait tout un long travail que d'en montrer la richesse, l'ampleur, la variété, l'exactitude et la majesté. Sans doute, il doit beaucoup à la langue provençale, concrète, abondante en termes techniques, en mots de tendresse, en jolis diminutifs, en augmentatifs puissants, langue ancienne et donc pleine d'échos sentimentaux, mais langue neuve aussi, par l'emploi qu'en fait Mistral, puisque nul avant lui ne l'avait tenté. Nul en effet: les troubadours étaient des poètes aristocratiques et bourgeois, qui n'avaient rien dit de la terre, de son peuple, de ses travaux, de ses joies, de ses traditions; les *troubaires* n'en avaient exprimé que la jovialité un peu grosse, Roumanille, lui-même, conteur, que la malice paysanne, poète, que la sentimentalité.

Mistral, le premier, s'emparait de toutes les ressources de cette langue neuve, il commandait impérieusement à tout l'orchestre des mots, il y en avait qui, sous sa main, chantaient comme des violons, pleuraient comme des violoncelles et d'autres qui éclataient comme des trompettes ou filaient un chant de flûte, dans le silence des grandes nuits d'été. A la tête de ces exécutants de village, qui ignoraient eux-mêmes leurs talents et leur valeur, un maestro génial imposait sa discipline, et, composant de leur virtuosité personnelle une harmonie universelle, il donnait cet immense *oratorio* qu'est le poème de *Mireille*.

Oui, et vouloir le traduire en vers français est une insigne folie. Si touchante que soit l'histoire contée par Mistral, si variés, si intéressants qu'en soient les épisodes, si habile l'art avec lequel, ils sont accrochés aux personnages du poème qui continuent leur route, en les portant tout de même avec eux, sans que leur marche rapide en soit embarrassée, tout cela ne serait rien, tout cela ne serait que la charpente, admirable certes, d'un grand monument, si cette charpente n'était revêtue, animée, décorée d'un style incantatoire et d'une musique jamais entendue jusqu'alors.

Ce style est un miracle perpétuel: il évoque tout le réel, sans être jamais plat, ni vulgaire, il nous transporte au Ciel, sans qu'on perde de vue la vérité de la vie terrestre, il est à mi-chemin entre ce que l'on voit et ce qu'on ne voit pas, il nous présente, à chaque instant, les deux faces de la vie, la face externe, visible à tous les yeux, la face interne que découvrent les yeux de l'esprit.

Avec le choix des mots, il est souverain aussi par la façon dont ils sont disposés pour être évocateurs à la plus haute puissance, les allitérations, les assonances précieuses qui font chanter tous ces vers. Car il y a ce miracle encore ici; l'invention d'un rythme nouveau, si personnel que nul avant Mistral ne l'avait tenté, que nul après lui n'a pu le manier avec bonheur, un rythme qui semble avoir été modelé sur la respiration même du poète; il fallait, pour harmoniser cette riche matière, pour donner le ton juste à ces innombrables voix du pays, à tous ces vivants qui voulaient parler et chanter dans ce poème, à ces morts innombrables qui devaient s'exprimer par ces mots flottant depuis des siècles sur des lèvres humaines, sans que nul poète s'en fût jamais emparé, il fallait trouver un rythme nouveau, mais ancien, original, mais traditionnel qui ne fût pas une imitation de quelque rythme que ce fût et qui, cependant, ne choquât point le sens musical d'une race habituée dès longtemps à la discipline de l'harmonie.

Comment Mistral trouva-t-il son instrument? C'est là ce qu'il ne nous a pas dit, et nul témoignage ne subsiste pour nous l'indiquer.

J'ai essayé de rechercher chez les poètes antérieurs de langue française ou provençale, chez ceux que Mistral avait pu connaître, les approximations de la strophe de *Mireille*, dont la plus nette nous a été ébauchée par un poissonnier de la Ciotat, en 1844. Simple

approximation, en effet; rien d'exactement semblable, si ce n'est chez Crousillat, ce bon félibre de Salon qui paraît s'être rencontré peut-être avec Mistral, plus encore qu'il ne l'a inspiré:

— La strophe de Mireille, je crois bien l'avoir employée le premier, m'écrivait Mistral, en toute bonne foi, au début de l'année 1904. Je le crois comme lui-même et si nous interrogeons ses devanciers à cet égard, c'est encore lui que nous trouvons son propre devancier, quand, à deux reprises, nous le voyons esquisser dans le *Roumavàgi deis Troubaires* d'Aix, en 1853, la disposition de rimes qu'il adoptera dans la strophe de *Mireille*, mais non pas encore cette disposition des vers, cette alternance d'octosyllabes et d'alexandrins qui va faire toute la valeur de son instrument poétique.

L'octosyllabe, oui, le vers du récit, du fabliau médiéval, du conte en vers, alerte et décidé, l'alexandrin classique et romantique, à la fois, majestueux et familier, qui permet tous les effets et qui élargit le rythme de l'octosyllabe, en faisant entendre deux fois par strophe son expiration puissante; on dirait le rythme d'une poitrine qui s'élève et qui s'abaisse, selon la cadence même de la vie:

Enfioco ma paraulo e douno-me d'alen

dit le poète au Christ, en commençant son poème; oui, ce souffle qu'il demande ainsi, nous l'entendons palpiter dans la cadence même de cette strophe. Mistral, d'ailleurs, nous a dit, qu'il faisait ses vers en se promenant sur les chemins de Maillane et n'est-ce pas le rythme même d'un homme qui marche et qui s'arrête de temps en temps, pour respirer plus largement?

Cependant, si c'était toujours de même sorte, avec la même régularité, nous pourrions en concevoir quelque impression de monotonie. Or, il n'est rien de plus alerte et de plus varié que ce récit, parce qu'en fait les alexandrins et les octosyllabes s'accrochent entre eux de par leur sens de telle façon qu'ils constituent chaque fois un groupe rythmique différent du groupe précédent ou suivant, tout en gardant les éléments essentiels d'une même musique.

Cette alternance est établie de façon si souple qu'elle semble invisible; sans doute est-elle spontanée chez le poète qui raconte et s'exalte tout à la fois, selon ces octosyllabes et ces alexandrins. Ne pourrait-on comparer aussi la musique de cette strophe à celle du tambourin? Les octosyllabes, avec leurs rimes féminines au son souvent grêle, étant ici le galoubet, les alexandrins aux rimes solides et larges étant le tambourin.

L'impression musicale est très nette, forte et douce, tout ensemble, mais l'impression visuelle ne l'est pas moins aux yeux du lecteur. A la voir sur le papier, cette strophe de *Mireille* prend un aspect architectural: ces alexandrins qui sont ainsi séparés par les octosyllabes, ne dirait-on pas deux longues poutres qui supportent le poids d'un plafond agréablement décoré? Aussi bien, ne peut-on comparer ces octosyllabes à un troupeau de moutons que deux gros chiens encadreraient pour les faire marcher droit?

Mais à côté de ces convenances visuelles et auditives qu'impose la longueur des vers, il y a aussi la musique des rimes féminines au nombre de cinq, masculines au nombre de deux; elles donnent une impression d'harmonie appuyée, de caresse insistante, où éclatent cependant deux mâles appels de force et de courage. Nulle monotonie en ces rimes féminines, malgré leur abondance, puisque en provençal les rimes féminines sont données par des voyelles atones qui sont tantôt des i, tantôt des o, tantôt des é. La langue française est courte d'harmonie avec ses e muets, aux rimes féminines toujours identiques à elles-mêmes, mais en provençal, l'i, l'é, l'o savent varier le son des rimes

qui comportent toujours une note assourdie, mais sensible en leur différence et c'est une ressource singulière que de les faire alterner ainsi, pour la plus grande joie de l'oreille toujours caressée et jamais excédée de similitudes trop nettes.

Telle, cette strophe est restée si mistralienne, que nul n'a pu s'en servir utilement après *Mireille*, si ce n'est Mistral lui-même, dans *Calendal*, où, de plus en plus, il a su l'assouplir et la nuancer. Félix Gras l'a bien employée dans ses *Carbounié*, mais sans lui donner grande vie, bon travail de disciple zélé, mais qui n'est pas un créateur. En Français, la difficulté est plus grande encore d'accoupler trois rimes féminines, plus rares qu'en provençal et d'ailleurs plus vite monotones. Lionel des Rieux, dans un poème à la Provence, en a usé une fois avec bonheur, mais il s'agit là d'une douzaine de strophes et non d'une douzaine de chants de quatre-vingts strophes chacun. En fait le rythme de *Mireille* est resté par excellence le rythme mistralien, traducteur exact de la familiarité et de la majesté de cette poésie unique dans l'histoire littéraire.

Chapitre V

La gloire de Mireille

A voir les aspects divers du poème on conçoit mieux son retentissement à travers les âmes. Suivons ses étapes de sa naissance à nos jours; traducteurs, musiciens, peintres, sculpteurs, illustrateurs vont collaborer à sa gloire, en France et hors de France, plus nombreux, plus fervents, plus lointains toujours. Car parmi tant de sujets d'étonnement que nous offre cette œuvre, c'est de voir comment, née de la Provence et par la Provence qu'elle incarne, enfermée, semble-t-il, en sa vieille langue, elle a eu cependant une force d'expansion telle qu'aucun autre poème français, de langue française.

I. — Les traductions.

Oui, localisé autant qu'on peut l'être, enraciné fortement dans un sol limité, ce poème a cependant une valeur universelle, puisqu'il a été traduit dans la plupart des langues et qu'actuellement tout homme civilisé peut le lire sans peine, en sa propre langue.

Il est universel, parce qu'il est un poème d'amour, mais aussi parce que les types d'humanité, qui y sont peints, sont, à force d'être vrais pour leur pays, vrais pour l'ensemble de l'humanité. Ces paysans, ces moissonneurs, ces toucheurs de bœufs, ces éleveurs, ces pâtres, ils sont certes de Provence, mais ils intéressent tout pays où il y a des types semblables. Exacts comme Provençaux, ils le sont encore comme gens de leur métier. Une poésie plus molle, en les édulcorant, en les estompant, en essayant de les généraliser, leur aurait enlevé la vie profonde qui les a rendus transportables en tous pays.

Au reste, si nous regardons vers les pays de langue anglaise, l'Angleterre peut retrouver dans un Maître Ramon quelques traits de ses *gentlemen-farmers* et l'Amérique peut voir dans Ourrias et dans Véran quelque ressemblance avec ses *cow-boys*. Les Espagnols et les Catalans voient en ce poème, parmi les similitudes de langue qui les intéressent, les taureaux qui les passionnent, les Italiens y retrouvent ce culte de la Madone et des

Saintes qui leur est commun avec les Provençaux, et pour les peuples du Nord c'est tout le mirage du Midi qui les grise et les attire invinciblement; Allemands, Danois, Suédois, Polonais, Russes, Tchèques, tous ces peuples ont, soit en partie, soit en entier, des traductions de *Mireille*.

Ainsi, en dehors même du poème d'amour qui peut intéresser tout cœur humain, chaque peuple retrouve en ce poème, pourtant si provençal, quelque raison spéciale d'intérêt et de sympathie.

Or, de toutes les langues où l'on a traduit *Mireille*, c'est certainement le français qui se prête le moins à son adaptation exacte et poétique. Trop proche du provençal, il le bouscule et le trahit à tout instant, c'est un frère trop familier qui en prend à l'aise avec lui et c'est aussi une sorte de bourgeois embarrassé en ses habits raides pour courir la Crau et la Camargue avec ce libre enfant de la nature qu'est resté le provençal. Au reste, le simple fait que le français emploie le pronom devant les formes des verbes, donnant ainsi, la plupart du temps, une syllabe de plus à la phrase française qu'à la phrase provençale, interdit une facile adaptation en vers du texte de Mistral.

Mistral cependant nous a donné lui-même, de *Mireille*, comme il l'a fait plus tard de toutes ses œuvres, une traduction française en prose, qui ne prétend pas être une transposition, ni même une approximation de ses vers provençaux, mais plutôt une clé qui doit servir à ceux qui savent un peu le provençal pour pénétrer dans son texte lui-même. On a critiqué cette traduction, on l'a trouvée tantôt trop proche, tantôt trop loin du texte, parfois inexacte, quelquefois embarrassée. Elle est ce qu'elle doit être: elle ne dispense personne de lire le texte provençal lui-même et cela certes ne serait point souhaitable.

C'est ainsi que Mistral lui-même concevait cette traduction, lorsqu'il écrivait à Gabriel Azaïs de Béziers, le 28 juillet 1860, la lettre que j'ai citée plus haut.

On l'a vu d'après cette lettre: pour Mistral, sa traduction est destinée à permettre de lire son texte plutôt que de dispenser de le lire. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est, par elle-même, digne du plus grand intérêt et que Mistral avec sa modestie habituelle est trop dur pour lui-même, lorsqu'il semble n'en considérer que l'utilité, alors que nous pouvons en admirer la juste convenance, la précision et la noblesse.

Cependant, elle n'a pas paru telle à tous les esprits, puisque après Mistral on a, de 1880 à nos jours, essayé de traduire plusieurs fois en français et même en vers, le poème de *Mireille*. Parmi les beaux esprits qui ont fait cette tentative, il sied de mettre au premier rang, par ordre chronologique, M. Rigaud, premier président de la Cour d'Appel d'Aix qui fut maire de sa ville et député au corps législatif sous le second Empire. Rendu à ses chères études après 1870, cet honorable magistrat employa une partie de ses loisirs à traduire *Mireille* dans son rythme même et l'on ne peut s'empêcher d'admirer, en un certain sens, la patience et la conscience que suppose un tel tour de force; mais on est aussi obligé de constater qu'il ne suffit pas de patience et de conscience pour être poète et que le malheureux président Rigaud n'aboutit le plus souvent qu'à une désolante platitude en dépit des belles promesses de sa préface et du ton légèrement protecteur qu'il prenait à l'égard du poète dont il reconnaissait pourtant, avec une noble indulgence, que son talent tenait du génie.

— S'il m'était permis, disait-il, de recourir à une image pour mieux expliquer ma pensée, je dirais que, rencontrant *Mireille* dans les champs où elle est née et dans lesquels il faut qu'elle vive, sous peine de n'être plus elle, comprenant parfaitement l'idiome qu'elle parle et jaloux de le faire connaître à ceux qui ne le comprennent pas,

j'ai pris cette gentille paysanne par la main, je l'ai revêtue du costume exigé pour paraître dans une société plus élevée, je l'ai exercée à balbutier de son mieux la seule langue qui y soit reçue et sous ce nouvel appareil, je la présente dans le monde.

Certes, la Mireille du président Rigaud n'est arrivée qu'à balbutier le français:

— Comme sa mère ne la destina qu'à la terre... plus loin que sa province il s'en est peu parlé.

C'est ainsi que le bon magistrat nous la présente, ajoutant bientôt après: — Je veux qu'elle soit *exhaussée*, comme une reine.

On n'en finirait point de citer les réjouissantes platitudes qui émaillent ces douze chants.

— Ce vent n'a pas d'eau qui le charge dit Maître Ambroise à son fils. — Qu'au moins la faim vous apprivoise dit Maître Ramon à Maître Ambroise.

Il est inutile d'insister sur une pareille tentative qui suffit sans doute à dégoûter Mistral d'en autoriser d'autres semblables.

Car il est d'autres traductions françaises de *Mireille* qui n'ont point paru en librairie, mais qui ont été adressées au poète lui-même. C'est ainsi que Mistral écrivait à un certain M. Camille Réguis qui lui envoyait une traduction semblable, en septembre 1883:

— Votre version, vous le savez, n'est pas la première en ce genre, outre la traduction en vers, du président Rigaud et celle de M. Hennion tirée seulement à deux cents exemplaires, j'ai reçu une douzaine de traductions manuscrites. Il ajoutait aimablement:

— Mais la vôtre se distingue par une charmante et élégante simplicité, il y a fréquemment des strophes très réussies et qui réfléchissent le texte comme une source claire réfléchit l'arbre de ses bords. Si le deuil qui vient de me frapper (Mistral venait de perdre sa mère) me laissait plus de liberté d'esprit, je me ferais un bonheur de vous détailler les passages qui m'ont plu, mais la série de préoccupations lugubres qui accompagnent un décès ne me permet, pour l'heure, que de vous crier merci et de féliciter votre jeune muse qui, par cette laborieuse entreprise si vaillamment menée à bonne fin, vient d'éprouver l'envergure de ses ailes et de montrer qu'à l'occasion, elle pourra chanter ses inspirations propres.

Cette traduction devait cependant rester inédite; quand le fils de Camille Réguis demandait en 1905 à Mistral l'autorisation de la publier, le poète se déclarait dans l'impossibilité de la lui accorder.

— Cette faveur, disait-il, est absolument impossible; je l'ai refusée à une douzaine de traducteurs; outre les raisons qui résultent de ma façon de voir en matière de traduction, mes traités avec mes éditeurs actuels m'interdisent de publier toute autre version que la mienne en prose.

Cet avis de Mistral ne semble pas malheureusement cependant avoir découragé d'autres tentatives; les deux dernières qui ont été faites dans ce sens sont celles toutes récentes de M. Marcel Coulon et de M. Joseph Delteil. J'estime fort par ailleurs, en M. Marcel Coulon, le biographe ému qu'il a été de J.-H. Fabre et d'Arthur Rimbaud, mais à lire ses considérations sur la traduction de Mistral et surtout ses propres traductions, on regrette de voir en quelle erreur s'est engagé cet estimable lettré; il a donné d'abord dans le *Mercure de France*, puis dans un tirage à part de son article, ensuite dans la *Revue Méditerranéenne*, sous ce titre *Quelques gouttes de Mistral*, des traductions en vers, auprès desquelles celles du président Rigaud semblent presque admirables; il serait cruel d'insister; qu'il nous suffise de transcrire ce vers, destiné à traduire:

Enfioco ma paraulo e douno-me d'alen.

Enflamme ma parole et fais battre mon sein

ou encore cette strophe:

Mais sur cet arbre qu'il ébranche,
Tu places toujours quelque branche,
Où son avide main ne peut point parvenir,

Belle baguette virginale,
Qui fructifiera, estivale,
Et redonnera automnale,

Pour que l'oiseau de l'air aille sa faim nourrir.

Quant à M. Joseph Delteil, il a dernièrement publié, dans la *Nouvelle Revue Française*, un essai de traduction de *Mireille* qui témoigne d'une audace ingénue et d'une ignorance toute semblable, croyant donner une idée plus justement populaire du texte de Mistral quand il a employé quelques expressions grossières ou que, sans aucune raison, il fait appeler Ourrias, Monsieur par *Mireille*, ou substitue de sa propre autorité le *Mont Blanc* à la *ville des Baux*; ce sont là des fantaisies sans portée qui n'auraient pas osé se manifester du vivant de Mistral et qu'il ne sied pas de combattre plus longuement qu'elles ne le méritent.

En vérité il n'est qu'un seul traducteur français de Mistral, c'est Mistral lui-même; prophète là comme il l'a été souvent par ailleurs, il a prévu ses traducteurs fâcheux et les a, sinon découragés, au moins rendus inutiles et ridicules par avance, en se faisant lui-même son propre traducteur.

Il ne sied pas d'être aussi sévère pour les traducteurs qui ont essayé de transposer *Mireille* dans les dialectes du Midi, et parmi lesquels on peut citer le propre beau-père de Mistral, Maurice Rivière-Bertrand qui a traduit l'œuvre en dauphinois.

Il faut être tout aussi sympathique aux traducteurs étrangers, dont le travail a été souvent très méritoire et parfaitement correct. Poètes ou prosateurs ont tous, au delà de nos frontières, rendu de grands services à *Mireille*; eux aussi comme Adolphe Dumas jadis ils l'ont prise par la main, pour lui faire franchir nos frontières.

Je les ai là devant moi, ces traductions de Mistral, en leur diversité internationale, témoignages visibles, directs, tangibles, d'une admiration universelle. En voir l'énumération dans un catalogue, cela ne suffit pas, il faut l'affirmation des yeux; bien plus il faut le souvenir du jour où soi-même on les a achetées ou consultées. Je me rappelle ainsi ce matin de février de l'an 1924, où, dans la bibliothèque de l'Université de Burlington aux Etats-Unis d'Amérique, je me fis apporter le texte de Mrs. Harriett Preston. Qu'on se figure ce décor moderne d'une parfaite tenue, d'une élégance sobre et confortable, des professeurs, des étudiants à lunettes, de jeunes *girls* aux cheveux bruns ou blonds élégamment coupés court ou frisés comme ceux des grandes *stars* et parmi elles l'apparition de cette *Mireille* habillée en vers anglais.

Quel contraste inattendu et savoureux! Je devais le retrouver quelques jours après, à Harvard où sur des rayons de fer, danger d'incendie, s'étale toute une abondante littérature d'oc si richement représentée que pas une bibliothèque de France, sauf la Bibliothèque Nationale, ne pourrait offrir une aussi belle récolte de livres en langue

d'oc. Là Mireille n'était plus isolée, elle était au milieu de toutes ses sœurs, de tous ses frères de Provence, aussi généreusement hospitalisés, les plus humbles des Félibres, les plus populaires de nos chansons.

Et comment ne pas lier aussi son souvenir à celui de la bibliothèque de ce professeur de littérature italienne de cette même Université qui m'aménait chez lui, quelques minutes après, en me montrant dans sa bibliothèque *Mireille* et *Calendal*, à celui aussi de M. Charles Downer, professeur au City-College de New-York qui a fait sur Mistral une thèse remarquable présentée à Columbia-University. L'histoire de Mr. Downer est assez curieuse:

— Je parcourais la France à bicyclette, me disait-il; j'arrivai un jour au charmant village de l'Isle-sur-Sorgues, près de la Fontaine de Vaucluse; je m'assis au café; c'était un dimanche d'été, il y avait beaucoup de monde sur la terrasse; autour de moi, j'entendais des propos auxquels je ne comprenais rien.

Pourtant, me disais-je, je ne suis pas encore arrivé en Italie, bien que je sois tout près du cœur de Pétrarque et je comprends d'ordinaire assez bien le français. Je m'informai, on me dit que ces gens-là parlaient provençal. On parlait donc en France une langue dont personne ne m'avait entretenu encore dans nos Universités et dont vos manuels de littérature eux-mêmes ne m'avaient rien dit! Ma curiosité fut éveillée; je me procurai les œuvres de Mistral; je fus bientôt capable de les lire dans le texte; je ne voulus pas regagner l'Amérique sans aller faire, moi aussi, mon pèlerinage à Maillane et de cet enthousiasme inattendu voici le résultat, me dit-il, en me montrant le volume dont je parlais tout à l'heure.

A aimer la Provence de la sorte, Mr. Downer n'est pas le seul aux Etats-Unis; j'évoque encore auprès de lui cette Mrs. Field qui, à Springfield, me montrait plusieurs cartes postales où Mistral lui donnait rendez-vous dans l'étoile Mireille que Flammarion venait de baptiser récemment ainsi et ce bon M. Livingood à Cincinnati, qui rallait à la librairie Champion, à chaque voyage en France, tous les livres provençaux qu'il pouvait découvrir; pour me recevoir il avait disposé sa salle à manger en wagon-restaurant de la ligne P.-L.-M. avec, sur la table, tous les menus qu'il avait conservés pieusement de ses voyages en Provence. J'évoque enfin, à Providence, cette bonne Mrs. Everett qui me priait le soir de lui lire *Mireille*, pour avoir bien dans son oreille la musique des vers provençaux.

Mais me voici avec Mireille, de l'autre côté de l'Atlantique, face à Providence, sur la côte du Portugal; à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, voici la traduction portugaise de *Mireille* par R. Gomez, qui parut à la fois à Paris et à Rio-de-Janeiro, par les soins de l'éditeur Garnier, et puis quelques jours après, à Porto (vive le bon vin!) j'entre chez un libraire pour y acheter cette *Mirèia* que j'ai là, traduite par Joaô Aires d'Azevedo et Manuel Telès, avec une bonne préface de Manuel Telès. Il habite Guimaraes, me dit-on, je n'ai pas le temps d'aller le voir, mais Joaô Aires d'Azevedo demeure tout près de Porto à l'embouchure même du Douro. Il m'est facile de m'y rendre par un tramway, pour trouver ce lettré portugais qui est chef de bureau à l'administration des Contributions Directes. Me voici chez lui, je lui explique comme je peux qui je suis et pourquoi je suis là, il comprend mal le français et moi plus mal encore le portugais; nous parlons cependant de Mistral et Mireille est toujours là qui sourit entre nous deux à cet entretien comique et sentimental. Aujourd'hui je relis avec joie la préface de Manuel Telès qui rappelle le temps des troubadours, celui où le roi Denis, suivant les leçons de nos poètes, se vantait de chanter l'amour à la manière

provençale. — Je crois, dit-il en terminant, qu'il n'y aura pas un Portugais chez qui ce poème n'éveille des souvenirs chers, l'amour de la patrie et des sentiments fraternels.

— *Eu canto uma donzela da Provença*, dit-il aussitôt après: — *Eu canto uma rapariga da Provença* disait R. Gomez se servant d'un terme plus populaire, mais de façon ou d'autre, c'est la caresse d'une langue néolatine, la plus proche peut-être du provençal par ses contractions et ses flexions, qui enveloppe l'héroïne mistralienne.

Me voici un autre jour au cœur de l'Italie, à Parme, pays des violettes; il n'y a pas de violettes; c'est un jour froid de janvier; la ville est sous la neige, j'erre comme je le puis, sans trouver à me réchauffer, à travers les églises, le musée où le Corrège étale en vain pour moi, dans un air glacé, des splendeurs presque décolorées, et voici qu'en passant dans une vieille rue, à la vitrine d'un libraire, je vois, nom magique qui d'un seul coup met du soleil dans mon cœur, *Mirella*, traduzione di Mario Chini, Sòci dòu Félibrige, Milano, Fratelli Trèves editori. La neige semble fondre autour de moi, j'achète le livre et confronte aussitôt au texte l'admirable traduction de Mario Chini qui est bien cette seconde création que doit être une vraie traduction.

Après la traduction, un autre voyage me fait connaître le traducteur.

C'est dans la cité sainte d'Assise, au printemps de 1923; je viens d'y retrouver après de longues années Louis le Cardonnel et d'y rencontrer, pour la première fois, Johannès Joërgensen, et je cause avec eux dans la sacristie du *Sagro-Convento*, à quelques pas de la tombe de Saint François, quand nous voyons entrer, accompagné d'une charmante femme au doux visage rond des femmes ombriennes, un homme jeune et grand à l'air énergique; nous engageons la conversation, il se nomme, Professore Mario Chini.

— C'est vous, lui dis-je, qui avez traduit *Mireille* en vers italiens?

— C'est moi-même, répond-il simplement. Nous n'avons pas besoin d'en dire plus long, nous sommes amis; c'est le samedi saint, *lo dous tèms de Pascor*, comme chantait Bertrand de Born. Pâques, Assise, le Cardonnel, Joërgensen, voilà dans quelle atmosphère suave m'est apparu, parmi l'enchantedement du printemps italien, Mario Chini, traducteur de *Mireille*.

Et quelques années plus tard, je suis à Barcelone. Après une conférence, je dis à l'un de mes aimables auditeurs, professeur à la Faculté de Droit, que je cherche les deux traductions de *Mireille* qu'ont faites les Catalans, Don F. Pelagi Briz et Maria-Antonia Selva; il me conduit chez un libraire, je trouve mes traductions et, quand je veux les payer, je suis devancé par ce généreux Catalan.

C'est en 1861, en effet, que le journal de Barcelone, *la Corona*, publia la première traduction qui fut faite de *Mireille* en Europe, celle que Don F. Pelagi Briz esquissait alors et qu'il poursuivit jusqu'en 1864, la mettant enfin en librairie.

Elle eut du succès puisqu'on en fit deux éditions en trois ans et depuis elle continua à se vendre jusqu'à l'épuisement, si bien qu'en 1914, peu après la mort de Mistral, elle fut réimprimée à bon marché, dans la *Bibliothèque Populaire de l'Avènc*, mais tout récemment l'*Institut d'Estudis Catalans* a édité, de façon luxueuse cette fois, une nouvelle traduction de *Mireille* par Maria-Antonia Selva. Voilà donc en Catalogne deux textes poétiques, deux traductions en vers de *Mireille*, aussi exactes que possible, le dialecte catalan étant proche du provençal, comme on le sait.

A toutes ces traductions que j'ai eu la joie d'acquérir moi-même au pays où elles sont en vente, avec le sentiment exquis de retrouver ainsi *Mireille* sur ma route, il me faut ajouter les traductions en vers allemands de Betty Dorieux, d'August Bertuch qui en est à sa quatrième édition, de Franciska Steinitz, en langue anglaise de C. Grant et de H.

Crichton, en prose espagnole de D. Celestino Barallat y Falguera, en prose danoise d'Oscar V. Andersen, en hongrois de Gabor Andor, en vers polonais d'Adam Mankowsky, en vers suédois de Carl Ruppert Nyblom, et ça et là, des fragments des chants traduits en diverses langues, dont on trouve l'énumération dans la brochure de M. Lefèvre et l'ouvrage de Jules Charles-Roux. Qu'est-ce à dire, sinon que la plupart des peuples civilisés ont trouvé leur bien dans *Mireille*, que la valeur universelle de ce poème, son humanité a été ainsi consacrée par le consentement de tous les peuples.

*Desempièi Arle jusqu'à Vèneço,
Escoutas-me, gènt de Prouvèneço.*

— Ecoutez-moi, gens de Provence — Depuis Arles jusqu'à Vence — ainsi chantait le jeune poète de 1858, mais au delà d'Arles et de Vence, passé le Rhône et passé le Var, passé les frontières de France, au delà des Alpes, des Pyrénées, des Vosges, à travers l'Atlantique, partout son chant a été entendu et partout où nous allons maintenant, elle nous accompagne, cette petite *Mireille* charmante et têtue, au Nord, au Midi, sous la neige et sous le soleil, toujours présente et toujours insaisissable, comme Magali elle-même.

Et pourachever de lui donner cette ubiquité, dès 1863 la musique s'est mêlée de la populariser, de la vulgariser, c'est le cas de le dire et dans les deux sens du mot.

II. — *Mireille* à l'Opéra. — Mistral et Gounod.

Les gens de théâtre avaient, dès le succès de *Mireille*, désiré porter le poème à la scène, sans bien voir combien il était difficile à transposer, pour le public parisien, en œuvre dramatique. Mistral, dès 1860, recevait des propositions dont nous trouvons l'écho dans sa correspondance:

— Je vous le dis à l'oreille, écrivait-il le 1er juillet 1860 à William Bonaparte Wyse, on va mettre *Mireille* en mélodrame.

S'il n'y a pas de contretemps, cela se jouera cet hiver à Paris; ce sera, paraît-il, magnifique; on va mettre une centaine de mille francs en décors, en paysages de Crau et de Camargue; toute la Provence avec ses moeurs, ses coutumes, ses fêtes et ses farandoles défilera sur le boulevard; un des collaborateurs de la future pièce est venu dimanche passé me demander mon autorisation écrite et ma collaboration. Si, je vous le répète, il n'y a pas de contretemps, je serai obligé de passer l'hiver à Paris et vous me ferez l'honneur, en votre qualité de Félibre, de venir assister avec moi aux premières représentations; ce sera singulier, étourdissant pour moi; toutes les actrices costumées en Arlésiennes et le pauvre Félibre de Maillane obligé de leur apprendre à épingle la casaque noire et le diadème arlésien.

Il écrivait de même à Adolphe Dumas, le 22 juillet 1860:

— Voici du nouveau; M. Gaston Rousset d'Apt, chef de bureau au Ministère de la Justice, m'écrivait, il y a quelque temps, pour me demander une entrevue à Avignon et m'indiquer, disait-il, un moyen de vulgariser *Mireille* plus que jamais (*mai que mai*), j'allai au rendez-vous, M. Rousset me dit qu'il s'agissait tout simplement de mettre *Mireille* au théâtre, qu'il était déjà entendu avec des collaborateurs et un directeur, que

nous aurions des décors magnifiques, la Crau, la Camargue, les ruines des Baux, etc..., que c'était, en un mot, un succès fait.

L'un des collaborateurs est, je crois, Henry de la Madelène; l'autre sera un charpenteur en renom, tel que d'Ennery ou autre. On mettrait sur l'affiche *Mireille, mélodrame, tiré du poème provençal de M. Mistral*, par MM...., etc..., 5 actes et 10 tableaux.

On me donnerait le tiers des droits d'auteur et la chose se jouerait cet hiver. L'offre m'a paru trop sérieuse pour hésiter et j'ai donné mon autorisation. Que penserez-vous de tout cela? Je vous prie pourtant de ne pas en parler encore à des personnes qui pourraient l'annoncer dans les journaux. On m'a recommandé le silence.

Le projet d'ailleurs paraît avoir été assez vite abandonné, puisque dans une lettre à William Bonaparte-Wyse écrite le 15 janvier 1861, Mistral lui disait:

— Je n'irai pas cet hiver à Paris et je n'irai pas de longtemps; mon microcosme de Provence me suffit; le mélodrame dont je vous avais parlé ne va pas; c'est tant mieux; celui qui s'en était chargé avait si mal compris mon œuvre qu'il n'a pu exécuter ses forfanteries; cette bougresse que vous nommez circonstance nous fait souvent du bien malgré nous.

En dépit du bel optimisme de Mistral, il est fâcheux, peut-être, que le projet n'ait pas été réalisé, car il aurait empêché l'existence du pauvre opéra-comique que Michel Carré en tira trois ans plus tard, pour Gounod.

On peut voir dans le livre de Jules Charles-Roux comment Gounod composa *Mireille*, on peut y suivre à travers ses lettres et ses carnets l'idée et la genèse de son opéra.

C'est au début de l'année 1863 qu'il en eut l'idée; il la soumit aussitôt à Mistral. Comment celui-ci n'aurait-il pas été flatté du choix que faisait de son œuvre un musicien déjà illustre? Il donna son adhésion au projet avant même de le connaître et quand il connut le plan de Michel Carré, il l'approuva tout de suite et de fait, tel qu'il était exposé dans la lettre que Gounod adressait à Mistral, le 17 février 1863, ce plan n'avait rien que de correct et de satisfaisant; en s'excusant sur les nécessités du théâtre d'avoir supprimé bien des épisodes du poème, Gounod ajoutait du moins:

— Le plus respectueux scrupule et la plus consciencieuse fidélité ont présidé à notre travail; il n'y a dans notre opéra que du Mistral et si nous avons le regret de ne point étaler sous les yeux du public la grappe entière dans toute sa splendeur, du moins pas un grain étranger ne vient-il se mêler à ceux que nous avons cueillis et nous avons tâché que ce fussent les plus dorés.

Et pour montrer sa bonne volonté, il demandait à Mistral de lui communiquer des airs populaires de Provence et surtout les airs de farandole. Mistral lui répondait, le 25 février 1863, une lettre courte et charmante:

— Cher Monsieur, je suis ravi que ma fillette vous ait plu et encore vous ne l'avez vue que dans mes vers; mais venez à Arles, à Avignon, à Saint-Rémy, venez la voir le dimanche quand elle sort des vêpres et devant cette beauté, cette lumière, cette grâce, vous comprendrez combien il est facile et charmant de cueillir par ici des pages poétiques; cela veut dire, Maître, que la Provence et moi vous attendons au mois d'avril prochain. Votre poète, Frédéric a Mistral.

Gounod va suivre ce conseil et, écartant l'idée bizarre qu'il avait eue un instant d'aller se fixer à Némi, aux environs de Rome, pour écrire sa partition, il prend le parti d'aller enfin voir Mistral à Maillane. Le 18 mars, il écrit de Maillane à sa femme:

— Je le tiens enfin, ce beau et bon Mistral tant rêvé, tant cherché et tant désiré, Maillane! Un jour Maillane voudra dire Mistral comme les Charmettes ou Vevey veulent dire Jean-Jacques. J'arrive donc à Maillane. Je salue cette humble petite maison, le berceau de *Mireille*. Nous causons pendant qu'on prépare le déjeuner; nous déjeunons; *Mireille*, comme tu le devines, fait les frais de la conversation. Je trouve dans Mistral tout ce que j'y attendais, le poète dans le berger antique, dans l'homme de la nature, dans l'homme de la campagne et du ciel. Mistral me propose un plan que j'accepte, à savoir: une excursion après déjeuner à Saint-Rémy, avec projet d'y coucher pour aller demain matin dans la montagne visiter le village des Baux, l'un des points principaux de *Mireille* et d'où l'on domine toute la Crau jusqu'à la mer.

Nous partons après le déjeuner, à pied... Nous traversons des montagnes superbes par un temps splendide; chemin faisant, je lis à Mistral tout mon libretto! Il en est ému, il pleure comme un enfant; il est ravi. A quatre heures et demie, nous arrivons à Saint-Rémy... A un quart de lieue de là, des Antiquités romaines, des carrières de pierres, un aspect tellement fantastique, qu'on en ferait un magnifique décor....

Et encore, un peu plus loin:

— Le pays que nous venons de parcourir et où nous venons de coucher est une merveille de sauvagerie, les rochers n'y font qu'un avec les ruines du moyen âge et de la féodalité. J'ai traversé hier le Val d'Enfer et j'ai vu une issue du Trou des Fées, où Mistral parle du séjour de Taven... Du haut des rochers des Baux, on découvre l'immense plaine de la Crau et la Camargue, c'est un panorama encore plus vaste que celui de la campagne de Rome et d'une austérité terrible.

Gounod songe un instant à loger chez Mistral, mais la mère du poète est âgée et pour ne pas la fatiguer, il se fixe à Saint-Rémy, à l'hôtel Ville-Verte, où il vient habiter le lundi 23 mars, guidé par l'organiste de Saint-Rémy, M. Iltis, et sous le nom de M. Pépin, dit Pépin le Bref, parce qu'il parle peu. Il va y rester deux mois, deux mois de paix suave, de travail, de pure contemplation dans l'enivrement du printemps. Quand il quittera Saint-Rémy, son opéra sera à peu près achevé.

Il écrit à sa femme pour lui faire part de ses extases:

— Il y a une demi-heure, dit-il, à trois heures et demie, je quittais l'admirable vallon de Saint-Clerc; je viens d'y passer près de trois heures dans un enchantement de solitude. Pas une créature n'a traversé le vallon pendant ces trois heures. J'y suis resté dans un petit coin de bois de pins jeunes à l'ombre, avec mon poème, au milieu des senteurs de toute espèce, retenant parfois ma respiration, le seul bruit humain que j'entendis, pour mieux entendre, au sein de ce silence de la nature, le concert mystérieux de ces milliers de petits êtres qui peuplent l'air et le sol et dont le bourdonnement ininterrompu tremble à l'oreille, comme l'atmosphère tremble aux yeux par un jour de chaleur.

Il faut lire au carnet intime de Gounod les notations de ses extases musicales sur le plateau des Antiques ou dans ce vallon de Saint-Clerc, il faut y suivre, au jour le jour, l'élaboration de cette partition sincère et pure par laquelle Gounod essayait d'égalier le poème de Mistral. Ce n'est pas tout; il veut aller aux Saintes-Maries; il va s'embarquer en Arles, sur le petit Rhône et, le descendant à travers la Camargue, il chemine ensuite à pied, jusqu'à l'église, le jour même du pèlerinage; son âme de croyant se dilate dans cette pure atmosphère d'Evangile et de miracle: il note sur son carnet: — Après Vêpres. *Magnificat*. Changement d'aspect instantané et saisissant!

La fenêtre de la chapelle supérieure s'ouvre au moment où on entonne le *Magnificat*. Cris de l'assistance: — Vivent les Saintes Maries!

En un instant, l'église ruisselle de lumière, les deux autels du chœur, les trois tribunes, la nef combles de pèlerins, dont chacun tient un petit cierge, brillent d'un éclat soudain; tout le monde se lève; les châsses s'avancent en dehors de la fenêtre et descendant dans l'église, à l'aide de deux grands câbles ornés d'une quantité de dons; c'est à ce moment, et sur la fin du *Magnificat*, que commence l'émouvant spectacle de cette ardente confiance populaire, une pauvre mère élève vers les Saintes son enfant malade et semble comme monter à l'assaut sur la table destinée à supporter pendant vingt-quatre heures les châsses exposées à la vénération des pèlerins. Rien ne peut donner l'idée de ce qui se passe alors autour d'elles; il faut l'avoir vu et entendu. Un père apporte son fils moribond, un fils son vieux père paralytique; on ressent tout ce qu'éprouvent ces pauvres suppliants, on se trouve transporté à la femme de l'Evangile disant: — Si je peux seulement toucher la frange de son vêtement, je serai guérie! Tout cela est absurde... ou sublime; absurde à éplucher, sublime à éprouver!

Il écrit à sa femme dans le même sens:

— Nous avons été ravis de notre excursion, l'église, le site, l'isolement, les curieux documents que le curé de l'endroit a mis à notre disposition et dans lesquels j'ai pu recueillir quelques traits de naïve poésie et d'expressions primitives, tout cela nous a vivement intéressés et touchés.

Ajoute à cela que j'ai eu le bonheur d'entendre la messe et de communier et tu auras le résumé de mes impressions de là-bas... Il m'a été très utile de voir; j'ai visité et en quelque sorte palpé par les pieds cette terrasse de la chapelle supérieure, terrasse du haut de laquelle Mireille expirante plonge ses derniers regards sur cette admirable mer dont l'horizon lui semble le chemin du ciel; il y a dans le mélange de cette situation dramatique et de cet aspect une grandeur légendaire qui émeut profondément, c'est un beau dernier tableau de dernier acte et quand on voit ces deux choses à la fois, je t'assure qu'on n'a plus envie de faire revivre Mireille que parmi les anges.

On voit donc quelle fut la sincérité entière de Gounod composant son opéra et son souci de la documentation exacte; rentré à Saint-Rémy, il y reçoit sa femme et son fils Jean qui viennent le trouver, il achève son travail et, fin mai, salué par des vers de Mistral et de Marius Girard, il quitte la Provence après avoir fait entendre à la fin d'un joyeux dîner, quelques accents de sa partition à ses nouveaux amis, réunis à cette occasion.

Oui, mais il fallait porter l'œuvre sur la scène du Théâtre lyrique où régnait M. Carvalho et plus encore sa femme Mme Miolhan-Carvalho. Celle-ci voulait que son rôle fût, comme elle le disait, *brillant, brillant, brillant*, et Gounod multiplia pour lui plaire les roulades usitées alors.

D'autre part, l'œuvre fut mutilée; bien plus, on demanda plus tard au malheureux Gounod une version où Mireille bien loin de revivre parmi les anges, comme il le disait à sa femme, se trouvait subitement assez bien guérie pour épouser Vincent et c'est malheureusement la version qui est restée actuellement au répertoire de la plupart des théâtres lyriques. Ne jetons pas trop rudement la pierre à Gounod, si son œuvre est inférieure au poème de Mistral, mais accusons-en plutôt son directeur, sa principale artiste et son librettiste.

Avec celui-ci au moins, il est loisible de s'amuser sans remords, c'est lui qui écrit:

— Chantez, chantez, magnanarelles, comme des vertes sauterelles.

C'est lui qui fait dire effrontément à Mireille, qu'en échange du panier que lui a donné Vincent, si elle n'a pu lui donner qu'un remerciement, elle eût voulu lui donner davantage; c'est lui qui fait dire à Taven, conseillant Mireille:

— Va porter ton offrande à l'église des Saintes.

C'est lui qui fait chanter à Vincent: — O Magali, ma bien-aimée, — fuyons tous deux sous la ramée, ou encore: — Je suis le missel que tu portes.

C'est lui qui appelle Véran, — qui sait pourquoi? — Pascoul. C'est lui qui fait chanter à Mireille rebutée par son père: — Si ma pauvre mère était là, elle aurait pitié de mes larmes, alors que cette mère, qu'il supprime ainsi d'un trait de plume, en paysanne avisée qu'elle est, dans le poème mistralien, est la première à tancer rudement sa fille.

C'est lui, qui, dans la nuit noire, fait chanter aux revenants du Rhône que le ciel est bleu; c'est lui qui fait d'André loun un heureux petit berger de romance; c'est lui qui a commis tant de vers si faibles et si niahs qu'ils arrivent à faire percer leur sotte prétention à travers la musique elle-même.

Et ce sont les metteurs en scène des théâtres qui ont imaginé ces invraisemblables costumes provençaux mi-espagnols, ces foulards rouges, ces bottes fauves, ce Maître Ramon à côtelettes, ce lamentable Ambroise, ces farandoleurs à culottes courtes, toute cette défroque de carnaval qui rabaisse ainsi en vulgaire exhibition les scènes les plus nobles du poème. Maître Ramon et Maître Ambroise n'y sont plus les deux grands vieillards qui évoquent les souvenirs glorieux des guerres de la Révolution et de l'Empire, ce sont deux paysans madrés qui se disputent âprement sur une question de mariage et d'intérêt, heureux quand Maître Ramon n'est pas déguisé en un espèce de Tartarin à l'accent marseillais. Ourrias y apparaît comme une sorte de boucher, Vincent comme un freluquet ou un toréador, Mireille, elle-même, comme une fille assez dégourdie qui se complaît en ses fameuses roulades.

Tel quel, cet opéra a été représenté, d'après les évaluations de M. Edmond Lefèvre qui les tenait de Mistral, de 1864 à 1909, douze mille fois environ et à la date où nous sommes, on peut bien ajouter quinze mille fois sans doute.

Il voyait le jour pour la première fois, sur le Théâtre lyrique de Paris, le 19 mars 1864 et dix ans après, il était repris en octobre 1874 à l'Opéra-Comique; à dix ans d'intervalle, Mme Carvalho tenait le rôle de Mireille, tous les autres interprètes ayant changé.

La presse de 1864 était honorable pour l'œuvre de Gounod, cependant, elle était bien loin d'être enthousiaste et certains articles étaient sévères. Il faut entendre Paul de Saint-Victor dans la *Presse* du 28 mars, traiter le livret de *berquinade* et trouver la musique délayée et décolorée.

Le *Figaro* était plus dur encore:

— *Mireille*, disait un rédacteur anonyme, *Mireille*, l'idylle touchante, était vouée par nature aux faiseurs de livrets et aux musiciens de l'école française; il fallait que la jeune vierge provençale subît l'opération tôt ou tard; heureusement qu'elle a eu lieu, car il ne sera plus question de la tentative, mais à la place de Mistral, je n'aurais pas voulu lui donner par ma présence une sorte d'approbation publique. — Mistral pourtant, disait le chroniqueur, doit être excusé, parce qu'il a été amené à Paris par le Monsieur qui conduit Mistral.

Je n'ai pu retrouver le nom de ce personnage encombrant qui semble avoir pris Mistral sous son patronage.

Le 27 mars, le *Figaro* disait encore de façon anonyme:

— *Mireille* n'a pas eu tout le succès qu'on s'était promis, mais rien n'est changé dans la situation des auteurs: M. Gounod n'a pas fait le pas qu'il ne pouvait pas, qu'il ne pourra jamais faire, M. Michel Carré est toujours l'auteur du *Docteur Magnus* et le grand poème de Mistral reste, en dépit de cette profanation d'une minute, un chef-d'œuvre immortel, bien qu'écrit en patois.

Le même jour, dans le *Figaro*, le critique musical, P. Jouvin, disait lui-même:

— Le théâtre auquel il faut des héros en chair et en os et non des mythes et des symboles brutalise tout ce qu'il touche; il a serré entre ses doigts pesants les strophes de Frédéric Mistral, comme un enfant sans pitié saisirait un coléoptère par les deux ailes et c'est ce poème aux ailes brisées qu'il va nous montrer cheminant, se traînant sur la scène avec accompagnement des fines et délicates ritournelles de M. Charles Gounod. Et continuant sur ce ton, le critique constatait l'impuissance de Gounod dans les grandes choses et sa supériorité dans les petites.

En dépit de ces rudes critiques, le monde lettré fêtait Mistral qui restait plusieurs semaines à Paris et vers la fin d'avril plusieurs journalistes se réunissaient à la *Maison d'Or* pour lui offrir un dîner où assistaient Charles Monselet, Lemercier de Neuville, Alcide Dussolier, Etienne Carjat et le jeune Alphonse Daudet qui nouait alors amitié avec Mistral et puisait peut-être dans cette représentation de *Mireille* l'idée première de son *Arlésienne*.

Voilà de quoi absoudre Gounod et plus encore sera-t-on indulgent, si l'on songe qu'à cette date le peintre Hébert rencontrait Mistral et faisait de lui ce fier dessin qui est accroché aujourd'hui au mur du cabinet de travail du grand poète, en sa maison de Maillane et qui représente le jeune poète de *Mireille* et de *Calendal*, (car c'est alors qu'il est en pleine conception de son nouveau poème), héroïque et noble, l'air inspiré, sans ridicule, seule digne effigie de Mistral que nous possédions.

Que pensait Mistral de l'opéra de Gounod? Il semble que son opinion ait quelque peu varié à ce sujet; d'abord il a été sensible au charme de son interprète, à laquelle il a adressé un exquis sonnet que nous pouvons retrouver maintenant dans son recueil des *Iles d'Or*; ensuite il est loin d'avoir désavoué cette œuvre qu'il avait autorisée et plus d'une fois, il a assisté à sa représentation en des circonstances solennelles, soit à Paris, soit en Provence. Cependant, au delà de cette approbation officielle, on peut entendre parfois dans ses lettres le cri de son véritable sentiment. Dès 1865 il écrit le 5 janvier au comte Nicolas de Sémenow, ce Russe opulent et fantaisiste qui était venu, par amour de la Provence habiter aux environs d'Avignon:

— Quoi! vous ignorez que Gounod avait tiré un opéra de *Mireille*, que cet opéra s'était joué vingt-six fois l'hiver passé et que les représentations actuelles ne sont qu'une reprise?

Que voulez-vous, on m'a abîmé, écorché, défiguré, etc... mais en somme, cela ne touche en rien à ma *Mireille* qui se porte toujours comme son père et cela m'a valu de jolis droits d'auteur, ce qui n'est pas à dédaigner, lorsqu'on fait partie de notre brillante civilisation et lorsqu'on ne possède ni filature, ni usine, ni pignon sur la rue Richelieu. Irons-nous blâmer Mistral d'avoir été sensible au profit matériel de son œuvre? Non, certes, c'est un souci bien légitime pour tout homme qui veut vivre indépendant; louons-le plutôt d'avoir si bien senti à quel point l'œuvre de Michel Carré, sinon celle de Gounod, était loin de la sienne. Cependant, à la mort de Gounod, il avait la bonté d'écrire à Mme Gounod:

— Bercés d'un même rêve que j'avais moi essayé de réaliser en idylle, il trouva, lui, les accents délicieusement célestes qui rendent universelle une émotion d'amour naïf. Unis dans le triomphe d'une admiration jumelle, le déchirement, hélas! n'en a été que plus cruel pour moi.

Et en 1913, pour le monument de Gounod élevé à Saint-Rémy, il écrivait, le 7 septembre, ce quatrain:

Mireille un beau matin, chantait,
M. Gounod qui l'écoutait
Y joignit la chanson de son cœur
Et depuis, ils chantent d'accord.

Indulgence amicale, absolution dernière du grand vieillard, qui, au seuil de la tombe, rappelait dans son discours les gloires de Saint-Rémy, sanctuaire et foyer central de l'âme provençale avec le souvenir de Caius Marius autour des Antiques, celui de l'évêque qui baptisa Clovis, de la Cour d'Amour de Romanin où parut Laure, aimée de Pétrarque, celui de Nostradamus, l'astrologue prestigieux, celui de Roumanille, le félibre des jardins, celui enfin, disait-il, du cher et immortel compositeur qui vint s'y inspirer pour son opéra de *Mireille*.

Après de telles paroles, ne soyons pas plus mistraliens que Mistral et loin des scènes théâtrales où son opéra se vulgarise, rendons du moins hommage à la sincérité de Gounod. Saint-Rémy du reste a gardé le souvenir du grand musicien; sur l'hôtel Ville-Verte où il habita, on a placé, en 1913, pour célébrer le cinquantenaire de la composition de l'opéra, une plaque rappelant le séjour de Gounod et, par les soins de M. Mistral Bernard, un haut-relief, un peu trop chargé d'ailleurs, orne l'angle de la demeure où Gounod fit entendre pour la première fois à ses amis assemblés les accents de sa *Mireille*. Ils retentirent encore en 1913 dans le vallon de Saint-Clerc, où se formèrent ses premières harmonies au chant des oiseaux, dans le printemps de Provence, devant Mistral lui-même, qui retrouvait, avec ces harmonies, le souvenir du grand ami disparu.

III. — Mireille et les artistes.

Mireille n'a pas eu beaucoup plus de chance avec ses interprètes plastiques qu'avec son traducteur musical; ce sont assez souvent des artistes secondaires, peintres ou sculpteurs, qui s'y sont intéressés et quand des artistes de premier plan s'en sont occupés, cela n'a pas été avec beaucoup plus de bonheur, si nous mettons à part Eugène Burnand et Antonin Mercié.

Au musée de Montpellier, le peintre Cot de Bédarieux nous montre, en un tableau souvent reproduit, une belle Arlésienne qui sort du cloître de Saint-Trophime au milieu des pauvres gens auxquels elle donne l'aumône; il appelle ce tableau *Mireille* et sans doute a-t-il pris soin de faire poser devant lui une belle Arlésienne de Trinquetaille, Mlle Catherine Deluy devenue depuis, aux Salins-de-Giraud, Mme Claudius Chabrier, mais cette trop belle et trop somptueuse Arlésienne n'a rien de commun avec la petite fille qu'a chantée Mistral.

C'était là d'ailleurs l'avis du poète, quand il écrivait à Mme Jeanne de Flandreysy le 22 juillet 1900:

— Quant aux Mireille, je suis un peu de votre avis; celle surtout de Cot n'a aucun rapport avec la mienne (l'artiste a pris le nom comme réclame, voilà tout), et le 27 octobre 1901:

— Ces artistes, pour éminents qu'ils soient, sont un peu tous les mêmes en fait d'inconscience; selon votre juste expression, ils s'imaginent qu'un type créé par un poète naturel d'un pays peut se trouver *de chic* sous le pinceau ou l'ébauchoir sans enquête spéciale faite dans le pays et chez les naturels du pays même. C'est ainsi que le peintre Cot crut personnalier Mireille dans une femme de trente ans habillée en Arlésienne; pauvre Mireille qui mourut à quinze ans! Mais le nom faisait réclame et l'Etat acheta le tableau pour le Luxembourg.

D'autres artistes se sont exercés d'après le poème, à nous peindre, comme Marius Barthalot et Louis Deschamps, la mort de Mireille, au Musée Longchamp de Marseille, ou Vincent blessé, au Musée Calvet d'Avignon, ou comme Antony Régnier, de Marseille, Vincent et Mireille, Mireille en fuite, Mireille frappée par le soleil. On peut encore citer Pierre Grivolas, Jean Brunet, vieux amis de Mistral, Truphème, Savine, Millefaut, François Carli, Belloc, P. Aubert, Gonzalès, tous sculpteurs honorables. Ce sont là des œuvres distinguées, mais sans caractère bien décisif. Au plafond du théâtre de Nîmes Gabriel Ferrier, au plafond de l'Opéra-Comique de Paris Benjamin Constant ont peint, chacun à leur façon, une Mireille qui rappelle le théâtre plus que la nature et c'est dans le même sens que figure la statue de Mireille au bas du monument de Gounod.

On peut citer encore une statuette de Théodore Rivière, dont Mistral n'était pas non plus très enthousiaste, et une suite assez curieuse de Mme Fournier del Florido représentant les métamorphoses de Magali que l'on peut voir soit au *Museon Arlaten*, soit au musée du vieux Toulon.

Mais c'est encore Eugène Burnand, qui, dans son édition de *Mireille*, parue chez Hachette en 1883, a le mieux interprété le poème selon le goût et l'approbation de Mistral lui-même. Les pourparlers entre Burnand et Mistral ont commencé en décembre 1880; toute une correspondance en fait foi qui montre la prudence et la courtoisie habituelle de Mistral et aussi de quelle façon il s'est préoccupé de documenter Burnand qui était Suisse et dont il pouvait penser tout d'abord qu'il lui serait difficile d'assimiler le paysage ou le type provençal; il fut assez vite rassuré par la vue des premiers dessins et il pouvait écrire à Burnand, le 16 février 1881, qu'il avait été très satisfait:

— J'ai vu avec plaisir, disait-il, que vous avez pris sur les lieux une foule d'excellentes choses, il ne nous reste plus qu'à nous voir, ajoutait-il, pour examiner ensemble les observations que je puis avoir à vous faire sur l'interprétation de tel personnage, l'insertion de tel paysage ou l'opportunité de tel costume. Nous nous entendrons sur tout et ce ne sera pas notre faute, si le monument provençal ne devient pas un arc-de-triomphe.

Burnand rendit donc visite à Mistral, au printemps de 1881 et s'entendit si bien avec lui que, le 25 juillet 1881, Mistral lui écrivait en l'appelant mon cher ami et en lui disant:

— Je suis sûr que vous verserez dans votre illustration toute la jeunesse, toute l'originalité et toute la fleur de votre talent.

Le 2 mars 1882, il manifestait le même enthousiasme:

— Tout cela est beau, très conscientieux, tenant de l'idéal et du réel, faisant voir et faisant rêver. Allez courageusement! Vous voulez des observations de ma part? Je me

trouve toujours assez embarrassé pour cela, n'étant pas dans un milieu artistique militant; je crains de vous troubler sans utilité, car il se peut que je me trompe, mais pour vous faire plaisir, voici mes impressions personnelles. N'en tenez aucun compte; car, je vous le répète, je ne suis pas du métier.

Il ajoutait cependant quelques observations sur des détails de geste ou de costume et il concluait:

— En résumé, allez sans crainte et bravement au but; si votre illustration n'exprime pas absolument cette idéalisation de ma Provence que j'ai essayée, avec mon enthousiasme de poète, elle est quand même une œuvre très personnelle, très sérieuse, très étudiée et surtout très vivante et du meilleur réalisme. Je suis sûr que l'ensemble enchantera le public, c'est par l'ensemble qu'il faut juger une aussi grande entreprise et le public vous récompensera. A la garde de Dieu, en avant et merci à vous!

Enfin, le 25 décembre 1883, Mistral concluait:

— Oui, je suis content, très content de la *Mireille* illustrée par Burnand; l'enveloppe typographique est de toute beauté et l'ensemble de votre œuvre donne une idée exacte du pays que j'ai chanté; votre entente du paysage est ce qui m'enchante le plus, les cyprès, les Alpilles, la Crau, la Camargue, les chevaux, les taureaux, l'église, etc... Votre *Mireille* est empreinte d'une pudeur émue qui charme; Taven est trouvée comme je la sentis, le vieux Ramon se rapproche infiniment du type voulu, Vincent est réussi dans quelques vignettes, le foulage est plein de vie et d'élégance, enfin la plupart des scènes sont interprétées de la façon la plus vraisemblable; l'illustration en un mot est profondément provençale et je ne m'étonne pas du succès, du franc succès d'admiration à Paris comme en Provence. Dans mon invocation, j'avais, d'une voix jeune et sincère, mis mon poème patriarchal aux pieds du Dieu des bergers, aux pieds du Christ, et une protection merveilleuse a accompagné mon humble poème. Il ajoutait cependant quelques observations:

— Vincent ne me satisfait pas tout à fait; il n'a pas la tête sympathique que j'avais rêvée, Maître Ambroise n'est pas le pauvre que j'avais vu; il a, chez vous, l'air d'un mauvais pauvre, d'un révolté de nos couches populaires actuelles; la beauté arlésienne n'est pas assez mise en lumière dans vos groupes, pas assez de belles filles qu'on aurait pu trouver; c'est une déception pour plusieurs.

Dans le poème j'ai tempéré l'horreur de la scène des noyés par quelques apparitions féminines, dont le dessin aurait pu retracer la nudité avec des lignes plus gracieuses; *Mireille*, elle-même, aurait du revêtir plus de juvénilité, mais toutes ces restrictions n'atteignent en rien votre œuvre; vous l'avez conçue et voulue ainsi et votre œuvre n'en est que plus personnelle. Votre foi de chrétien est un peu plus puritaire, mon catholicisme est peut-être un peu païen, affaire de climat, de milieu et de race; en résumé, *Gloria in excelsis Deo*.

Un peu plus tard, le 10 octobre 1884, il écrivait à Burnand:

— Le sculpteur Amy fait en ce moment-ci mon buste pour le Ministère des Beaux-Arts, il a profondément admiré l'illustration de *Mireille*, il ne croit pas qu'il fût possible de mieux exprimer le caractère du pays et des gens; comme Amy est un artiste distingué et qu'il est de Tarascon, son témoignage est précieux.

Quelques années plus tard, le 18 décembre 1890, Mistral disait encore à Burnand:

— Mon cher ami, je reçois la nouvelle édition de votre illustration de *Mireille*, c'est délicieux. Est-ce un effet du renouveau? Est-ce celui du format mignon qui affine les

images et en augmente le lointain et le mirage? Est-ce l'émotion du vieux père qui revoit son enfant un peu perdue de vue?

Je suis charmé de cette remise au jour de votre amoureux travail et quand je dis amoureux, je m'explique, vous avez répandu dans ces claires images, cueillies sous notre ciel religieusement, une mélancolie d'idéaliste qui me fait venir des larmes. Je vous remercie encore bien affectueusement.

Enfin, le 27 septembre 1897, en annonçant à Burnand, la fondation du *Museon Arlaten*, il lui demandait de lui envoyer, si possible, une collection des gravures de l'édition de *Mireille*, pour l'exposer aux murs de son musée et c'est ainsi qu'on peut maintenant les voir, en effet, dans la salle *mistralenco*.

Au reste Eugène Burnand avait eu pour sa première édition la collaboration d'un artiste tout aussi conscientieux, H. Pallandre, de Versailles, qui avait dessiné pour chaque chant un encadrement de page, en aquarelle, où couraient les motifs essentiels, qui peuvent évoquer chacun des chants en son caractère propre. C'était là, une magnifique édition in-4°, tirée à cent exemplaires seulement, au prix de 600 francs l'un; une édition de moindre luxe, privée des encadrements de Pallandre, valait cinquante francs, et en 1890, la librairie Hachette vulgarisait dans le format in-8° les gravures de Burnand au prix de vingt-cinq francs. On n'a jamais mieux présenté *Mireille*, bien que deux tentatives récentes aient eu lieu, celle de Montenard (Fasquelle, édit.) et celle de Jean Droit (Piazza, édit.).

Au reste si les artistes, qui ont essayé d'interpréter Mistral, ont été inférieurs à son œuvre, n'est-ce pas le signe sûr que cette œuvre est inégalable et n'est-ce pas là ce qui explique son immense popularité?

IV. — Mireille et la popularité.

Nul poème en effet n'a eu semblable gloire; comme le disait Mistral à Adolphe Dumas, au début de son sixième chant, elle a fui loin de son mas. Dans le domaine de l'esprit, son histoire est celle même du poème où elle est célébrée, mais ce n'est pas seulement à travers Paris et la Provence qu'elle s'en est allée ainsi, c'est chez tous les peuples, nous l'avons vu, comme un symbole vivant de l'âme provençale, comme une créature plus vraie que les créatures de chair. Ainsi elle est devenue la patronne de plus d'une jeune beauté provençale ou étrangère.

La première qui fut nommée ainsi fut la fille d'un ami de Mistral, le poète de Nîmes, Louis Roumieux; lorsqu'il présenta ce nom au curé pour le baptême, celui-ci s'étonna, se scandalisa; Mireille ne figurait sur aucun calendrier! Mais Mistral réussit à persuader au bon curé que Mireille était la forme provençale de l'hébreu *Myriem*, c'est-à-dire du nom même de la Vierge Marie. Une autre difficulté se présentait; les noms de baptême doivent figurer sur les registres de la paroisse sous leur forme latine. Comment allait-on traduire Mireille?

On aurait dû, évidemment, de façon logique, si on admettait l'explication de Mistral, traduire le mot par *Maria*, mais par une sorte de compromis, puisqu'on n'était pas bien sûr tout de même que ce fût le nom de la Vierge, on se décida pour *Miracula*, ce qui est une coïncidence tout de même un peu miraculeuse, on en conviendra. Cette Mireille Roumieux était la sœur d'Anaïs qui fut aimée par Paul Arène et qui, ne l'aimant nullement, fit écrire au poète désespéré de poignantes strophes provençales. Depuis, combien de jeunes filles se sont appelées Mireille! Si l'on réunissait, pour un pèlerinage

à Maillane, toutes celles qui portent ce nom, ce serait un long ruban multicolore et chantant qui s'en irait sur les routes. Ce nom est devenu aussi normal que tout autre nom du calendrier et c'est un fait nouveau qu'un nom littéraire ait passé dans l'usage traditionnel, car seuls jusqu'alors les Homais nommaient leurs filles Athalie ou des romantiques exaltés la baptisaient Elvire; encore est-il qu'Elvire était un nom espagnol d'usage courant. D'ordinaire, c'est la vie qui impose des noms aux poètes; ici, c'est le poète qui l'a imposé à la vie et cela est bien le signe miraculeux qu'il a refait à la Provence une sorte d'état civil, qu'il lui a rendu un titre de noblesse qu'elle avait perdu depuis longtemps.

Or, comme il arrive toujours au succès, il a dépassé la juste limite; appeler Mireille une jeune Provençale ou toute jeune fille, rien qui soit plus satisfaisant pour l'esprit; donner ce nom à une barque joliment voilée, blanche sur les flots bleus de la Méditerranée, soit encore; à une villa, à un mas qu'abritent des pins, des micocouliers, à une rue de ville méridionale, Hyères, Avignon, Marseille ou toute autre, rien de plus légitime; mais appeler de la sorte une jument, une motocyclette, un sorbet, un bar, une source thermale, une plume, des bonbons, une eau de teinture, un savon, un cirage, des noisettes, un quinquina, une huile, un saucisson enfin, voilà qui est manquer de tact. Je sais bien que le fabricant du saucisson de ce nom prend soin de mettre sur tous les murs des affiches où une jolie Arlésienne découpe des tranches du saucisson ainsi baptisé, mais utiliser la poésie à recommander la charcuterie, voilà tout de même qui est le signe de cette terrible popularité que Victor Hugo appelait la gloire en gros sous. Mistral l'a tolérée sans la provoquer; il sentait qu'elle était nécessaire à sa propagande provençale, il s'en servait sans y être asservi. Je me trouvais un jour dans son cabinet de travail quand le courrier arriva et parmi les lettres qu'il décachetait devant moi, l'une d'elles lui annonçait l'envoi d'un cirage Mireille. — Que voulès? Es la glòri, me dit-il d'un ton mi-résigné, mi-satisfait.

Au reste à côté de la popularité de Mireille il pouvait noter, avec la même satisfaction et la même résignation, celle de Magali, qui sans être aussi grande, est encore bien considérable.

M. Lefèvre en a indiqué les mêmes signes, aussi caractéristiques: Magali est devenu aussi un nom de jeune fille, de villa, de barque, de rue, de motocyclette; toutefois l'alimentation et la charcuterie ne semblent pas y avoir touché encore, mais il est une bonne partie du public qui ne connaît de Mireille que la chanson de Magali, celle de Gounod surtout et quelquefois aussi celle de Mistral. Cela est fâcheux certes, mais somme toute assez naturel, puisque Mistral s'est emparé là d'un thème poétique qui a joui d'une popularité immense en toute l'Europe du Midi; il a emprunté sa chanson à la tradition provençale où il l'a trouvée telle qu'on peut encore la lire dans le livre des *Chants Populaires de la Provence* que nous devons à M. Damase-Arbaud. Là, Magali s'appelle *Margarido*, ce qui est le même nom, Magali étant une déformation courante du prénom de *Margarido*, *Marguerite* en français, et Mistral a dit à M. Chassary que ce nom, il l'avait entendu prononcer, pour la première fois, par une femme qui disait à sa fillette: — *Magali, vai vira li fedo*. Magali, va faire tourner les brebis.

Dans plus d'une province du Midi, on retrouve avec des variantes cette même chanson qui nous montre l'amoureuse échappant à l'amoureux qui la poursuit, par toutes sortes de transformations: dans ses *Chansons populaires des Pyrénées*, M. Jean Poueigh nous en donne deux exemples, l'un en français et l'autre en béarnais.

A Couserans, on chante en français des métamorphoses qui sont à peu près celles de Magali, le poisson précisé en carpe, le gibier précisé en biche, la rose, la nonne, la

morte, tandis que l'amoureux se transforme en pêcheur, en chasseur, en jardinier, en nuage, en prêtre et finit par se faire Saint Pierre, pour ouvrir la porte du paradis à celle qu'il aime.

A Foix, on chante en dialecte; l'amoureuse se fait l'anguille, le lièvre, la lune, l'herbe, le chêne, la rose, la nonne, la morte tandis que l'amoureux devient le pêcheur, le chasseur, le nuage, le faucheur, le bûcheron, le jardinier, le prêtre, mais détail affreux, finalement, le ver du tombeau, pour avoir, en la rongeant éternellement, celle qu'il aime.

En Italie, on trouve un premier exemple de cette chanson dans le *Contrasto* de Cielo d'Alcamo; on en trouve une version sicilienne qu'a remise au jour M. E. Portal et dont la conclusion est ardente et brutale comme la race sicilienne:

— *Andiamo al letto!* dit l'amoureuse enfin convaincue.

Vaqui moun aneloun de vèire pèr souvenènço, o bèu jouvènt, dit Magali à son calignaire.

Voici mon anneau de verre pour souvenance,
O beau jeune homme.

On voit la différence du ton sicilien avec la gentillesse et la discrétion provençale.

V. — Mireille et la gloire.

Les inconvénients de la popularité mis à part, Mistral a senti que sa Mireille était vraiment aussi vivante que si elle avait vécu. C'est pourquoi il a désiré dresser sa statue sur la plage des Saintes-Marie-de-la-Mer et l'offrir en *ex-voto* de reconnaissance aux Saintes, pour l'avoir si bien inspiré.

Mais auparavant il devait supporter une épreuve, qui semblait plus pénible à sa modestie. Pour fêter le cinquantenaire de *Mireille*, les admirateurs de Mistral, guidés par M. Jules Charles-Roux, animés par Mme Jeanne de Flandreysy, avaient décidé d'élever sur une place d'Arles la statue non pas de Mireille, comme il eût été peut-être plus normal, mais de Mistral lui-même, afin qu'il reçût de son vivant cet hommage, sans précédent depuis les temps du rhéteur arlésien Favorin, de voir s'élever sa propre statue sous ses yeux. Cette avance sur l'immortalité n'était pas sans effaroucher sa modestie chrétienne et sa superstition populaire.

Quand on parla de mettre sa statue dans un jardin et de couper un arbre pour faire un emplacement commode, il s'y opposa vivement: — Gardez-vous en bien, dit-il, cela porterait malheur à la statue!

Enfin, il accepta de figurer sur la place du Forum, cette place des Hommes où tous ceux de sa race étaient venus de leur village causer de leurs affaires aux jours de fête ou de marché, mais il disait à divers correspondants son angoisse devant la cérémonie qui s'apprêtait.

Il disait à J. Rozès de Brousse le 27 septembre 1908:

— Une tête empanachée n'est pas petit embarras, comme a dit La Fontaine, et figurez-vous, mon bon, lorsqu'il faut porter sur la nuque une statue de bronze avec son piédestal, mais, bref, il faut que tout se paie!

Il parlait à Jean Ajalbert, le 24 janvier 1909, de la cérémonie qui se préparait, comme de la plus effroyable tuile qui pût lui tomber sur la tête et le 12 mai 1909, à la veille même de l'inauguration de la statue, il disait à Marc Varenne:

— Et nous voici bientôt à ces terribles fêtes d'Arles! Quelle épreuve pour le vieux timide que je suis!

C'était en effet à la fin du mois de mai que, redoutant les jours froids de février, anniversaire exact de la naissance du poème, on avait renvoyé la cérémonie, en fixant la Sainte-Estelle annuelle au lendemain même de la fête d'Arles, au village de Saint-Gilles, de l'autre côté du Rhône. Ainsi, c'était pour la Pentecôte qu'on célébrait la naissance de cette Mireille, qui avait cinquante ans en 1909, noces d'or avec la gloire du poète qui allait atteindre, au mois de septembre, ses 79 ans.

Jour de la Pentecôte! Fêtes de l'Esprit! ce jour-là sur Arles planent des ailes lumineuses de colombes, tandis que les cloches de Saint-Trophime, de la Major, de Saint-Julien, de Trinquetaille appellent de toutes parts, le peuple de Provence à célébrer la naissance du plus grand poème catholique qu'ait porté le sol de la Gaule Romaine.

Mistral avait voulu faire coïncider cette fête avec l'inauguration solennelle de son cher *Museon Arlaten* que, depuis 1896, il organisait avec un soin pieux et qu'il avait enfin, au prix de mille difficultés et en lui consacrant l'argent du prix Nobel, obtenu en 1905 d'installer dans l'hôtel de Laval. Une belle assistance s'y pressait, toute une élite représentant les pays amis, Roumanie, Portugal, Grèce, Etats-Unis, Suède, Principauté de Monaco, le comte Melchior de Vogüé, représentant l'Académie Française, Paul Meyer l'école des Chartes, Georges Lecomte la Société des Gens de Lettres, le Dr Bucher l'Alsace, des poétesses, la comtesse de Noailles, Madame Jeanne de Flandreysy, Madame Alfred de Ferry, Madame Roumanille, Madame Boissière, le capoulié du Félibrige, Pierre Devoluy, le futur capoulié, Marius Jouveau et les jeunes espoirs de la littérature méridionale, Frédéric Charpin, Armand Praviel et puis des hommes politiques avec, à leur tête, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz, la reine du Félibrige, Mlle de Chevigné, devenue depuis Mme Francis de Croisset.

Quelle splendeur, le soir, au bal Mireille où ressuscitaient tous les costumes d'Arles et de tous les villages du terroir portés de la façon la plus gracieuse par des jeunes filles et des jeunes femmes dont quelques-unes s'appelaient Mireille!

Elles venaient le lendemain apporter au poète, avec un bouquet de fleurs, l'hommage de la jeunesse provençale. Une Marseillaise disait au poète:

— Dans notre ville fleurissent toujours de nouvelles Mireille... Chaque fois qu'un petit enfant naît et que les parents sont heureux de l'arrivée d'une fille et qu'ils veulent lui donner un prénom qui lui portera bonheur, vite, vite, ils la baptisent de celui de Mireille dans lequel, ainsi que tu le sais, Maître, chante toute la Provence...

— Nos voix, poète amical, sont très faibles au milieu de tant de joie, d'enthousiasme, d'allégresse et d'admiration universelle, mais nous sommes sûres qu'elles iront jusqu'au tréfonds de ton cœur toujours jeune et qu'elles y revivifieront l'étincelle qui jaillit de ton âme, lorsque tu fis l'œuvre immortelle dont nous sommes fières de porter le nom. Reçois, Maître, ces fleurs dont la beauté hélas! comme la nôtre passera, mais toute notre vie nous nous rappellerons l'heureux jour où nous serons venues te les offrir, Maître et sublime poète, nous souhaitons bien chaleureusement que tu vives encore une longue série d'années et qu'avec nous autres aujourd'hui, pour te glorifier, toutes les Mireille crient: Vive Parrain, vive Mistral!

Après ce gracieux hommage, les discours officiels commencèrent: ce fut d'abord Jules Charles-Roux, au nom du Comité qu'il présidait, qui offrit le monument à la ville d'Arles:

— Nous vous avons, disait-il à Mistral, élevé une statue de votre vivant, parce que, désireux toujours d'associer la Provence à ce qui vous arrive de flatteur et d'heureux, vous avez fait un geste admirable de désintéressement en consacrant votre prix Nobel au transfert du *Museon Arlaten* dans le palais de Laval-Castellane, parce que, dans le *Trésor du Félibrige*, auquel vous avez consacré vingt ans de votre carrière de poète, vous avez fait voir que notre langue est bien une langue et que vous y avez enfermé les articles de loi qui la régissent, parce que de la Provence vous avez résisté au mirage de la capitale, parce que vous avez voulu passer votre belle vie tout entière au milieu des travailleurs de la terre, parce que vous avez fait naître toutes vos œuvres sous notre ardent soleil et les rafales du mistral dans le mas de Maillane, foyer de poésie biblique et idyllique à côté de votre douce et charmante femme, modèle de grâce, de bonté et d'amour conjugal.

C'était ensuite M. Granaud, maire d'Arles, qui précisait la valeur arlésienne du poème et du poète de *Mireille*:

— C'est ce peuple de paysans, disait-il, d'artisans, qui reconnaît en lui un des siens, le plus grand de tous, qui de son vivant célèbre son apothéose, heureux que l'occasion lui en ait été fournie par ceux qui, mieux que lui, peuvent mesurer les splendeurs artistiques et littéraires de son œuvre.

C'était sur cette place du Forum, cette place des Hommes que devait s'élever ce monument. N'est-ce pas ici que se tiennent encore les réunions des gens de mas, que se rencontrent dans de véritables assises du travail les braves travailleurs des champs de toute catégorie, depuis le propriétaire jusqu'au plus humble des bourgadiers? C'est sous la protection de leur respect, l'égide de leur reconnaissance pour le Maître qui ennoblit leur personne et leur tâche que nous avons entendu placer cette magistrale image de bronze.

M. Henri Michel, député d'Arles, évoquant ensuite la belle phrase par laquelle Lamartine saluait dans l'œuvre de Mistral une sorte d'île flottante qui se serait détachée de son groupe ionien pour venir s'annexer à la Provence s'écrivait:

— Certes, nous aimons ces comparaisons pour ce qu'il y a en elles de grand, je dirai même qu'elles ne nous étonnent pas, nous, dont la race évoqua les dieux phocéens et dont les ancêtres ont connu l'âpreté de Marius. Mais non, les Iles d'Or de votre poésie ne se sont pas détachées, flottantes Delos, de l'archipel ionien, elles ont surgi des riches alluvions du Rhône et l'air qu'on y respire a passé sur le romarin des Alpilles, sur le thym de Saint-Michel-de-Frigolet et sur les tamaris de la Camargue... Le peuple provençal, qui ne se trompe pas dans la saine appréciation des choses, même et surtout lorsque leur beauté est faite de simplicité, en cela descendant direct du peuple attique, a bien compris que vous étiez un des siens.

Le vicomte Melchior de Vogué apportait ensuite à Mireille le salut de l'Académie Française: — Ah! Mireille, s'écrivait-il, qui dira ce qu'elle a été pour les hommes de ma génération? J'étais encore un petit garçonnet quand un jour, au pied du rocher des Angles, devant Avignon, je me trouvais chez mon maître Armand de Pontmartin qui me dit en me montrant *Mireille*:

— Voilà un chef-d'œuvre dans la langue du pays. Je commençai d'apprendre par cœur tous les vers de *Mireille*, tous ces vers de Magali, qui, depuis, n'ont pas cessé de chanter dans ma mémoire et à mesure que nous grandissions, Mireille grandissait avec nous; elle devenait plus dame, on lui mettait de plus belles robes; les poètes, les peintres, les artistes s'emparaient d'elle et Gounod attachait à ses épaules les ailes d'or de ses strophes musicales et nous, qui étions un peu jaloux, nous trouvions qu'on déguisait beaucoup notre petite sœur de Camargue, celle que nous avions chargée d'abord de tous les rêves de l'adolescence, et pourtant Mireille nous suivait; nous allions nous autres dans notre déclin, elle restait jeune; comme les créatures de rêve, elle aura toujours vingt ans.

Il eût été plus exact de dire quinze ans ou à la rigueur seize ans.

Au nom de la Société des Gens de Lettres, Georges Lecomte traçait ensuite de la vie et de l'œuvre de Mistral un portrait solide et délicat:

— C'est avec orgueil, disait-il, que la littérature française revendique comme sienne cette œuvre calme et forte, écrite en un robuste et nerveux parler de France, si expressif, si joliment et mélodieusement évocateur, où se retrouvent avec tant de grandeur et de charme, les paysages, les habitudes, l'esprit et les travaux d'une des provinces françaises les plus séduisantes et les plus caractérisées. Il saluait en Mistral le plus grand poète français de l'époque.

C'était ensuite l'âme du Félibrige qui s'exprimait par la voix de son capoulié Pierre Devoluy:

— Que les poètes étrangers, disait-il, crient donc aujourd'hui leur admiration en saluant *Mireille*. Que les écrivains les plus en renom nous disent toutes les raisons de cette admiration, nous, Félibres, nous restons muets: car en pensant à Mireille, l'eau du cœur nous monte aux paupières; en pensant à Mireille, nous pleurons, oui, nous pleurons, je le dis encore, nous versons des larmes de haute joie et d'enthousiasme, car c'est dans *Mireille*, dans cette Bible du Midi, qu'au sortir de l'enfance encore endormis par les formules et rengaines de l'école, nous avons découvert en un ravissement surhumain, les titres de noblesse de notre langue, les secrets de sa vie et de son génie fier, c'est dans *Mireille*, de Périgueux jusqu'à Nice, que nous avons reconnu, le cœur battant d'allégresse, la langue mère de notre sol, celle qui gazouillait sur nos berceaux, celle que parlaient fièrement nos pères et que les siècles n'ont pas tuée.

— Analyser *Mireille*, et comment le pourrions-nous faire? *Mireille* est un miracle à nos yeux; pour qui connaît le destin misérable de la langue d'oc est-il possible d'imaginer, même en invoquant la puissance du génie, que cette langue déchue et méprisée ait pu engendrer du premier coup le chef-d'œuvre complet? Oui, c'est bien là pour nous un miracle et laisse-nous y voir, Maître, la mystérieuse influence de l'Etoile; laisse-nous y pressentir la force inconnue du Destin, ce que les croyants nomment le doigt de Dieu; laisse-nous tirer de ce profond miracle les hautes espérances et l'énergie des forts et que nos coupes en débordent.

La parole était ensuite aux poètes: Mme Jeanne de Flandreysy évoquait en Mistral le grand poète rhodanien:

Du côté de l'*empire* autant que du *royaume*,
Avec ses souvenirs, le Rhône t'appartient,
Et, bien mieux que n'eût pu le glaive d'un Guillaume,
Par tes vers, ô Mistral, tu sus le faire tien.

La comtesse Mathieu de Noailles disait:

O Mistral, la Mireille antique,
Chloé qui dansait dans le thym,
Suspend sa flûte bucolique
Aux verts lauriers de ton jardin.

Elle s'approche et te contemple
Et dans le vent rapide et pur
C'est toi, la colonne du temple,
C'est toi l'olivier sur l'azur!

Tu étincelles dans l'espace
Par tes airs de pâtre et de roi;
Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi...

Enfin, c'était la voix du peuple même que faisait entendre le bon Charloun Rieu, le poète populaire du Paradou:

*Tant que li flot d'arur dóu Rose tourmentau
Davalaran, fougous, devers la Mieterrano,
Nautre li troubadour souto aquèu pedestau,
Vendren pèr ié canta lou mèstre de Maiano...*

Tant que les flots d'azur du Rhône torrentueux
Descendront pressés jusqu'à la Méditerranée,
Nous, les troubadours, sous ce piedestal,
Nous viendrons pour y chanter le maître de Maillane.

Et pour conclure, au nom du Gouvernement de la République, le sous-secrétaire d'Etat, M. Dujardin-Beaumetz terminait ainsi son discours: — Du haut de vos remparts, par-delà les immenses coulées de soleil étreignant la plaine, on voit la ligne bleue de la mer où se baignaient jadis les nymphes marines, suivantes d'Aphrodite. Aujourd'hui encore sur cette place, où nous glorifions un poète, dans le rayonnement d'une atmosphère faite de lumière et d'ombre colorée, se détachent au milieu du scintillement diamanté des poussières d'or, belles comme des figures grecques nimbées d'idéal, les filles d'Arles, sœurs de Mireille.

Tous ces discours terminés, alors que M. Jules Charles-Roux venait de nouer au cou de Mistral la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, on attendait que le poète prît la parole. Il la prit en effet et simplement:

— Pour vous remercier de toutes les belles choses qui viennent d'être dites, je ne peux pas mieux faire que de vous réciter l'invocation de *Mirèio*. Une fois de plus, il avait su, comme toujours trouver le mot et l'attitude la plus simple que personne n'attendait et qui couronnait cette magnifique cérémonie.

Mais voir sa statue et réciter devant elle, à 78 ans, la divine invocation qu'il avait écrite à 27 ans, cela ne suffisait pas à contenter le cœur de Mistral; c'était la statue de Mireille

qu'il voulait voir éléver sous le ciel natal, évocation de la Provence, *ex-voto* de reconnaissance aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Pour cet *ex-voto*, il avait fait choix de l'œuvre d'Antonin Mercié, le grand sculpteur toulousain. — *Avignon! Toulouse!* criaient jadis les héros de l'indépendance méridionale et ce souvenir n'était certes pas pour déplaire à Mistral. Antonin Mercié avait représenté Mireille au moment où, courant aux Saintes-Maries, elle est frappée par les traits du soleil. Mistral lui écrivait le 23 octobre 1913:

— Merci au grand statuaire pour le nouveau chef-d'œuvre que lui doivent la France, la Provence et Mistral.

Mireille, l'héroïne du poème, est bien l'apparition de l'idéal du poète en sa beauté classique, sa réalité de vie, sa pureté d'amour.

Le 7 novembre 1913, apprenant que Mercié se trouvait aux Saintes-Maries-de-la-Mer, il lui donne des indications sur l'emplacement qu'il souhaite pour la statue:

— Etant donné l'attitude de votre délicieuse Mireille, il me semble qu'elle devrait être placée sur piédestal devant une des portes de l'église, car la statue dans son élan semble prête à y entrer; examinez la chose et puis votre choix fait, parlez-en au curé et au maire que j'irai voir après votre réponse. Je désirerais que l'inauguration soit faite cet été 1914, le jour de la fête des Saintes-Maries; cette statue représentera non seulement Mireille, mais la foi de tous les pèlerins qui font comme elle le voyage des Saintes-Maries.

Quelques jours après, le 12 novembre 1913, il confirmait son désir, mais il ajoutait:

— Je reçois ce matin une lettre de la localité des Saintes Maries qui m'apprend que les autorités du pays ont eu la même idée que moi; seulement on m'y parle d'un Comité à constituer dans ce but, mais comme je veux moi-même offrir ce monument en *ex-voto* aux patronnes de la Provence, je décline absolument l'intercession d'un Comité ou de n'importe qui dans cette affaire que je veux garder personnelle au poète lui-même. Ainsi, il est bien entendu que je veux me charger de tous les frais, soit ceux de l'œuvre d'art, soit ceux de sa fonte, soit ceux du piédestal.

Vous voudrez bien, cher Maître, me dire le prix que coûtera le monument et personne autre n'aura à intervenir dans l'affaire; un mot de réponse, je vous prie et nous pourrons nous occuper au plus tôt de la réalisation de mon vœu.

Hélas! avant que Mistral ait pu réaliser sa touchante et généreuse pensée, la mort l'avait couché au cimetière de Maillane et c'est Mme Mistral qui, au mois de septembre 1920, la grande guerre terminée, pouvait mettre à exécution le projet du poète.

Magnifique journée dont nous garderons toujours le souvenir ému. Ce fut le 26 septembre 1920; autobus, autos légères, petit train de Trinquetaille se précipitaient sous le soleil de l'arrière-saison, à travers la Camargue déjà colorée des teintes de l'automne, vers le vieux sanctuaire doré, vers la plage bleue et blanche.

A la tête de la fière *Nacioun Gardiano*, Folcò de Baroncelli, *lou marqués*, Jean Grand, le capitaine de la *Nacioun*, attendaient Mme Mistral et Marie du Poète. Dans l'église des Saintes aussi animée qu'aux jours des grands pèlerinages, le chanoine Pépin, natif de Maillane, apportait à l'apothéose de Mireille l'approbation officielle de l'Eglise catholique; il louait dans le poème de Mistral l'inspiration religieuse, la foi profonde qui, de toutes parts, en fait chanter les strophes, il citait l'invocation au Christ, le pèlerinage mystique et la prière de Mireille, les divines paroles des Saintes Maries lui donnant le sens de la vie immortelle, lui contant l'histoire de l'Evangile en Provence; il citait, à côté de *Mireille* les *Psaumes de la pénitence*, la *Communion des Saints* qui sont

dans les *Iles d'Or*, la traduction de la *Genèse*, l'*Ode à l'Immaculée-Conception*, qui couronne les *Olivades* et toute la vie du poète; il rappelait l'étonnante coïncidence de la naissance de Mistral le 8 septembre, de sa mort le 25 mars. Ainsi Mireille, comme l'avait indiqué Mistral en son dernier chant, Mireille, vierge et martyre recevait l'investiture même de l'Eglise.

Le bon abbé Monier de 1859 aurait été bien étonné s'il avait pu entendre un tel panégyrique.

Autour du monument, tout l'état-major félibréen, capouliés en tête, toute une foule fervente et de nombreux discours, Mireille ne périra pas, Mireille est un symbole, s'écriait le capoulié Fallen, Mireille est la Provence, Mireille est la beauté, la jeunesse, la vertu, l'amour, Mireille est la langue provençale, l'âme de la Provence.

— Mireille est *l'ex-voto* de la foi de Mistral, s'écrivait Folco de Baroncelli, de sa foi catholique, traditionnelle, douce veilleuse allumée dans son petit cœur d'enfant par la main de sa mère Adélaïde devant le monde merveilleux des livres saints, des héroïsmes mystiques, des légendes délicieuses, des somptueuses réalisations éternelles.

C'est *l'ex-voto* de sa foi provençale apporté par lui-même au nom de la Comtesse que cette foi a réveillée, au nom de la nation méridionale que cette foi, des Alpes aux Pyrénées, a ressuscitée, au nom de la langue d'oc que cette foi a haussée de nouveau au premier rang des langues. *Mireille*, fille pure, vierge féconde, pour nous, Provençaux, tu n'es pas seulement l'héroïne immortelle d'un poème homérique, tu es le symbole des reconquêtes, l'étincelle qui a allumé le flambeau.

Mireille est *l'ex-voto* des félibres morts pour la France, s'écrivait Frédéric Mistral, le petit neveu du grand poète, de ces félibres qui partirent à l'assaut au chant de *la coupe* et qui sont morts en portant comme elle la main à leur front que frappaient non plus les rayons du soleil, mais les traits de la mitraille ennemie.

Après ces beaux discours, Marius Jouveau, Joseph d'Arbaud venaient apporter en belles strophes leur tribut poétique et les gardians déposaient une couronne au pied de la statue, tandis qu'une fille des Saintes récitait ces simples vers:

O Mireille, ô notre sœur de Crau,
Œuvre d'amour du plus maître des maîtres,
Nous te saluons dans le bronze immortel,
Nous saluons ta gloire en grand arroi.
Belle, voici la couronne de fleurs
Que les gardians dans l'immense plaine
Sont allés cueillir aujourd'hui pour ton honneur
Avec le salut d'une fille de gardian.

O Mirèio, o nosto sorre de Crau,
Prefa d'amour dóu mestre subre-mestre,
Te saludan dins lou bronze inmourtau,
E saludan toun trelus à grand dèstre.
Bello, vaqui la courouno de flour
Que li gardian dedins l'inmènso plano
Soun ana vuei culi pèr toun ounour
'Mé lou salut d'uno fiho gardiano.

VI. — Mireille et l'avenir.

Ainsi cinq générations ont passé devant le chef-d'œuvre et cinq générations l'ont salué de leur respect: œuvre littéraire d'abord, elle est maintenant une œuvre nationale, non pas seulement le miroir d'un pays et d'une race, mais la flamme elle-même qui l'embrase d'un nouvel enthousiasme, le souffle qui la fait chanter, l'aliment de son courage et de sa foi.

Je cherche vainement dans la poésie française une création qui porte en elle cette puissance de vie, de transformation et de virtualité, cette abondance de possibilités et de suggestions. Quel que soit le génie de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Vigny, ni Jocelyn, ni Rolla, ni Olympio, ni Stello, ni Hernani, ni Ruy Blas ne peuvent être mis en parallèle; dans la poésie du XVII^e siècle, sans doute Andromaque, Iphigénie, Phèdre, le Cid ou Polyeucte sont devenus pour nous des créatures vivantes, mais elles supposent une civilisation et souvent des œuvres littéraires antérieures, toute une histoire, toute une mythologie déjà chargée de légendes; même chez les Grecs, des personnages tels qu'Iphigénie, Electre, Antigone sortent d'une légende, de toute une tradition antérieure au poème; il nous faut donc remonter à Homère, et Mistral avait bien vu dès son invocation, quel était son prédecesseur véritable, et Lamartine l'avait bien vu après lui, pour trouver des créatures d'un ordre semblable: une Nausicaa, une Andromaque. Comme Homère, Mistral a tiré de son propre cœur une créature symbolique et cependant vraie qui, détachée de son œuvre, vit maintenant de sa vie propre, si bien que le poème perdu et le nom du poète oublié, Mireille vivrait encore, Mireille ferait partie de la patrie provençale, bien plus sûrement qu'aucune des femmes qui ont vécu en Provence. C'est là ce que voyait bien M. Camille Jullian quand il remarquait que le nom de Mireille était en train de devenir plus populaire que le nom même de Mistral et qu'il arriverait de ce poème, comme de la *Chanson de Roland*, c'est qu'on pourrait croire un jour qu'il était sorti de la traduction populaire plus encore que du génie individuel d'un poète.

Oui, nous pourrions imaginer que, si notre civilisation était détruite par quelque cataclysme, si, toutes les histoires littéraires perdues, le souvenir du Félibrige ne subsistait plus que par tradition orale, et si l'on retrouvait dans quelque édition de luxe, dont le papier aurait résisté, ce poème de *Mireille*, des érudits se livreraient à son sujet à des discussions semblables à celles qui ont mis en doute l'existence d'Homère:

— Mistral n'a jamais existé, dirait aussitôt toute une école de commentateurs. Qui ne sait que ce nom était celui du grand vent de la Provence et qu'il a donc été choisi comme un symbole du souffle poétique rénovateur de l'âme provençale? A ce nom de Mistral on a adjoint le prénom de Frédéric, en souvenir des empereurs d'Allemagne qui ont eu au moyen âge la Provence sous leur hégémonie. On a donc imaginé un poète qui aurait écrit ce poème de *Mireille*, lequel n'est en réalité qu'une compilation de chants populaires, comme en témoigne encore la chanson de Magali qui n'est autre chose que la chanson des *transformations* ou des *métamorphoses*, connue dans tout le folklore méditerranéen.

A ces considérations une autre école ajouterait aussitôt celle-ci:

— *Mireille* est inspirée directement du pèlerinage des Saintes Maries; c'est une sorte de vie de sainte telle qu'on en vendait par milliers dans les campagnes de Provence; c'est une œuvre composée pour attirer les pèlerins au célèbre sanctuaire de la Camargue, il est probable que le curé des Saintes-Maries a dû l'inspirer et peut-être même la

subventionner. Aussi bien, le nom de Roumanille, éditeur du poème, est-il très suspect, il comporte évidemment une allusion à Rome, *Roumo* en provençal, à la religion romaine.

Ajoutez que le nom de Félibre viendrait, d'après certains témoignages, d'un cantique de Saint Anselme et qu'un de ces Félibres s'appelait Anselme Mathieu, ce qui est également très suspect. On raconte aussi qu'un autre Félibre appelé Théodore Aubanel était imprimeur du Pape en Avignon; *Théodore, présent de Dieu*, ce nom est également symbolique, et de plus imprimeur du Pape! Vous voyez comment le Félibrige d'abord et le poème de *Mireille* ensuite sont sortis tout entiers d'une propagande du clergé de Provence en faveur des traditions apostoliques et pour rendre à ce pèlerinage des Saintes Maries une popularité qu'il était en train de perdre.

Toute plaisanterie mise à part, certains signes nous indiquent bien, même de nos jours, que l'héroïne de Mistral est devenue parfois plus populaire que lui; quand la municipalité de Béziers a voulu dédier une des rues de sa ville au souvenir de Mistral, elle a apposé une plaque ainsi conçue: — Frédéric Mistral-Mireille. Je tiens de Mme Marie Gasquet, qui raconte toutes sortes de souvenirs charmants sur Mistral, qu'un gendarme d'Algérie lui demandant un jour des renseignements sur Maillane, où il désirait se fixer pour y prendre sa retraite, lui écrivait: — Monsieur Mireille. Voilà la gloire suprême; on n'a jamais écrit à Corneille Monsieur Rodrigue, à Victor Hugo Monsieur Hernani, ni même à Edmond Rostand Monsieur Cyrano.

Chapitre VI

L'humble offrande d'un poète

Au moment d'envoyer ce livre à l'impression, je relis ces pages où j'aurais voulu exprimer tout ce que j'aime de ce poème, mais il en est des grandes admirations littéraires comme des grands sentiments d'amour: tout ce qu'on peut dire est insuffisant à leur donner leur forme vraie et, bien plus, il semble qu'ils se soient diminués à s'extérioriser. Si j'ai longtemps différé d'écrire ce livre auquel je songe depuis de longues années, c'était avec cette crainte, dont je vérifie maintenant l'exactitude d'aimer moins *Mireille* quand j'aurai dit mon amour pour elle. Qu'importe, si j'ai pu attirer à son bienfait spirituel d'autres âmes et faire rayonner sa gloire vers de nouveaux horizons.

Quels mots faudrait-il donc employer pour qu'ils soient adéquats à notre sentiment envers cette œuvre quasi divine? Qu'on me permette de transcrire ici ceux par lesquels, désespérant précisément de définir cette étrange création spirituelle, je saluai *Mireille*, en prenant possession du fauteuil de Frédéric Mistral à l'Académie de Marseille:

— Mireille... Saveur des figues mûres dans l'ardeur de nos étés et douce intimité frileuse des gens du mas autour de la bûche de Noël, nuits étoilées où chantent les grillons et courses brûlantes sous l'ardeur des grands midis, longs troupeaux de Crau qui vont doucement, au bruit de leurs sonnailles, dans les soirs bleus et taureaux de Camargue qui s'affrontent dans la rage du combat et du soleil, rires des jeunes filles sur les mûriers et sages cantiques des pèlerinages populaires, hurlements fous du mistral déchaîné et caresses du vent léger dans les peupliers, angélique douceur d'une enfant amoureuse et rude fureur d'un bouvier jaloux, sabbats de sorcières et miracles de saintes, contraste

incessant des aspects et des sentiments, mélange complexe de tout ce que nous aimons depuis Homère jusqu'à l'Evangile, indéfinissable parfum extrait de notre sol, mais que nul n'avait su encore en extraire, Provence réelle, mais plus provençale que la Provence, tout en étant vraie, chef-d'œuvre qui sort de la terre, mais qui la couronne, comme la fleur couronne l'arbre... Ah! Messieurs, pour dire ce qu'est un tel poème, les mots défaillent... Comme Magali, l'insaisissable, au moment qu'on croit le tenir il échappe et se transforme. Peut-être, comme l'amoureux de la chanson, faudrait-il, pour l'étreindre enfin, devenir la terre elle-même?

Mais dix ans avant cette date, à propos du cinquantenaire de *Mireille*, j'avais écrit, sur un de ses exemplaires, ces vers où j'essayais d'évoquer le poème au moment de sa création:

C'est un livre aussi beau que les trois mois d'été;
Un figuier merveilleux sur ses pages incline
Ses fruits lourds de soleil, d'amour et de bonté.

C'est un livre aussi beau que, ce soir, la colline;
C'est un livre où le Rhône et le vent de la mer
Mêlent leur grand murmure et leur odeur saline...

Simples vers ingénus, candides, ils n'ont l'air
Que de vouloir aller vers les pauvres demeures,
Et voici que le monde écoute leur chant clair.

Beaux vers, nous vous devons nos larmes les meilleures...
Ah! quand vous êtes nés, c'était par un matin
Où les cloches d'argent sonnaient les douces heures.

Premiers jours frémissons d'un glorieux destin...
Comme le ciel est haut par dessus les Alpilles!
Comme ces cyprès noirs dessinent le lointain!

Dans les hautes moissons les cris des belles filles
Percent le manteau bleu dont se drape l'Eté
Du métal lumineux de leurs chaudes aiguilles.

Les villages épars flottent dans la clarté;
Le jour coule comme un beau fleuve diaphane;
La nuit n'est qu'une extase et qu'une majesté...

Dès le petit matin la cloche de Maillane
Appelle pour prier celle de Saint-Rémy;
Déjà chaque cigale occupe son platane.

Le poète, quand tout semble encor endormi,
Est debout, et, poussant ses contrevents rustiques,
Voit le jeune soleil entrer comme un ami.

Le cours égal reprend des travaux domestiques;
On entend des mulets qui vont à l'abreuvoir;
Grandeur, simplicité, calme des mœurs antiques...

Le poète a reçu des lettres hier au soir;
Auband dit: — Mon cher, sommes-nous en carême?
Et Roumanille dit: — Je languis de te voir.

Le poète sourit, songeant à ceux qu'il aime;
Mais l'œuvre ardente est là, qui l'appelle et l'attend:
Tout ce ciel, il faut bien qu'il devienne un poème.

Dans le silence chaud de la chambre, on entend
Une guêpe parfois vibrer, et, guêpe sombre,
Laissant sur le papier un sillage éclatant,

La plume fait avec la lumière, avec l'ombre
Avec les simples noms des pays familiers,
Avec les longs troupeaux dont la route s'encombe,

Avec les clairs grelots qui tintent aux colliers
Des chevaux qui s'en vont aux fêtes des villages
Avec le bruit des eaux sous les micocouliers,

Avec les feux de la Saint-Jean, les attelages
Portant leurs gerbes d'or où pleut l'or des couchants,
Avec la mer au loin qui se meurt sur les plages,

Avec le rire en fleur d'une enfant de quinze ans,
La plume ardente fait, et le soleil la dore,
Un livre qui fera pleurer les jeunes gens...

Cependant le grand mas est devenu sonore...
Ce fut midi, ce fut le soir, mais, plein de Dieu,
Le poète, voici la nuit, travaille encore.

Maintenant la première étoile dans l'air bleu
Met le point d'or qui clôt le jour comme une phrase;
Les moissonneurs pensifs reviennent peu à peu.

Déjà pour le repas l'âtre profond s'embrase;
Et le poète, las d'avoir si bien peiné,
Descend, grave et joyeux, le cœur noyé d'extase.

Il cause, simple et doux ainsi qu'un frère aîné,
Avec ces simples gens qui travaillent la terre:
— Aujourd'hui comme vous, dit-il, j'ai moissonné.

Ils restent interdits, soupçonnant un mystère;
Puis le rire et les chants reprennent leur élan;
Fraîche gaîté du soir après le jour austère...

La petite fermière a posé le pain blanc
Sur la table de pierre où fume un plat de fèves;
Les astres peu à peu montrent leur feu tremblant,

Et comme le jour fait vers les lointaines grèves,
Et qu'invités déjà par les premiers grillons
Tous songent au sommeil sans remords et sans rêves,

Le poète ébloui d'invisibles rayons,
Voit soudain sans bâton, sans guide, sans escorte,
Aveugle, mais couvert d'étincelants haillons,

Un grand vieillard debout sur le seuil de la porte...

C'était là le commentaire et le développement de cette juvénile prière qu'à vingt ans je balbutiais dans l'église de Maillane, le premier jour où je suis allé voir Mistral:

A l'heure où tu meurs au soir qui se fond
Tout un peuple sort du passé profond
Avec le bruit chaud et doré que font
A Paques en fleur la guêpe et l'abeille,
O Sainte Mireille!

C'est pourquoi les fils de ceux dont les coeurs
Ont voulu revivre à l'heure où tu meurs,
Sont venus, le long des chemins en fleurs,
T'apporter des vers à pleine corbeille,
O Sainte Mireille!

Car tu fus pour nous, pauvre peuple las,
Le garde-malade aux tout petits pas,
Qui, le mal fini, s'approche, et, tout bas,
Dit les mots d'espoir, légers à l'oreille,
O Sainte Mireille!

Le malade écoute, approuve et sourit;
Il voudrait marcher, il se sent guéri,
Et voici qu'il court aux oliviers gris,
Aux champs retrouvés, à la vieille treille,
O Sainte Mireille!

Bonne sœur chérie, où les prendrons-nous,
Les mots qui pour vous seraient assez doux?

La Provence n'a rien de mieux que vous
Dans son jardin clair qu'Avril ensoleille,
O Sainte Mireille!

Elle a bien ses flots où s'apercevoir,
Elle a bien son Rhône, où, fraîche, se voir:
Mais tu fus encor le plus beau miroir
Auquel elle ait pu se mirer, Mireille,
O Sainte Mireille!

Bien d'autres poètes ont essayé, comme moi, de dire leur admiration pour l'œuvre immortelle: voici, pour terminer, le sonnet qu'écrivait quelque temps avant de mourir le jeune poète provençal, Emile Turle, natif de Barjols et mort à Grasse des suites de ses blessures de guerre:

Je ne m'ennuierais pas de vivre solitaire
Si j'avais avec moi l'Evangile et Virgile;
L'un chante le cytise et les fruits de la terre,
L'autre, les fruits du ciel et le beau lys fragile.

Si je n'avais qu'un livre, un seul me pourrait plaire
S'il portait avec lui la prière et l'idylle;
Or j'ai nommé *Mireille*, et ce n'est plus mystère:
Mireille est à la fois Virgile et l'Evangile.

A qui connaît *Mireille* il suffit de *Mireille*;
Tu ne pourras plus vivre ainsi que de coutume
Si les chants de Mistral t'ont chanté dans l'oreille;

Quelque chose est en toi des jardins inconnus...
Et tu viens d'accueillir le verbe qui résume
Le mètre de Virgile et le cœur de Jésus.

Chapitre VII

Le beau jour de la Chandeleur...

Lou bèu jour de la Candelouso, Fête de la Purification de la Vierge, fête du feu, où le brasier des chandelles de cire illumine toutes les églises catholiques...

Le voici donc ce jour tout ébloui de cierges, où le peuple de Marseille se porte vers la vieille église de Saint-Victor pour y vénérer, sortie un jour de sa crypte, la Vierge Noire. Elle est là, vénérable statue épargnée par le reflux des siècles, sauvée des orages révolutionnaires, elle est là dans sa robe verte et tout autour d'elle se déroule la procession des cierges verts, qui, de l'église à la crypte, le long des tortueux escaliers,

sous les voûtes séculaires développe ses anneaux chantants et lumineux. Là flotte encore le souvenir de Saint Lazare, le ressuscité du Christ, premier évêque de Marseille, celui de Marie-Madeleine et de sa sœur Marthe, dont les statues s'élèvent à droite et à gauche du maître-autel et dont on évoque la présence obscure au creux de cette crypte, qui fut jadis une grotte suspendue au-dessus du Vieux Port, au bas de la grande forêt qui descendait de la colline où se dresse aujourd'hui le sourire doré de Notre-Dame-de-la-Garde.

Là, flotte avec le souvenir des douces compagnes du Christ, amies des Saintes Maries de la Mer, le souvenir de ce disciple héroïque, Saint Victor, martyrisé au III^e siècle et celui de ses gardiens qu'il convertit et qui devinrent ses compagnons de martyre; là flotte le souvenir de Saint Cassien qui, au Ve siècle, fonda l'abbaye célèbre dont cette église témoigne encore; celui de Saint Wilfrid et de Saint Yram qui la reconstruisirent au X^e siècle après le passage dévastateur des Sarrasins; là flotte enfin le souvenir d'Urbain V, qui, abbé de Saint-Victor, fut pape en Avignon et qui voulut venir reposer dans sa chère abbaye où l'on vénéra longtemps son corps jusqu'au moment où les moines le cachèrent si bien qu'on ne put plus le retrouver jamais.

Parmi tant de souvenirs vénérables, voici le bon peuple de Marseille qui tourne en rond et qui chante, avec son accent tendre et traînant, des *ave* et des cantiques: — Au Ciel, au Ciel, au Ciel....

La procession se replie lentement, descend dans la crypte, remonte; c'est une chaîne continue de feu et de foi: — Au Ciel, au Ciel, au Ciel.

C'est la Provence catholique qui, depuis quinze siècles, affirme publiquement sa foi:

*Mai pèr la foulou pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro...
Se de pas que ié fau, de pas emplissès-la!*

Le cantique des Saintes Maries, celui de la Vierge Noire... c'est la même foi, ce sont les mêmes voix et la même demande obstinée au Ciel qu'elle assiège depuis des siècles:

A la foule pécheresse
Qui se lamente à votre porte
Si c'est la paix qu'il faut,
De paix emplissez-la.

La paix! la paix! Après l'horrible tourbillon des cinq années sanglantes, de quelle foi, de quel cœur ne faut-il pas le chanter, le vieux cantique mistralien? Toute la foule chante et tout le poème avec elle. Mireille est là près de Madeleine et de Marthe: n'était-elle pas Marthe, la bonne petite ménagère qui apportait le plat de fèves aux laboureurs fatigués? N'était-elle pas Madeleine, la petite folle d'amour qui courait à travers la Camargue pour demander aux Saintes de secourir cet amour?

Le beau jour de la Chandeleur! Tant de cœurs sont là en attente, suivant les flammes ardentes des cierges qui semblent, comme dans la *Divine Comédie*, embaumer et brûler ainsi que des âmes visibles. En l'année 1859, ce jour-là, un grand poète signe un grand poème, le plus beau qu'ait porté le sol de la Gaule romaine devenue chrétienne; il est là, en sa vieille maison au lézard, devant l'horizon des Alpilles où traînent dans le couchant

doré des brumes lumineuses encore; il est sorti des vêpres tandis qu'on éteignait les cierges, mais la flamme de son cœur brûle toujours malgré la nuit qui monte.

Il est assis à sa petite table; il allume sa lampe où brille l'huile des oliviers familiers; il corrige, sur les épreuves que vient de lui envoyer son cher Roumanille, les derniers vers de son dernier chant:

*O grandi santo, segnouresso
De la planuro d'amarezzo.*

La plaine d'amertume... La voici devant moi la mer, la mer qui clapote à l'entrée du Vieux-Port où s'éveillent d'autres lumières, celles de la pauvre vie humaine; voici la mer par où l'Evangile avec ses saintes est arrivé jusqu'à nos cœurs; voici le clapotis des flots tels qu'il y a deux mille neuf cents ans et dans le ciel, sur le vieux Lacydon, les mêmes étoiles, cierges éternels d'on ne sait quelle procession mystérieuse et formidable.

Sur la petite place déjà froide on vend des *navettes*, des *barquettes*, ces petits gâteaux ovales qui rappellent le souvenir de la barque miraculeuse où sont arrivées les Saintes Maries, la barque qui est venue chercher Mireille. Deux femmes sortent de l'église: — Tu as gardé le cierge au moins? Il te servira pour les tonnerres, dit une voix où vibre toute l'âme musicale et prudente du vieux Marseille. Douce foi, tendre naïveté, oui, le cierge de la Chandeleur, chacun le sait, écarte la foudre; quand l'orage menace, on l'allume et l'on prie auprès de lui, sous le signe de la Vierge protectrice. Le jour où tant de feux étoilent la nuit des cryptes, Mireille est née, auprès des cierges qui servent à garder de l'orage, et, protégée de la Vierge et des Saintes, elle est devenue elle-même, sainte et martyre d'amour, la protectrice du peuple de Provence dont elle a sauvé l'âme par sa beauté, par sa douceur et par sa gloire.

Epilogue

*Mets-toi sur ton séant, lève tes yeux, dérange
Ce drap glacé qui fait des plis sur ton front d'ange
Ouvre les mains et prends ce livre: il est à toi...*

(Victor Hugo.)

Mireille, ma Mireille à moi, je t'avais dédié ce livre... Tandis que je l'écrivais, tu luttais contre ce mal qui emporte sans remède les jeunes filles de quinze ans, qu'a pleurées Victor Hugo, le mal qui coucha sur la plage de Beyrouth, et puis au caveau de Saint-Point, Julia de Lamartine.

A quinze ans, comme ta sœur mistralienne, tu t'es arrêtée de vivre, mais moins heureuse, ou peut-être plus heureuse qu'elle, sans avoir été même effleurée par l'aile de l'Amour. Tu t'es éteinte, toi aussi, avec le jour, par un beau crépuscule de juin, tandis que les oiseaux disaient leur prière du soir, au milieu des pins et des genêts en fleurs... Un prêtre veillait sur le départ de ton âme chrétienne...

Au milieu des pins et des genêts en fleurs, nous avons suivi ton blanc cercueil, à travers la colline embaumée, et dans une église de village un bon curé aux cheveux blancs a dit pour toi les dernières prières.

Et puis dans un petit cimetière tout fleuri, là-bas, au Cannet de Cannes, près de la villa où Rachel est morte chez les tiens du même mal que toi, nous avons laissé ton corps, tandis que ton âme est allée rejoindre les vierges de quinze ans, chantées par les poètes. Tu étais née, ma petite enfant, l'année même où venait de mourir ton père spirituel, le père de toutes les Mireille, au moment même, le 19 août 1914, où la grande folie sanglante secouait toute l'Humanité. Comment aurais-tu pu acclimater ta douceur et ta tendresse à l'horreur de ce monde de la guerre et de l'après-guerre, où toutes les violences et tous les appétits ont conspiré contre la douceur, l'innocence et la vérité? Longtemps préservée par tes grands-parents, en cette petite ville de la Ciotat, où Lamartine entendit résonner pour la première fois les accents de la langue provençale, tu aimas la simplicité des choses naturelles, mais quand livrée enfin à l'atmosphère d'une grande ville, tu respiras l'air du siècle, tu n'as pu résister à sa corruption. Par dix mois d'un dur martyre, supporté en toute résignation, avec un sourire héroïque, tu as mérité, petite fille, devenue si grande tout à coup, de monter toi aussi dans la barque des Saintes et de t'en aller avec ta sœur Mireille, Mireille toi-même, sur la mer belle plaine émue, qui est l'avenue du Paradis. De ce Paradis, où tu es sans doute, accepte maintenant ce livre et bénis-le, je te prie, car c'est moi maintenant qui dois te prier.

Le jour où j'écrivais ses dernières pages, ta vie terrestre s'arrêtait; le jour où je venais de confier ton corps à la terre de Provence, je recevais les premières épreuves de ce livre, où je voudrais te voir reprendre avec ta sœur de rêve une vie immortelle. Mais la vie immortelle n'est pas celle de nos pauvres livres; elle est ailleurs et déjà tu y participes sans doute.

Je conçois maintenant, bien mieux encore qu'au début de ce livre, pourquoi ce nom de Mireille éveillait en mes yeux d'enfant de tels pressentiments. Ah! ce n'était pas seulement ma vocation poétique, ma foi littéraire qui étaient en jeu, quand à mes sept ans j'épelais ces trois syllabes mystérieuses, c'était toute ma vie spirituelle, puisque ce nom était celui, non pas seulement de la créature de rêve qui devait diriger mon esprit, mais aussi, mais surtout maintenant, le tien, chère enfant, que Dieu m'a envoyée pour guider mon âme à travers le chaos des sentiments et des pensées qui troublent l'Humanité de nos jours. Tu m'es apparue un instant, petite fille à laquelle je ne prenais pas garde et que je dirigeais distraitemment, et puis, tout à coup, sur ton lit de mort, figure de cire, toute noblesse et toute pureté, tu as pris cette autorité souveraine, que désormais tu auras sur moi.

Tu es devenue mon guide, petite guide en robe bleue, et c'est toi qui me prendras par la main pour me conduire un jour, quand Dieu voudra, vers le père de Maillane et vers le Père suprême de toutes les créatures. Alors je leur dirai:

— Voyez, ayez pitié de moi, malgré toutes mes fautes, mes doutes, mes erreurs, parce que j'ai, à mon humble manière, chanté votre gloire, en célébrant Mireille, Mireille, mes amours...

14 Juin 1930.

Bibliographie

Tous les ouvrages ou articles sur Mistral parlent de *Mireille*, content l'histoire de sa genèse, de sa publication ou apprécient sa valeur. On en pourra trouver la liste jusqu'en 1903 dans la *Bibliographie Mistralienne* dressée par M. Edmond Lefèvre sur les indications de Mistral lui-même. Marseille-Ruat. 1903.

Après cette date ont paru, parmi les ouvrages principaux relatifs à Mistral en général:

- JOSÉ VINCENT: *Frédéric Mistral*. Paris-Beauchesne, 1918.
- PIERRE LASSEUR: *Frédéric Mistral*. Paris-Payot, 1918.
- EMILE RIPERT: *La Renaissance Provençale (1800-1860)*. Paris-Champion, 1918.
La Versification de F. Mistral, Paris-Champion, 1918.
Eloge de F. Mistral, discours de réception à l'Académie de Marseille, Paris-Champion.
- *Le Félibrige*. Paris. A. Colin, 1924.
- GABRIEL BOISSY: *De Sophocle à Mistral*. Ed. du Feu. Aix 1920.
- JULES VÉRAN: *De Dante à Mistral*. Paris. E. de Boccard. 1922.
- ACHILLE REY: *F. Mistral, poète républicain*. Ed. des Tablettes. Avignon.
- DENIS POULLINET: *Maillane*, à Maillane, chez l'auteur, 1925.
- F. MISTRAL neveu: *Gloses sur Maillane et Mistral*. Paris-Plon, 1928.
- MARCEL COULON: *Dans l'univers de Mistral*. Edition de la *Nouvelle Revue Française*. Paris, 1930.
- F. MISTRAL neveu. *Gloses sur Maillane et Mistral*. Paris-Peyronnet, 1930.

Sur *Mireille* en particulier:

- *Le Cinquantenaire de Mirèio*. Notes bibliographiques et historiques rassemblées par M. Edmond Lefèvre (sous la direction de Mistral). Marseille-Ruat, 1909.
- J. CHARLES-ROUX: *Le Cinquantenaire de Mireille*, in-4° avec 169 illustrations. Lemerre, Paris.
Le même, in-8°, chez BLOUD et GAY, Paris (Bibliothèque régionaliste).
- JULES VÉRAN: *La Jeunesse de Mistral et la belle histoire de Mireille*. Paris. Emile-Paul. 1930.
- PIERRE DEVOLUY: *Mireille*. Paris-Malfère, 1930.

Enfin, je tiens à signaler que les lettres de Mistral, déjà éditées dans tel ou tel des volumes précités, ou celles tout à fait inédites dont certaines phrases ont été reproduites dans ce volume, ont été rassemblées pour la plupart par Mme Jeanne de Flandreysy, qui a constitué en son Palais du Roure d'Avignon un admirable trésor de souvenirs mistraliens. Elle a bien voulu mettre sous mes yeux les lettres de Mistral relatives à cette étude, et qui m'ont servi à éclairer certains points de la vie ou de la pensée du poète de *Mireille*.

Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude ainsi que de mon admiration pour son œuvre de patience et de piété, qui nous a conservé et permettra d'admirer un jour en toute sa splendeur la merveilleuse correspondance de Mistral.

Pour achever enfin d'énumérer tous les signes de la popularité de *Mireille*, notons que depuis vingt-cinq ans, diverses tentatives ont été faites pour porter au cinéma le poème de Mistral. Après bien des difficultés de toute sorte, un film, excellent du reste et très

fidèle à l'esprit du poème, a été réalisé en 1920, sous la direction de M. Denys Bourdet et avec l'autorisation de Mme Frédéric Mistral.

D'autre part, on représentera le 8 septembre prochain à Maillane et ensuite dans toute la Provence, pour les fêtes du centenaire mistralien, une adaptation scénique du poème faite par M. Giran, qui, avec beaucoup d'ingéniosité, a réussi à composer une sorte de drame en se servant presque uniquement du texte provençal de Mistral. Une musique d'accompagnement a été écrite par M. Jean Gabriel-Marie. Le Dr Igonnet, d'Avignon, a fait un travail semblable en se servant de la traduction française de Mistral.

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2015